

LIVRE DES MÈRES

ET DE LA JEUNESSE

POÉSIES PAR HIPPOLYTE VIOLEAU

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

QUATRIÈME ÉDITION AUGMENTÉE DE PIÈCES NOUVELLES



PARIS
LIBRAIRIE BLÉRIOT
HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR
55. QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 55

LIVRE
DES MÈRES
ET DE LA JEUNESSE

10693

LIVRE DES MÈRES

ET DE LA JEUNESSE

POÉSIES

PAR

HIPPOLYTE VIOLEAU

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

QUATRIÈME ÉDITION

AUGMENTÉE DE PIÈCES NOUVELLES

BREST

IMPRIMERIE A. DUMONT, RUE KLÉBER, 11

1894

FB
841
VIO

Diocèse de
Quimper & Léon

Document numérisé en 2016

DÉDICACE

A LA PROVIDENCE

Au mois de juillet 1845, je me rendais de ma ville natale à une petite ville des environs. J'allais à pied ; le soleil était brûlant, et j'avais soif. En passant devant une campagne, je vis avec un extrême plaisir que le mur de clôture en avait été percé pour donner passage à un tuyau d'où coulait une eau fraîche et limpide. Un gobelet d'étain que retenait une chaîne de fer scellée au mur, semblait inviter les voyageurs à se désaltérer à la fontaine. J'ignore encore le nom du propriétaire de cette campagne ; mais je fus vivement touché de sa sollicitude pour les pauvres piétons, et je me dis que, si la Providence me donnait un jour une source, je voudrais aussi qu'elle fût utile à d'autres qu'à moi.

Cette source, je l'ai obtenue de votre grâce, ô Providence de Dieu, repos du cœur, calme dans les tempêtes ! Vous m'avez aussi fourni les moyens de l'épancher au dehors et je vous en remercie. A vous maintenant de féconder une œuvre qui vient de vous seule et d'y attirer les âmes voyageuses comme à la fontaine de la route où le gobelet est suspendu ! à vous de faire qu'elles y trouvent le filet d'eau vive de la Foi, de l'Amour et de l'Espérance !

HIPPOLYTE VIOLEAU.

Morlaix, avril 1846.

PRÉFACE

On trouvera à la page 125 de ce volume, dans une épître déjà publiée, l'idée première du *Livre des Mères et de la Jeunesse*. La poésie, telle que je la comprends, m'apparaît comme une humble sœur de charité qui apprend aux riches les joies de l'aumône et monte l'étroit escalier de la mansarde, amenant avec elle l'espérance et la consolation. Jalouse des bénédictions du ciel plutôt que de l'admiration des hommes, elle place bien au-dessus des applaudissements de la foule, le fraternel amour et la reconnaissance d'un petit nombre d'âmes éprouvées. Elle ne court point après la nouveauté, parce qu'elle sait que la vérité est tout entière dans l'Évangile ; elle parle de Dieu comme l'on en parlait il y a dix-huit siècles, car elle ne connaît rien de meilleur et de plus utile aux hommes que le *Sermon sur la montagne*.

On ne s'étonnera donc pas si l'on rencontre dans ce livre plus d'une page qui paraîtra peut-être un empiétement sur le terrain des sermonnaires. La Charité n'est rien sans l'Apostolat. Celui qui a le bonheur de croire est coupable s'il ne cherche pas à faire part de ce bonheur à ses frères moins heureux. L'égoïsme en religion me semble une monstruosité.

Au moment où l'éducation de la jeunesse préoccupe tous les esprits ; quand tous les yeux se tournent vers l'avenir de la France et du monde, j'ai voulu m'adresser à celles qui peuvent le plus pour cette éducation, pour cet avenir. J'ai essayé de faire entendre aux mères chrétiennes des vérités qu'elles connaissent aussi bien que moi, mais qu'il est bon de rappeler souvent. Saint Jean devenu vieux, ne se lassait jamais de donner le même conseil aux nouveaux chrétiens : « — Mes bien-aimés, mes petits enfants, disait-il, « aimez-vous les uns les autres. — » Il ne craignait point de se répéter, parce qu'il savait combien l'homme oublie vite.

La résignation aux volontés de Dieu, le respect dû à la femme et aux vieillards, la piété filiale, la ten-

dresse fraternelle, l'amitié, la charité, voilà les sources d'inspiration où j'ai puisé de préférence. L'homme est, selon moi, beaucoup plus grand par le cœur que par l'esprit, et toutes ses richesses sont dans l'amour. Que les mères le sachent, quel que soit le brillant avenir promis à leurs enfants, ces enfants seront pauvres et misérables s'il leur manque l'amour ; si, au contraire, ils ont reçu d'elles cet ineffable présent, quand leur pain serait amer et trempé de larmes, ils ne le mangeraient pas moins en paix, et n'eussent-ils qu'un grabat pour s'y étendre, qu'ils y reposeraient encore doucement.

Il est effrayant de voir certaines familles exclusivement attachées aux intérêts matériels de leurs enfants. On dirait que l'âme a déserté son antique prison, et que l'homme n'est plus qu'un peu de chair et de sang dont l'unique partage est la terre. Cependant il est encore dans le monde de ces malheurs sur lesquels l'or ne peut rien ; de ces chagrins, de ces ennuis qui visitent la richesse comme la pauvreté. Jamais plus de plaintes ne se sont échappées des lèvres de ceux-là même qu'une foule aveugle appelle les heureux.

Pour augmenter d'un sillon un champ où la joie ne saurait germer, des pères, des mères enlèvent à leur fils l'héritage céleste, le seul bien digne de notre ambition. Ils pouvaient en faire des hommes utiles à leur pays, des chrétiens qui trouveraient leur propre bonheur à contribuer à celui des autres ; au lieu de cela, ils en font des êtres enracinés dans la boue de leur individualisme, méprisant tout et ne jouissant de rien, à charge à ceux qui les entourent et ennuyés d'eux-mêmes.

De rares exercices de piété suivis machinalement, des prières froides et sans vie, voilà souvent à quoi se borne ce qu'une mère ose nommer une éducation religieuse. Le nom de Dieu alors est parfois sur les lèvres de l'enfant, il n'est jamais dans son cœur. Qu'on ne s'étonne pas si le prétendu chrétien est bientôt infidèle au culte qu'on ne lui a pas appris à aimer. La première communion est ordinairement l'heure des adieux, le signal de l'abandon. C'est quand l'adolescent va courir de plus grands dangers, au moment où le Sauveur se donne à lui avec la plénitude de sa grâce, que l'ingrat renonce à l'appui qui lui est offert et trahit le di-

vin amour. Comment ne pas se souvenir du jardin de Gethsémani et de ces paroles adressées à Judas : « Mon ami, pourquoi êtes-vous venu ?... »

Il faut plaindre le jeune homme à l'âge des passions, si le nom de sa mère ne lui rappelle que des intérêts purement humains ou de ces caresses toutes physiques comme le dernier des animaux en a pour ses petits. Je voudrais que le nom de mère réveillât toujours dans les cœurs les plus nobles, les plus douces pensées ; qu'on ne pût le prononcer sans ressentir cette merveilleuse chaleur qui avertissait les disciples d'Emaüs de la présence de Jésus-Christ.

Ai-je besoin d'ajouter que ce désir a produit mon livre ? Dans les trois parties qui le composent et qu'on pourrait intituler peut-être *la Maison*, *le Collège* et *le Monde*, ou *l'Enfance*, *l'Adolescence* et *la Jeunesse*, si ces mots n'étaient trop ambitieux pour quelques aperçus ; dans ces trois parties on verra que la même pensée domine tous les sujets. Ceci est moins une œuvre d'art qu'une œuvre de foi.

La poésie a un avantage sur la prose ; elle grave plus aisément dans la mémoire les enseignements qu'elle veut donner. J'ai vu avec joie que bien des mères avaient fait apprendre à leurs enfants plusieurs passages de mes premiers écrits, et je serai payé au centuple du travail que ce dernier livre a pu me coûter, si on lui accorde le même honneur. Admis sous le toit de la famille entre la mère et l'enfant, le plus ardent de mes vœux serait de me voir complété par les leçons maternelles. Quelle est la femme qui n'a rien à dire à ses fils sur la puissance de la foi, la nécessité du travail, les enchantements de l'amitié et les épreuves du malheur ?

Si l'amour est notre premier bonheur, la foi est notre unique sauvegarde. La foi est une vertu surnaturelle ; elle vient de Dieu, mais une mère attentive sait lui préparer le terrain. En attendant l'âge où nous pouvons raisonner nos croyances, la femme chrétienne nous les fait connaître et nous apprend dès le berceau à les respecter, à les chérir ; elle nous préserve de cette somnolence qui nous précipiterait tôt ou tard dans les abîmes de l'indifférence et du dégoût.

Une touchante histoire, dont on me garantit la vérité, m'aidera à rendre ma pensée plus sensible.

Dans la paroisse du Folgoat, vivait, il y a environ quinze ans, une pauvre veuve. Elle n'avait pour tout bien que son fils, enfant de sept à huit ans, sa petite chaumière et une chèvre. Chaque jour l'enfant menait la chèvre au pâturage, tandis que la mère filait la quenouille en chantant ces airs du pays si monotones et pourtant si doux. Il arriva qu'un soir d'été la chèvre revint seule. Que d'inquiétudes ! quelle anxiété alors !... Tous les dangers apparaissent à la fois, les loups, les fondrières et ces mille accidents qui se présentent à l'esprit quand celui qu'on attend ne vient pas. La fileuse bretonne court par les chemins où son fils avait coutume d'aller ; elle l'appelle en pleurant, elle redit cent fois le nom chéri. La nuit était déjà venue, lorsqu'enfin un faible gémissement se fit entendre. La mère se laisse diriger par la petite voix qui lui répond ; elle arrive au bord d'un précipice. Son fils est là, mais elle ne le voit point. En voulant cueillir une fleur, l'enfant était tombé dans l'abîme et une branche d'arbre l'avait arrêté dans sa chute à dix ou douze pieds du

sol. Maintenant il est couché sur cette branche, exposé à chaque instant à périr. Que fera la pauvre mère ? Elle n'a aucun moyen de sauver elle-même son fils. Chercher du secours ? Les habitations sont éloignées, et, pendant son absence, l'enfant, si jeune encore, peut s'endormir et par quelque mouvement brusque tomber de la branche où il assure qu'il se soutient aisément. La tendresse maternelle est ingénieuse. La Bretonne se dit qu'il faut d'abord écarter le sommeil, et que, si l'enfant y résiste toute la nuit, les moissonneurs, qui se répandront dans les champs vers la quatrième heure du matin, viendront à son aide. La veuve s'agenouilla donc au bord de l'abîme et, recommandant à son fils de chanter avec elle, elle se mit à répéter l'un après l'autre les cantiques de la veillée. Sa voix tremblante de frayeur exaltait la bonté de Dieu, l'appui toujours sûr de Notre-Dame, et les mêmes louanges s'élevaient aussi de l'arbre où le petit pâtre était couché. Souvent celui-ci, près de s'endormir, murmurait à peine les paroles saintes, ou se taisait tout à fait ; alors la paysanne priait, suppliait : « — Mon fils, mon enfant, ne dors pas !... chante ! » Et l'enfant recommençait.

La nuit se passa ; les moissonneurs arrivèrent, et la mère put enfin embrasser son fils.

Me trompé-je en voyant un enseignement dans ce récit ? Quel enfant, dans la nuit de son ignorance, n'a pas à craindre une chute plus fatale que celle que pouvait redouter le petit berger breton ? Les mères suivront-elles l'exemple de la fileuse du Folgoat ?... Les enfants ont besoin de leurs encouragements, de leurs appels réitérés pour ne point tomber endormis dans le gouffre sur lequel ils sont suspendus. Qu'elles apprennent donc et répètent cent fois avec eux ces cantiques préservateurs, qui seuls peuvent remplir les heures d'attente ; la lumière se fera bientôt pour les jeunes intelligences qui leur sont confiées, et, délivrés du sommeil de l'âme, leurs fils trouveront pour échapper au danger, le plus puissant des secours : le Dieu de la reine Blanche et de Louis XI, de Monique et de saint Augustin.

PREMIÈRE PARTIE

AUX JEUNES MÈRES

Élevez bien votre fils, et il vous consolera,
et deviendra les délices de votre âme.

PROVERBES, XXIX, 17.

PIÈCE COURONNÉE AUX JEUX FLORAUX

« Oui, c'est pour mon enfant que la cloche ébranlée
« Jette au vent du matin sa joyeuse volée !
« Le prêtre le bénit ; sur son front innocent
« Comme aux bords du Jourdain la colombe descend ! »
O femmes, qui dira votre pure allégresse
Lorsque Dieu vous permet ces paroles d'ivresse ?

Qui dira la beauté, les divines splendeurs
Du soleil de printemps qui se lève en vos cœurs ?

Le seigneur a voulu qu'au toit de la famille,
Entre l'oiseau qui chante et la flamme qui brille,
Près du Christ, à deux pas du portrait de l'aïeul,
Le berceau de l'enfant ne vînt jamais tout seul.
Les plaisirs du foyer, les douces causeries,
Le rire épanoui, les tendres rêveries,
Tous les enchantements de la jeune saison,
Avec la frêle couche entrent dans la maison.
Mères, vous le savez ! Aussi, l'enfant à peine,
Collant sa lèvre rose à la blanche fontaine,
A doucement puisé le lait du premier jour,
Que déjà, l'œil au ciel, et tremblantes d'amour,
Ne vous souvenant plus d'une nuit douloureuse,
Vous comprenez combien une mère est heureuse.
Sans doute l'avenir vous apparaît orné
Des dons que votre espoir présage au nouveau-né.
Assis sur vos genoux, le soir, au coin de l'âtre,
Vous voyez votre fils, dans sa gaîté folâtre,
Tendre ses petits bras aux lueurs du foyer,
Au portrait, à la cage, à la croix de noyer.

Vous l'entendez, timide et la tête baissée,
Former sur votre voix sa langue embarrassée,
Essayer mille fois un nom toujours redit ;
Votre cœur bat plus vite, et l'enfant interdit
Hésite, dans vos mains cache sa tête blonde,
Et vous, qui pour ce mot donneriez tout un monde :
« — Courage, mon amour ! Embrasse-moi bien fort !
« Mon petit roi, mon fils, allons ! fais un effort ;
« Dis comme moi... *Mamère !...* » Et l'enfant se hasarde ;
Il relève la tête, il sourit, vous regarde,
Balbutie un moment, et, d'un accent joyeux,
Exhale en un baiser le nom mélodieux.

Est-ce tout, cependant ? L'airain qui dans la ville
Fait soupirer peut-être une épouse stérile,
L'écho du saint Baptême, éveillé dans la tour,
Parle-t-il seulement de bonheur et d'amour ?
Une mère chrétienne, en sa sollicitude,
Autour de nos berceaux, sans règle, sans étude,
Comme le papillon, tout entière au plaisir,
Parmi les sucres des fleurs n'a-t-elle qu'à choisir ?
Écoutez ! — Autrefois la femme fut esclave ;
Déshéritée alors et ployant sous l'entrave,

Sans but, sans mission, son fils pouvait la voir
Aimer pour le plaisir et non pour le devoir :
Mais le monde vieilli chancelait dans la fange.
Voici qu'à Bethléem, amenés par un ange,
Quelques pauvres bergers contemplant à genoux
La Vierge expiatoire et l'Enfant né pour nous.
Il faut, pour qu'à jamais la femme se relève,
Que Marie en pleurant lave la faute d'Eve ;
Marie a tout promis et, d'instant en instant,
Plus sombre, plus affreux, le Golgotha l'attend.
Cependant le Sauveur sème ses lois divines,
Il descend aux vallons, il gravit les collines ;
Il instruit la bourgade, il parcourt la cité,
Et la femme partout éprouve sa bonté.
Aux sœurs de Béthanie il accorde leur frère ;
La grande pécheresse et l'épouse adultère
Ont senti sur leur front méprisé de chacun
Son pardon généreux tomber comme un parfum.
Près du puits de Jacob, à la Samaritaine
Il enseigne en passant la céleste fontaine.
Plus tard, portant sa croix, plein de compassion,
Il gémit sur les maux des filles de Sion ;
Et, lorsque rejetant et linceul et suaire,
Comme il l'avait prédit bien avant le Calvaire,

Il sort de son tombeau, triomphant de la mort,
Aux femmes du sépulcre il se montre d'abord.

Bien heureuse la femme ! Au livre évangélique
Son nom s'est couronné d'une gloire angélique.
Partout elle peut lire, elle verra partout
Qu'elle seule fut sage et qu'elle aima beaucoup.
Ah ! c'est qu'en reprenant sa majesté première,
Elle sentait, devant la nouvelle lumière,
Plus pressés dans son cœur que les vagues des mers,
Quatre mille ans d'affronts, de souvenirs amers.
Aussi, comme elle accourt, confiante, attendrie,
Avec les soins de Marthe et de sa sœur Marie,
Le nard de Madeleine et la pièce d'argent,
Qui reçoit tant de prix des mains de l'indigent !
Judas pourra livrer le bon maître qui l'aime ;
Les sacrificateurs, les grands, le peuple même
Pourront maudire en chœur Jésus sacrifié,
Elle ne criera point : Qu'il soit crucifié,
Non, tandis que la foule aveugle et sans courage
Prodigue à l'innocent le sarcasme et l'outrage,
Tandis que celui-là que Jésus a choisi,
Simon-Pierre, s'effraie et le renie aussi.

Au milieu des mépris, des blasphèmes sans nombre,
La femme, jusqu'alors craintive et cherchant l'ombre,
Retrouvant sa noblesse en retrouvant ses droits,
Se lève, ose être libre, et pleure sous la croix.

Ainsi, dès Bethléem, une auréole pure
Montre aux cieux attentifs la femme sans souillure ;
Vestale du vrai culte, elle va désormais
Veiller le feu divin qui ne s'éteint jamais.
Hier encore, hier, nos aïeules, nos mères,
Après tant de malheurs, d'illusions amères,
Se prosternant en foule aux autels relevés,
De l'oubli du Seigneur nous ont seules sauvés :
Servantes du Très-Haut leur mission fut belle !
Entourant nos débris comme un lierre fidèle,
Elles priaient ensemble, elles chantaient Jésus,
Tandis que l'homme ingrat ne le connaissait plus.
O femmes ! Vous, nos sœurs, nos épouses, nos filles,
Vous, la force et l'espoir des nouvelles familles,
Le passé maternel vous montre le chemin ;
Ouvrez les yeux ! Hier vous enseigne demain ?
La France attend de vous ces glorieux exemples
Qui gardèrent la croix et rouvrirent les temples.

Elle attend plus encore ; au pieux sentiment
Il vous faut aujourd'hui joindre l'enseignement.
Oui, ce sont vos conseils que votre enfant réclame ;
C'est la foi, c'est l'amour qu'il faut à sa jeune âme ;
Comme l'aigle ses fils, vous devez au réveil
Le prendre sur votre aile et voler au soleil.

Voyez autour de vous : l'orgueil et la mollesse
Soumettent à leur joug ceux que la foi délaisse ;
Le bien seul est la vie ; où le mal est vainqueur
On sent que le froid monte et qu'il gagne le cœur.
Si la France aujourd'hui soupire dans l'attente,
Si, comme un voyageur à l'ombre de sa tente,
Le peuple, sous l'abri qu'il se fait en chemin,
Répète chaque soir : Où serai-je demain ?
C'est que l'arbre du mal, planté sur nos ruines,
Aux entrailles du monde a lié ses racines ;
C'est qu'il étend partout ses rameaux ténébreux,
Et que sous leur ombrage on ne peut être heureux.
Tout est confusion ; Babel s'élève encore ;
Un système apparaît, un autre le dévore ;
On applaudit sans honte à la duplicité ;
On s'étonne, on sourit de la fidélité.

La jeunesse n'est plus cette jeunesse ardente
Aux généreux élans, à la sève abondante,
L'enthousiasme est mort ! Le jeune homme épuisé,
En sa fleur, à vingt ans, semble un sépulcre usé,
Triste sépulcre, hélas ! où, s'il ose descendre,
Le regard effrayé ne voit que de la cendre.
Interrogez cette âme, ô vous dont la pitié
De tout fardeau pesant soulève la moitié,
Elle vous répondra : Dans mon indifférence
J'existe sans regret comme sans espérance ;
Je ne sais plus prier ; l'amitié me fait peur,
Pour elle il me faudrait sortir de ma torpeur ;
L'amour est un vain mot, l'étude une chimère ;
J'ai tout vu, je sais tout, j'enseignerais mon père !
A l'aspect des vieillards je ne m'incline plus ;
La femme est à mes yeux un hochet, rien de plus.
Je ne crois qu'au plaisir, encore j'y crois à peine ;
Je repousse parfois la coupe demi-pleine,
Et souvent une voix que je crains d'écouter
Me dit : La vie est triste, à quoi bon y rester ?

[sommes,

Sans doute, on trouve aussi, même au temps où nous
De l'amour, de la foi, parmi les jeunes hommes ;

Mais les rares élus, dans leur isolement,
Se comptent à regret, et luttent vainement.
Mères, d'où vient ce mal ? d'où vient cette souffrance
Qui détruit la famille et déchire la France ?
Cherchons-en le secret, et pour quelques instants
Rappelons-nous tout bas les contes du vieux temps.

Qui de vous, au salon éclatant de lumière,
Ou sous le toit obscur d'une pauvre chaumière,
Près du fauteuil de chêne où l'aïeul est assis,
Qui de vous n'écouta de merveilleux récits ?
C'était toujours un roi dont la reconnaissance
D'un fils longtemps promis bénissait la naissance,
Et qui, des lieux divers à son pouvoir soumis,
Conviait au palais tout un peuple d'amis.
Alors, abandonnant leurs magiques trophées,
Comme un bruyant essaim, les sylphides, les fées
Réunissaient leur troupe et, d'un vol incliné,
S'abattaient en chantant autour du nouveau-né.
Toutes, dans les replis de l'écharpe de soie,
Apportaient un présent au berceau plein de joie ;
La reine était heureuse..... et, cependant, au seuil
Une fée, une vieille, en longs habits de deuil,

Ecartée à dessein des fêtes du baptême,
Jalouse et menaçante, accourait d'elle-même.
Bientôt..... mais les chagrins du prince infortuné
Seront redits par vous à l'enfant étonné.
Ce conte est notre histoire ; une mère ravie
Quand son fils vient de naître et sourit à la vie ;
Pour réjouir son cœur, pour égayer ses yeux,
Appelle à son berceau tous les hôtes joyeux ;
Elle aussi bien souvent, dans sa molle tendresse,
Du banquet maternel écarte la sagesse,
Vieille au regard austère, au front voilé de noir,
Qui marche en s'appuyant sur le bras du devoir.
Ah ! plus d'un parmi nous échapperait sans doute
Aux ennuis, aux douleurs, aux dangers de la route,
Si son âme plus forte avait pour l'assister
Celle que sa famille oublia d'inviter.

L'enfant, c'est le trésor de la maison nouvelle ;
Dans son plus beau présent c'est Dieu qui se révèle,
On veut d'un réseau d'or envelopper ses jours.
On l'égaie, on le flatte, on l'embrasse toujours ;
S'il sourit, on sourit ; s'il veut pleurer, l'on pleure ;
Sa mère, doux miroir, le reflète à toute heure ;

Pour son fils, son idole, elle n'a qu'un désir,
C'est d'ajouter sans fin le plaisir au plaisir.
Ainsi, trompant les lois de la sagesse antique,
L'enfant devient un maître au foyer domestique ;
Tout se soumet à lui ; sa seule volonté
De l'ordre paternel brise l'autorité.
Le rire est si joli sur sa bouche naïve !
La gaité sur son front est si franche et si vive !
Qui pourrait l'attrister ? L'heure marche pourtant,
Et le jeune homme inerte, orgueilleux, inconstant,
Sybarite élevé sur des feuilles de roses,
Dans un chemin sans but se tourmente sans causes,
Et la mère, en perdant sa couronne d'honneur,
N'a pas même à son fils amené le bonheur.

Ah ! puisqu'il faut qu'un jour le voile de mystère
Se déchire entre l'homme et les maux de la terre,
Puisque vous ne pouvez d'un secret éternel
Abriter les enfants sur le sein maternel,
Jeunes femmes, cessez à l'ange qui vous aime
De montrer le plaisir comme le bien suprême ;
N'allez pas, par pitié pour un fils indolent,
L'envoyer au combat sans armure et tremblant,

Parlez-lui du devoir ; à cet être fragile
Présentez chaque jour le lait de l'Evangile ;
Apprenez à l'enfant bercé sur vos genoux
Qu'il n'est pas seul au monde et qu'il se doit à tous ;
Que son petit berceau soit d'ébène ou de paille,
Dites-lui qu'il est homme et qu'il faut qu'il travaille.
L'enfant s'étonnera ; moins de rayons joyeux
Dans la route peut-être éblouiront ses yeux,
Et cependant jamais la bouche de sa mère
N'aura pour son oreille une parole amère ;
Par un don merveilleux que vous tenez du ciel
L'absinthe même en vous devient le plus doux miel.
Votre pouvoir est grand, sachez bien le comprendre ;
Tout ce que nous pleurons, vous pouvez nous le rendre,
L'espérance, la foi, l'ardente charité,
L'amour de la sagesse et de la vérité.
Votre âme, où brûle encore une flamme immortelle,
Jette comme un flambeau sa clarté devant elle ;
Laissez faire votre âme, et la patrie un jour
Réchauffera sa vie au soleil de l'amour.

Heureuse mission ! La femme catholique
Evite le tumulte et la place publique ;

Comme fait une vigne en la belle saison,
Elle répand sa grâce autour de la maison.
C'est au coin du foyer que le Seigneur l'appelle ;
C'est là, quand sous son doigt le jeune enfant épèle,
Quand son époux sourit à sa chaste beauté,
C'est là qu'elle comprend toute sa dignité.
Qui dira la douceur qui coule de sa bouche ?
Sa parole est aimable, elle attire, elle touche ;
Avec quelle bonté, quel soin toujours nouveau
Elle sait mesurer le vent à son agneau !
Elle reprend pour lui les contes du jeune âge ;
A l'étoile, à la fleur elle prête un langage,
Et la fleur et l'étoile achèvent à son fils
La leçon commencée au pied du crucifix.
Elle ne promet point un monde de délices,
Mais un chemin ardu, semé de précipices,
Chemin où chaque source a sa goutte de fiel,
Chemin pénible à tous s'il ne menait au ciel.
Et cependant l'enfant, plein d'une sainte envie,
Voudrait avant le temps s'élancer dans la vie ;
C'est que la mère a dit : à toute heure, en tout lieu
Je bénirai mon fils, s'il est fidèle à Dieu.
Ainsi, dans sa tendresse, elle se fait apôtre ;
De ces deux âmes sœurs, l'une environne l'autre ;

Elle attire le baume, écarte le poison,
Et de ses rayons d'or éclaire l'horizon.
L'enfant pourra quitter sa famille si chère,
Il ne partira point sans l'amour de sa mère.
Dans un recoin secret il garde un souvenir
Assez fort pour l'aider et pour le prémunir ;
Ce trésor du berceau l'accompagne au collège,
Et sans cesse présent, sans cesse le protège.
Ma mère ! Ce saint nom, c'est l'ange du Chrétien ;
C'est dans le droit sentier le guide, le soutien ;
Et, quand la volupté d'une voix caressante
Flatte, entraîne, séduit la jeunesse innocente,
Ce nom, c'est l'envoyé, le héraut du Seigneur,
L'ami qui vient frapper à la porte du cœur.

Non, femmes, ce n'est point aux sages, aux poètes
De rendre le repos aux âmes inquiètes ;
Ce n'est point aux savants, aux rois des nations
De préparer la voie aux générations.
Cette gloire est à vous, elle est votre héritage ;
Marie au Golgotha vous en fit le partage.
Vous avez triomphé des tourments de la chair,
Des tigres, des lions, des chevalets de fer,

Triomphez maintenant d'ennemis plus terribles ;
La patrie a senti leurs étreintes horribles ;
Hardis dominateurs ils trônent dans le deuil,
Et comme un étendard élèvent leur orgueil !
L'égoïsme fatal, la froide indifférence,
L'ignoble soif de l'or, se disputent la France,
Armez-vous de l'amour, armez-vous de la croix,
Ramenez les devoirs, ces défenseurs des droits.
Et quoi ! le vieil honneur, notre idole première,
Ne serait plus pour nous que débris et poussière !
On verrait nos enfants, assis sur nos tombeaux,
Du linceul de l'oubli s'arracher les lambeaux !
Dieu ne le voudra point ! La femme doit encore
Annoncer à la France une nouvelle aurore ;
Bientôt de ces berceaux où germe l'avenir
Des voix s'élèveront pour prier et bénir ;
Bientôt, riche des fruits d'une enfance pieuse,
La jeunesse, en suivant sa route glorieuse,
Adorera du cœur la triple majesté
De la foi, de l'amour et de la liberté.
La France est un vaisseau ballotté par l'orage ;
De sinistres clameurs prédisent le naufrage ;
Mais, passager tremblant, en tombant à genoux,
Une paix ineffable est descendue en nous ;

A travers les horreurs de la tourmente amère,
Nous avons vu briller un sourire de mère,
Et, le regard au ciel, dans un heureux transport,
Nous bénissons la femme et nous rêvons le port.

L'ADIEU DE LA NOURRICE

Je suis devenu comme un étranger
à mes frères,

Ps. LXVIII, 9.

PIÈCE COURONNÉE AUX JEUX FLORAUX

Voici l'heure ! — au seuil de ma porte
S'arrête l'âne du meunier ;
A ta mère, dans son panier,
Pauvre ange, il faut qu'on te rapporte.
Hélas ! tes frères affligés,
Autour de ton berceau rangés,

Pleurent et ne peuvent comprendre
Pourquoi celle qui m'a donné
Son petit enfant nouveau-né,
Veut aujourd'hui me le reprendre.

Va, cependant, va, mon chéri,
Puisque ta mère te réclame ;
Va réjouir une autre femme
Dont le sein ne t'a point nourri.

Devant le fagot de bruyère
Où je réchauffais tes pieds nus,
Avec toi, je ne viendrai plus
M'asseoir au foyer, sur la pierre.
Ta mère prendra soin de toi ;
Mais saura-t-elle comme moi
D'eau bénite asperger tes langes,
Et renouveler chaque soir
Le petit morceau de pain noir
Qui préserve des mauvais anges ?

Va, cependant, va, mon chéri,
Puisque ta mère te réclame ;
Va réjouir une autre femme
Dont le sein ne t'a point nourri.

Tu me regretteras sans doute,
Et, lorsqu'aux champs tu reviendras,
Peut-être tu reconnaîtras
Ma chaumière au bord de la route.
Si tu pouvais te souvenir !...
Tiens, regarde bien le men-hir
Et la croix où l'oiseau se pose ;
Vois, mon amour, regarde encor :
Là des genêts aux grappes d'or,
Ici des champs de trèfle rose.

Va, cependant, va, mon chéri,
Puisque ta mère te réclame ;
Va réjouir une autre femme
Dont le sein ne t'a point nourri.

Mais ta mère craint ma tendresse
Ah ! tu ne reviendras jamais !

En disant combien je t'aimais
Elle accuserait sa faiblesse.
On ne voit point l'oiseau léger
Laisser aux soins d'un étranger
Son nid caché dans la charmille ;
En vain tout refléurit aux champs,
Parmi les trésors du printemps
Il ne veut rien que sa famille.

Va, cependant, va, mon chéri,
Puisque ta mère te réclame ;
Va réjouir une autre femme
Dont le sein ne t'a point nourri.

Mes larmes seraient trop amères
Si je n'espérais plus te voir.
A ta porte j'irai m'asseoir
Un jour, avec tes petits frères.
Devant nous tu devras passer,
Et tu voudras nous embrasser,

Retourner avec nous peut-être...
O mon Dieu ! qu'il en soit ainsi !
Oui, j'irai bientôt... mais aussi
Si tu n'allais plus nous connaître !

Va, cependant, va mon chéri,
Puisque ta mère te réclame ;
Va réjouir une autre femme
Dont le sein ne t'a point nourri.

Adieu, qu'un ange t'accompagne,
Et te garde dans le chemin !
Adieu ! tu chercheras demain
Ta pauvre mère de Bretagne.
Pourquoi n'es-tu pas mon enfant ?
Ici le bon Dieu nous défend
D'éloigner les fils qu'il nous donne ;
Pour eux il nous dit de souffrir ;
Aussi nous aimons mieux mourir
Que de les céder à personne.

Va, cependant, va, mon chéri,
Puisque ta mère te réclame ;
Va réjouir une autre femme
Dont le sein ne t'a point nourri.

III

CHANT DU BERCEAU

Mais l'eau que je lui donnerai deviendra
en lui une fontaine qui rejaillira dans la vie
éternelle.

S. JEAN, ch. IV, 14.

Au berceau paisible
Qu'un ange invisible
Bénit et défend,
Ce soir, en silence,
La mère balance
Son petit enfant.

Sa voix douce et tendre
Voudrait faire entendre
L'air accoutumé,
Mais elle soupire ;
Le refrain expire
Sans être formé.

Qu'as-tu, pauvre mère ?
Quelle idée amère
Pour ton nourrisson ?
Quel chagrin te touche
Et vient sur ta bouche
Glacer ta chanson ?

« — C'est qu'il est une heure
« Où mon âme pleure
« Par un vague effroi ;
« Où l'avenir sombre
« Jette comme une ombre
« Tout autour de moi !

« Partout je découvre
« Un gouffre qui s'ouvre,
« Un abîme affreux !
« Cet enfant que j'aime,
« Lui, mon bien suprême,
« Sera-t-il heureux ! ... — »

Et la mère en larmes
Des airs pleins de charmes
Ne se souvient plus,
Tandis qu'auprès d'elle
L'enfant les appelle
Par des mots confus.

Car l'enfant devine
La grâce divine
D'une douce voix,
Lorsque son oreille
Entend la merveille
Des airs d'autrefois.

Si la mère chante,
Le berceau s'enchanté
Dans l'obscurité :
A peine elle achève,
Que commence un rêve
Où tout est gaité.

Eh quoi ! l'harmonie,
La langue bénie,
Ce trésor si pur,
Fuirait ta demeure,
Quand ton vol effleure
L'avenir obscur !

Veux-tu la connaître
L'aube qui doit naître
Pour ton nouveau-né ?
Veux-tu voir la page
Où de son voyage
Tout est dessiné ?

Ses maux sont les nôtres ;
Comme tous les autres,
Cherchant le bonheur,
Il voudra sans doute
Apaiser en route
La soif de son cœur.

Le premier des hommes
Aux lieux où nous sommes
Ne creusa pour nous
Qu'un puits dans le sable,
Source misérable
Où nous courons tous.

C'est l'humaine joie ;
Puits dont l'eau tournoie,
Et trouble toujours,
D'où, l'amphore pleine,
La Samaritaine
Partait tous les jours.

C'est l'eau de la terre
Qui nous désaltère
A peine un instant,
Gloire, amours, richesses,
Où l'homme sans cesse
Revient haletant !

Oui, tu peux le croire,
Si ton fils va boire
Au puits désiré,
La première aurore
Doit le voir encore
De soif dévoré.

Fais qu'une eau plus sainte
Où la soif éteinte
Se perd dans l'amour,
Fais qu'une eau plus vive
De ton cœur arrive
A ton fils un jour,

Un peu d'eau céleste !...
Qu'importe le reste,
Si ton fils l'obtient !
La vie est féconde
Lorsqu'au lieu du monde
Dieu nous appartient.

IV

L'ENFANCE

A MADEMOISELLE BLANCHE D'...

Car nous ne sommes que d'hier au monde,
et nous ignorons beaucoup de choses.

JOB, VIII, 9.

Oh ! vous avez raison : à quoi bon se hâter
Quand un âge est si beau, si pur, de le quitter
Pour un autre âge qu'on ignore ?
L'ardent midi plus tard arrivera pour vous ;
Mais, vous le devinez, les rayons les plus doux
Brillent au lever de l'aurore.

Restez encore enfant, courez, jouez toujours ;
Soyez la fleur d'avril, la fleur des meilleurs jours,
La violette, la pervenche ;
Gardez à vos amis ce trésor de gaieté,
Cet ensemble de grâce et de simplicité
Qu'on nomme la petite Blanche.

Être enfant, c'est avoir le secret du bonheur ;
C'est en des mots charmants exhaler de son cœur
Un parfum de réjouissance.
Être enfant, c'est planer plus haut que le condor ;
C'est transformer le monde et changer tout en or
Au toucher de son innocence.

Qu'importent des succès..... mendiés tant de fois !
Demandez au poète, au favori des rois,
Victimes que la gloire immole,
Après tant de travaux et d'efforts douloureux,
Parmi les bruits humains si rien valut pour eux
Les bourdonnements de l'école !

Laissez-nous nos plaisirs, nos rêves, nos tourments,
Et prolongez en paix les rapides moments
De votre enfance radieuse.
Votre âge est un flambeau rayonnant de clarté,
Plus l'âme s'en éloigne et plus la vérité
Devient sombre et mystérieuse.

Quittez le papillon dont l'éclat vous séduit
Pour une demoiselle, émeraude qui luit
Sur les roseaux des marécages ;
Volez plus loin ! allez, revenez tour à tour,
Vos blonds cheveux au vent, et fière tout un jour
D'un chapelet de fleurs sauvages.

N'oubliez rien ; là-bas, sous l'arbre du chemin,
Une troupe joyeuse appelle votre main ;
Reprenez vos rondes légères,
Et ces airs sans rivaux chantés à pleine voix :
— « Les Lauriers sont coupés, nous n'irons plus au bois ;
« Ramenez vos moutons, bergères ! »

Puis, rouge de fatigue, au seuil de la maison,
Tandis que les senteurs de la jeune saison
Arrivent à vous par bouffées,
Ecoutez ces récits qu'on n'inventerait pas,
Et que le bon Perrault, jadis, apprit tout bas
De la bouche même des fées.

Dans ce livre chéri, vous vous en souvenez,
Quelques pauvres enfants, au bois abandonnés,
Après des angoisses sans nombre,
Echappés par la ruse à l'ogre qui les suit,
Errent à l'aventure et frissonnent au bruit
D'un pas qui chemine dans l'ombre.

Ce pas, vous l'entendez, ô Blanche, c'est le Temps,
L'ogre que vous fuyez et qui dans peu d'instant
S'applaudira de sa capture.
Dieu ! s'il se reposait !... s'il cherchait à dormir !
Si vous pouviez aussi l'approcher sans frémir,
Et lui dérober sa chaussure !...

Car — vous avez raison, à quoi bon se hâter
Quand un âge est si beau, si pur, de le quitter
Pour un autre âge qu'on ignore ?
L'ardent midi bientôt arrivera pour vous ;
Mais, vous le devinez, les rayons les plus doux
Brillent au lever de l'aurore.

LA FENÊTRE DE L'AÏEUL

A M. JEAN REBOUL, DE NIMES

Le riche et le pauvre se sont rencontrés :
le Seigneur est le créateur de l'un et de
l'autre.

PROVERBES, XXII, 2.

Ne levez point les yeux vers les richesses
que vous ne pouvez avoir.

Idem, XXIII, 5.

Dans la cité bruyante où le ciel me fit naître,
Au plus humble quartier il est une fenêtre
A quatre pieds du sol, ouvrant sur le rempart ;
Croisée aux larges bords et pleine de lumière,
Triste aujourd'hui pour moi, mais charmante naguère,
Et sur laquelle alors travaillait un vieillard.

La chambre sans mystère, enfumée et grisâtre,
Laisait voir du dehors une vierge de plâtre,
Quelques meubles noircis, et, tout près du foyer,
Deux chansons en tableaux, peintures, poésies,
Aux mains d'un pauvre aveugle à la foire choisies
Et dont les sombres murs cherchaient à s'égayer.

Là, rien que de paisible ; une foi consolante ;
Au lieu du vague ennui qui rend l'heure trop lente
Le temps bien employé, le travail assidu,
La causerie aimable, arôme qui s'épanche,
Les projets à former pour le libre dimanche,
Et le chœur matinal dès l'aurore entendu.

Le maître du logis, sans compter les journées,
Portait joyeusement ses quatre-vingts années ;
Les passants admiraient son teint frais et vermeil,
Sa bouche où les chansons conservaient leur empire,
Son œil vif et malin reflétant le sourire,
Et ses beaux cheveux blancs qui brillaient au soleil.

Monarque du foyer que l'amour environne,
Du bon roi d'Yvetot il portait la couronne ;
Il causait, il chantait et ne désirait rien ;
Et si quelqu'un, séduit par son gai caractère,
Disait en le voyant : Quel est donc ce vieux Père ?
Les voisins répondaient : C'est un homme de bien !

Tous l'aimaient, les passants, les amis, la famille,
Mais surtout un enfant dernier né de sa fille,
Espiègle au pas furtif et qui, riant tout seul,
Se glissait chaque jour le long de la muraille,
Et se cachait d'abord, diminuant sa taille,
Sous l'énorme fenêtre où le guettait l'aïeul.

Le vieillard un instant détournait-il la tête,
Le petit-fils, plus fier qu'un soldat qui s'apprête
À planter au rempart le drapeau de son roi,
D'un soupirail ouvert se faisant une échelle,
Par un joyeux élan forçait la sentinelle,
Et tombait dans la chambre en s'écriant : c'est moi !

O souvenir d'enfance ' ô fenêtre chérie !
A travers les détours, les ombres de ma vie,
Quelle douce clarté je retrouve avec vous !
Rendez-moi cet ami qui manque à ma jeunesse,
Et l'art du vrai bonheur, les leçons de sagesse
Que j'apprenais si vite entre ses deux genoux !

Souvent il nous disait : « Vous verrez en ce monde,
« Où l'orgueil est partout, où la folie abonde,
« Plus d'un flatteur du peuple, ennemi déguisé,
« Qui voudra, plein de fiel et comptant vos misères,
« Inoculer en vous la haine de vos frères,
« Bien plus lourde pourtant qu'un vêtement usé !

« Ne prêtez point l'oreille à ces plaintes perfides,
« Où des tourments amers, des rêves homicides
« Attristeront vos jours sans repos désormais.
« Des desseins du Seigneur adorez le mystère :
« On trouvera toujours des pauvres sur la terre,
« Et celui qui l'a dit ne nous trompa jamais.

« Peu suffit aux besoins quand l'âme est sans entraves ;
« C'est moins à nos foyers qu'on trouve des esclaves
« Qu'en ces palais dorés où tout est changement.
« Dieu ne mesure point la joie à la richesse ;
« Croyez-le ! Vers le but où nous allons sans cesse
« Moins le bagage est gros plus l'on marche aisément.

« Des oiseaux font leur nid dans le chêne superbe ;
« D'autres pour s'abriter n'ont qu'une touffe d'herbe ;
« Tous vivent cependant ! Et quand revient l'été,
« Quand l'arbre et le chemin se couvrent de verdure
« Pour chanter l'Eternel et louer la nature
« Le gazon et la branche ont la même gaîté.

[nomme ;

« Un beau nom, de grands biens, des talents qu'on re-
« Oh ! ce n'est point assez ! Il faut bien plus à l'homme !
« Et ce plus, je l'avais, jeune ouvrier breton,
« Quand le cœur plein de Dieu sous ma veste commune,
« J'allais par les chemins promenant ma fortune
« Qui tenait tout entière au bout de mon bâton.

« Le premier des trésors c'est la croyance auguste
« D'un arbitre équitable et d'un monde plus juste ;
« Quand le but est certain qu'importe le sentier ?
« Le premier des trésors c'est la dignité sainte,
« C'est d'être simple et fier ; c'est de porter sans plainte
« L'habit que préféra le fils du charpentier !

« Enfants, soyez chrétiens, et le servage cesse,
« Et vous avez conquis vos lettres de noblesse,
« Et vous pouvez confondre au livre de la loi
« Le risible orgueilleux, pauvre grain de poussière
« Qu'un peu de soleil dore, et qui dit à son frère :
« J'ai changé de nature et je suis plus que toi ! »

Ainsi le bon vieillard enseignait notre enfance ;
Nous apprenions de lui l'amour et l'espérance
Et cette douce foi qui peut tout consoler ;
Et nous, petits enfants, pressant sa main qui tremble
Et baisant ses cheveux, nous lui disions ensemble :
« Oh! nous serons chrétiens pour vous bien ressembler! »

Ce temps est déjà loin ; sur la fenêtre ouverte
La place de l'aïeul est maintenant déserte.....
La vie est ainsi faite, on marche dans le deuil !
Chaque année en fuyant éteint une lumière ;
L'homme est toujours plus seul, passant de cimetière,
Il ne peut avancer sans fouler un cercueil !

VI

LES VIEILLARDS DE PLOUZAL

Ah ! que c'est une chose bonne et
agréable que les frères soient unis
ensemble !

Ps. cxxxii, 1.

Enfants, heureux enfants, aux genoux de vos mères,
Vous, qui vous appuyez sur des sœurs ou des frères,
Et qui, sauvés d'un choix qui veut tant de raison,
Rencontrez l'amitié sans quitter la maison,

Ecoutez, et joyeux d'entendre la famille
Dire à d'autres que vous ou mon fils ou ma fille,
Vous connaîtrez enfin tout ce que l'Eternel
A renfermé d'amour dans un nom fraternel.
Frère ! sœur ! on croit voir deux roses sur la branche,
Quatre ailes s'agiter sous la colombe blanche,
Oh ! ces noms, ces doux noms et de frère et de sœur
On ne les apprend pas, ils nous viennent du cœur !

Dans un coin écarté de notre Finistère,
On voyait autrefois un humble presbytère
Dont les murs lézardés et de sombre couleur
Cachaient l'affront du temps sous des violiers en fleur.
Quelques ormeaux épars l'entouraient de leur ombre ;
D'un côté l'Océan et des rochers sans nombre,
De l'autre une montagne, un ruisseau toujours clair
Qui traversait le bourg et courait à la mer ;
Des oiseaux sur le toit, des pampres aux fenêtres ;
A la porte une pierre où s'asseyaient les maîtres ;
Derrière un jardinet bien clos, bien abrité ;
Au foyer la sagesse, et partout la gaieté.

Deux vieillards habitaient cette heureuse retraite,
Orphelins nouveau-nés que personne n'allait,
On raconte qu'un jour loin du chaume natal
On les portait ensemble au seuil d'un hôpital,
Quant le curé d'alors, ouvrant à leur détresse
Cette même demeure, abri de leur vieillesse,
Du peu qu'il possédait content de les aider,
Comme ses deux enfants promit de les garder.
Bien plus, le bon pasteur, qui des routes du monde
Croyait avoir pour lui choisi la plus féconde,
Voulut dès le berceau, saint ouvrier du ciel,
Former au sacerdoce et Ronan et Daniel.
D'abord, tout en filant, la nourrice bretonne
Murmura chaque soir le Noël monotone
Qui dans l'âme enfantine, en souvenirs confus,
Gravait déjà Marie et le petit Jésus.
Plus tard, les deux jumeaux, pour parole première,
Apprirent du vieux prêtre un doux mot de prière ;
Puis, sept ans écoulés, on les vit dans le chœur
Sous l'habit de lévite et chantant de tout cœur.
Enfin, au séminaire ils entrèrent ensemble,
Et, parmi ces enfants que l'Eglise rassemble,
Cachés comme l'oiseau dans les buissons épais,
A l'ombre des autels ils grandirent en paix.

L'espérance, pourtant, séduisante conteuse,
N'accomplit qu'à moitié sa promesse flatteuse ;
Dans le temps où Ronan, plein du divin amour,
Du sacrement promis attendait le grand jour ;
Lorsque fort de sa foi, sans orgueil, mais sans crainte,
Il brûlait de marcher dans la carrière sainte,
Daniel, épouvanté des dangers du chemin,
De la croix de pasteur sentit glisser sa main.
Il se disait : « Celui que le Seigneur appelle
« Doit être un chêne et non un roseau qui chancelle.
« Moi, je suis faible, hélas ! et, je le sens trop bien,
« Au lieu de soutenir, j'ai besoin de soutien.
« Non, ce n'est point à moi d'élever le calice,
« De prêcher devant tous courage et sacrifice,
« De garder en dépôt les tables de la loi,
« De veiller sans relâche au flambeau de la foi ;
« L'Eglise le défend ! Le lait de l'Evangile
« Perdrait de sa douceur dans un vase d'argile ;
« Pour garder aux autels ce précieux trésor,
Il faut une âme forte, il faut un vase d'or. »

A l'époque où je prends leur histoire inconnue,
Les rides sur le front et la tête chenue,

Les vieillards de Plouzal, sans souvenirs amers
Au chemin de leurs jours, comptaient soixante hivers
Ronan, curé du bourg, de son troupeau fidèle
Était depuis trente ans le guide et le modèle,
Bénissant les berceaux, priant sur les cercueils,
Ramenant au bon Dieu les bonheurs et les deuils.
Daniel aussi, Daniel était dans le village
Même auprès du recteur un très grand personnage ;
Il savait le français, il savait le latin,
Il était magister, expert et sacristain.
C'était lui, toujours lui, durant l'année entière,
Qui répondait la messe et sonnait la prière ;
C'était lui, toujours lui, qui mesurait les champs ;
Lui, qui rendait soumis tous les enfants méchants.
Il eût fallu le voir à l'heure de la classe,
Sérieux, l'œil ouvert à tout ce qui se passe,
Le doigt sur le menton et le sourcil plissé,
Grommeler un sermon cent fois recommencé.
Oh ! qui n'eût pas tremblé quand menaçant l'école
Distraite, inattentive à sa grave parole,
Le maître d'un regard, d'un seul pli de son front
Ramenait tout à coup tous les yeux au plafond ?
Là, du bouleau voisin une branche coupée,
Comme de Damoclès la redoutable épée,

Sur le peuple enfantin suspendue avec art,
Semblait prête à tomber au signal du vieillard.
Elle ne tombait point ; le maître peu sévère
Sentait contre un baiser échouer sa colère,
Et les enfants qu'à lui l'on voyait accourir
Apprenaient avant tout à beaucoup le chérir.

Si parfois le bonheur habite sur la terre,
Il fut, n'en doutez pas, l'hôte du presbytère.
Là, chaque jour passait sans regret, sans désirs,
Dans les mêmes travaux et les mêmes plaisirs.
Daniel aidait Ronan ; paré de l'aube blanche,
Il chantait au lutrin, il quêtait le dimanche ;
Et Ronan à son tour, quand son frère sortait,
Continuait la classe et le représentait.
Le soir, ouvrant la Bible, ils lisaient des passages
De ce livre admiré des simples et des sages :
Ruth allant recueillir les épis du glaneur,
Le fils du vieux Tobie et l'ange voyageur ;
Joseph, sa pureté, son aimable innocence ;
Ses malheurs, sa sagesse et bientôt sa puissance,
Et plus tard, arrêtant ses frères en chemin,
La coupe qu'il retrouvê au sac de Benjamin ;

Un mot de sa conduite explique les mystères :
« Je suis Joseph ! » — Joseph ! — Il rapproche ses frères,
Et poursuivant plus bas, de peur d'être entendu,
« Votre frère Joseph que vous avez vendu !... »
Heureux, disaient alors les deux vieillards en larmes,
Celui qui du pardon sait comprendre les charmes !
Plus heureux, comme nous, celui dont la douceur
N'a rien à pardonner au bien-aimé du cœur !

En rappelant pour vous cette histoire passée,
Je voudrais aux beaux jours arrêter ma pensée ;
Avide de bonheur, je voudrais dire aussi :
Maître, dressons la tente, on est si bien ici !
Mais, hélas ! le Seigneur refuse de m'entendre ;
De la montagne heureuse il nous faut redescendre,
Et, dans un frais repos loin de nous abriter,
Aux tourments d'un Calvaire il nous faut assister.

Le dix-huitième siècle en proie à la démence
Avait enfin lassé la divine clémence ;
La terre s'agitait, tressaillait par moment,
Et semblait en travail d'un grand événement.

Comme la caravane en marchant dans le sable
Sous un soleil de feu dont la chaleur l'accable,
Dans le cri d'un oiseau, dans un souffle attiédi
Devine avec effroi l'ouragan du midi,
Les sages, attentifs aux soudaines ténèbres,
Aux confuses rumeurs, aux bruits vagues, funèbres,
S'entredisaient tout bas en tombant à genoux :
La colère du Ciel a ses ailes sur nous !
Les deux frères aussi, même au foyer tranquille,
Où parfois arrivait un écho de la ville,
Commençaient à se dire, en se serrant la main :
Mon frère, mon ami, que verrons-nous demain ?
Daniel s'épouvantait. Le temps marchait sans cesse,
A grands pas, et toujours redoublant de vitesse.
On ordonne un serment aux prêtres du Seigneur,
Ronan reste fidèle à son premier pasteur ;
Résistant à son frère, il refuse, on le chasse ;
A l'autel, au foyer, un autre prend sa place.
Daniel n'a plus qu'un vœu, quitter ce sol fatal.
On le voyait errant aux grèves de Plouzal
Contempler l'Océan, les vagues orageuses,
Suivre d'un œil jaloux les barques voyageuses :
« Pourquoi, murmurait-il, refuser de partir ?
« Tous les autres s'en vont, ils savent pressentir

« Qu'à frapper sans remords bien vite on s'habitue...
« Mais vous voulez rester ! vous voulez qu'on vous tue ! »
Et sa voix s'éteignait dans un soupir profond.
« Fais, répondait Ronan, ce que les autres font.
« Je suis prêtre, Daniel, mon troupeau me demande,
« Et je dois, s'il le faut, me donner en offrande.
« Pars, mon vieux compagnon, cherche un autre pays,
« A défaut de mon toit, moi, j'aurai les taillis,
« Les rochers, les genêts derrière la montagne ;
« Je ne quitterai point ma mère la Bretagne !
« Je ne regretterai jamais sur d'autres bords
« Le petit cimetière où reposent nos morts...
« Aidez, mon bon Daniel ! » A cette voix si tendre
Le pauvre magister ne voulait plus entendre
Les hideuses clameurs que les villes jetaient ;
Il ne voulait plus voir les bateaux qui partaient.
« Quoi ! disait-il ! Ronan me croit tant de faiblesse !
« Et qui donc maintenant répondrait à sa messe ?
« Qui le consolerait à l'heure du repas,
« Quand, tout seul, à sa table il ne me verrait pas ?
« Non, mon frère, avec vous il faut que je demeure ;
« Avant qu'il soit longtemps il se peut que je meure ;
« Du moins jusqu'à ce jour partout où vous irez,
« Je serai toujours là quand vous me chercherez. »

Il n'était plus ce temps où le maître d'école
Maudissant une abeille, un moucheron qui vole,
A la classe distraite et qui rit de les voir
Rappelait d'un coup d'œil son terrible pouvoir.
Il n'était plus ce temps où, lorsqu'une misère
Réclamait du pasteur l'aumône ou la prière,
Ronan sur le chemin allait à pas pressés
Avec sa robe noire aux deux pans retroussés.
Adieu la maison sainte, adieu le presbytère
Si connu, si chéri des pauvres de la terre,
Où le prêtre, attentif aux besoins de la faim,
Savait comme Jésus multiplier son pain !
Adieu l'école aussi ! Sur la pelouse verte
Elle qui se vidait comme une cage ouverte,
Elle si bourdonnante et joyeuse autrefois,
Elle n'a plus d'enfants ! elle n'a plus de voix !
D'abord sous ce vieux toit, comme une crécerelle
Qui chasserait du nid la colombe fidèle,
Faux pasteur d'un troupeau qui n'ose l'approcher,
Un homme quelques mois est venu se cacher ;
Puis il s'en est allé, puis la touffe de lierre
A profané bientôt le seuil, le banc de pierre,

Et les chants des buveurs ont depuis remplacé
Au foyer des vieillards les hymnes du passé.

Que deviennent pourtant et Ronan et son frère ?
Chassés du bourg natal, de chaumière en chaumière
Tous deux portent un cœur dans l'amour affermi ;
L'un songe à son église et l'autre à son ami. [combes,
Les chrétiens, moins heureux qu'au temps des cata-
Pour prier en commun n'ont plus même des tombes !
Pour élever l'autel où s'immole leur Dieu,
Il leur faut chaque jour chercher un nouveau lieu.
Ecoutez ! un appel de la conque marine
A réveillé Plouzal au pied de sa colline ;
A travers les halliers, les sentiers inconnus,
Au signal du recteur les pâtres sont venus.
Tous veulent approcher de cette table sainte
Où la foi des aïeux triomphe de la crainte,
Où le pain des élus, mangé furtivement,
Ranime le courage, aide le dévouement.
Déjà, pour célébrer le divin sacrifice,
Ronan sur une roche a posé le calice.
Là pour tout ornement on ne voit qu'une croix,
Des sureaux de la côte et quelques fleurs des bois ;

Mais les rayons du ciel, les vagues azurées
Mêlent leur pompe auguste aux prières sacrées,
Et quand le prêtre parle, au mot d'éternité
En mille échos divers répond l'immensité ;
Le vent gémit, la mer mugit sur le rivage,
Le goëland s'envole avec un cri sauvage,
Le chêne rend des sons dont le sublime accord
Semble un hymne de gloire au Dieu grand, au Dieu fort !
Et plus bas, sous l'autel, se frayant une route,
Une eau qu'on ne voit pas s'épanche goutte à goutte
Et murmure en suivant la pente de granit
Comme un petit oiseau qui se plaint dans son nid.

Il est un âge heureux où le danger nous charme,
Où rien ne nous abat, où rien ne nous alarme ;
Pour Daniel et Ronan cet âge était passé.
Quand le front devient chauve et le dos affaissé,
Sous le corps affaibli quand les genoux fléchissent,
Quand le pas devient lourd, quand les cheveux blanchissent
Alors, oh ! ce n'est plus le péril qu'il nous faut, [sent,
C'est un paisible toit, c'est un foyer bien chaud,
C'est ce repos enfin que parfois en voyage
Le pèlerin demande à l'ombre du feuillage ;

Car, vers le but fatal que l'homme doit toucher
Plus on avance et plus l'on fatigue à marcher,
Les vieillards l'éprouvaient. Souvent lorsque son frère
Ramenait sa pensée au seuil du presbytère,
Le curé de Plouzal sentait avec douleur
Des larmes de regret qui lui montaient du cœur.
Il lui semblait revoir la table, les couchettes,
Les livres favoris rangés sur les tablettes,
Le crucifix de chêne au vieux mur attaché,
Et les bancs de l'école et le rameau penché.
« — Daniel, pauvre Daniel, disait-il en lui-même,
« C'est lui surtout, c'est lui, ce bon frère qui m'aime,
« Qui fait taire sa peur pour ne me point quitter,
« C'est lui que le bonheur devrait bien visiter ! »
Le bonheur était sourd à la voix du vieux prêtre ;
Il fallait toujours fuir, se cacher, sans connaître
Le gîte de la nuit, l'abri du lendemain ;
Il fallait à Daniel vingt fois sur le chemin
Répéter : — « Ce n'est rien, le soldat qui t'effraie
« C'est la borne du champ, c'est l'arbre de la haie ! »
Daniel pressait le bras qui lui servait d'appui,
Et disait : — A demain, si ce n'est aujourd'hui !

Il est, près de Plouzal, un moulin en ruines
Où les vieillards, parmi les ronces, les épines,
Confiaient au secret de deux murs délabrés
Les vêtements du prêtre et les vases sacrés.
Or, le front dans les mains, par une nuit obscure,
Assis près du foyer de la pauvre masure,
Daniel rêvant toujours au danger qu'il craignait,
Prêtait l'oreille au bruit d'un pas qui s'éloignait.
Ronan allait sans lui sur le lit de souffrance
Consoler un mourant et parler d'espérance,
Et Daniel resté seul, en l'écoutant marcher
Se disait : — Quand ce bruit va-t-il se rapprocher ?
Il n'entendait plus rien ; en confuses images,
Dans un demi-sommeil, de ses jours sans nuages,
Peut-être qu'un instant au passé reporté,
Il allait retrouver la tranquille beauté...
Tout à coup : — « Les soldats ! les soldats ! courez vite !
« Ils cherchent le recteur, ils savent qu'il habite
« Le moulin de Kervor ; ils savent que ce soir
« Un malade d'Arzel l'appelle et doit le voir... »
Le pâtre fuit. Daniel, que sa frayeur atterre,
Veut se lever, courir, et tombe sur la terre ;
Il rampe, il se relève, il a touché le seuil,
Il est sur le chemin ; il mesure de l'œil

Un bois dont les détours, dont les rameaux sans nombre
Le sauveront sans doute en le cachant dans l'ombre ;
Il ne sent plus son âge, il est jeune, il bondit,
Il s'élance... O douleur ! Il s'arrête interdit...
Et Ronan ! et son frère !... Il revient sur la route,
Il retourne aux vieux murs, il y rentre, il n'écoute
Que l'amour fraternel qui soupire tout bas :
Pourtant si tu mourais Ronan ne mourrait pas !
« — Oui, dit-il, les méchants doivent ici me prendre !
« Ronan sera sauvé s'ils peuvent se méprendre !
« Sa robe noire est là !... » — Chancelant, égaré,
Attachant à la porte un regard effaré,
Il se traîne aux buissons, il cherche, il en retire
La robe du recteur, la robe de martyre !...
Il en est revêtu... mais ce dernier effort
Le jette devant l'âtre, épuisé, demi-mort.
Alors on n'entendit dans les sombres murailles
Que l'oiseau du malheur, l'oiseau des funérailles,
Qui perché sur le toit comme sur un cercueil,
De moment en moment poussait un cri de deuil.

Et la nuit avançait. Du lit de l'agonie,
Ronan, l'âme tranquille, et sa tâche finie,

Sous un habit d'emprunt qui ne le trahit pas,
Vers le moulin fatal précipite ses pas.
Daniel s'est vainement offert en sacrifice,
Ronan semble courir au-devant du supplice.
Les soldats maintenant n'iront plus le chercher,
Et c'est lui qui vers eux se hâte de marcher.
Il approche, il arrive, il est devant la porte...
Pourquoi ces cris? quel est cet homme qu'on emporte?...
« A mort le prêtre ! à mort ! — Ronan s'est élancé :
« C'est moi ! je suis Ronan... » Il tombe, il est blessé
Daniel ne le voit point, il ne peut même entendre
Ce cri soudain : « Bretons, à nous de les défendre ! »
Et sans comprendre encor qu'on vient les secourir,
Sous le feu protecteur il croit vingt fois mourir.

Deux jours après, Daniel, tout seul sur la montagne,
Son bâton à la main, contemplait la campagne ;
Hélas ! en s'éveillant sur un pauvre grabat,
La veille il avait su le funeste combat :
« Adieu, Plouzal, adieu ! disait-il, je te quitte,
« Et personne aujourd'hui n'arrêtera ma fuite !
« Dieu m'a repris celui que je voulais sauver !
« Ils m'ont tué mon frère ! Et je n'ai pu trouver,

« Et je n'ai pu couvrir d'une terre sacrée
« Sa dépouille chérie et de tous ignorée !
« Et que m'importe à moi que tu sois mon pays ?
« Que me font tes rochers, tes landes, tes taillis ?
« C'est Ronan que j'aimais, Ronan dont la prière
« Veillait sur tes autels et sur ton cimetière ;
« Mon Ronan dont les os ne peuvent se cacher
« Dans la fosse bénite, à l'ombre du clocher !
« Oh ! je n'aime plus rien ! je m'éloigne avec joie...
« Qu'un autre en ses vieux jours te cherche et te revoie,
« Moi, sur un sol ingrat et vide désormais,
« Je fus trop malheureux pour revenir jamais. »

Daniel baisse la tête ; il descend la colline,
A travers les halliers lentement il chemine ;
Il veut aller si loin de son clocher natal
Que nul autour de lui ne connaisse Plouzal.
Il marcha bien longtemps, puis, dans une bourgade,
Au pays des Normands, il s'arrêta malade.
La pitié l'accueillit, on l'entoura de soins ;
Il guérit, et, chacun aidant à ses besoins,
Daniel, que les bons cœurs sollicitaient sans doute,
Renonça par devoir à poursuivre sa route,

Et, les petits enfants se pressant à sa voix,
Il reprit en secret ses leçons d'autrefois.
Bientôt, comme à Plouzal, le vieux maître d'école
Chéri, béni de tous, changeant d'une parole
Un père trop sévère, un enfant insoumis,
Devint l'ange gardien de ses nouveaux amis.
Car cet homme craintif et plus simple peut-être
Que les jeunes garçons dont il était le maître,
Avait pour être cru, pour être respecté,
Ses malheurs, sa vieillesse, et surtout sa bonté.

Bonté, flambeau divin dont la brillante flamme
Comme un phare-sauveur fait rayonner une âme !
Parmi les noms divers, aux lèvres du chrétien,
Bonté, quel autre nom plairait comme le tien ?
Être bon, c'est connaître une source cachée
Où la soif la plus vive est bien vite étanchée ;
C'est trouver en son cœur un immense trésor
Qu'on répand sur ses pas et qui s'accroît encor ;
C'est donner à la fois la fraîcheur des fontaines,
Les arômes des fleurs et l'ombrage des chênes ;
C'est ranimer l'amour, l'espérance, la foi,
C'est attirer au ciel en attirant à soi !

Les jours formaient des mois et les mois des années ;
Déjà Napoléon changeait nos destinées.
Le peuple commençait à regretter tout haut
Ses prêtres exilés ou morts sur l'échafaud.
Il s'arrêtait devant les églises fermées ;
Il nommait en pleurant ses fêtes bien-aimées ;
Partout le souvenir, sous ses lambeaux de deuil,
Enfin ressuscité, se levait du cercueil.
Daniel aussi, Daniel, dans son petit village,
Comme une fleur d'hiver, sous les glaces de l'âge,
Sentait son cœur renaître aux choses du passé,
A son pays absent, à son toit délaissé.
Toujours, lorsque ses pas erraient dans la campagne,
Il prenait le chemin qui menait en Bretagne ;
Toujours il répétait, ivre du sol natal :
« Je voudrais bien revoir le clocher de Plouzal ! »
Il lui fallut partir. A l'école qu'il aime,
Un soir, tout attendri, tout honteux de lui-même :
« Enfants, bégaya-t-il, il faut nous dire adieu !
« Votre pauvre Daniel obéit au bon Dieu !
« Non, ce n'est pas de moi que vient cette faiblesse
« De transplanter encore un reste de vieillesse ;

« C'est un ordre du ciel ! Une voix que j'entends
« Me dit : — Reprends ta route, ô Daniel, il est temps !
« Cette voix, c'est la voix de Ronan, de mon frère !
« Ah ! je dois retrouver sa dépouille si chère,
« L'arroser de mes pleurs, m'agenouiller auprès,
« La couvrir de mon corps, et puis mourir après. »

Reprenant son bâton, ses souliers de voyage,
Daniel, presque joyeux, le cœur à son village,
Hâte ses pas tardifs. On le suit du regard,
On s'étonne, on se dit : Où va donc ce vieillard ?
Il retourne à Plouzal ! Oh ! celui qui s'étonne
N'est pas né comme lui sur la terre bretonne ;
Son enfance n'a point savouré la douceur
Des parfums de la lande et du blé noir en fleur !
Il marche, le Breton ! il marche, il marche encore !
Il aperçoit Plouzal à la douzième aurore.....
Est-ce une illusion, un rêve fortuné ?
Non, Daniel en est sûr, l'*Angelus* a sonné !.....
Daniel tombe à genoux, il regarde, il contemple
Le toit du presbytère et le clocher du temple ;
Il voit de toutes parts des vieillards, des enfants
Parés de rameaux verts, de rameaux triomphants.

La cloche par ses mains tant de fois ébranlée
Se réveille joyeuse et reprend sa volée,
C'est la messe ! la messe ! On vient de la rouvrir
Cette église natale où l'on voudrait mourir !
Daniel s'est relevé ; la tête découverte,
Il traverse le bourg et la place déserte ;
La foule est à l'église, il entre, il va bénir
La voix qui lui disait : Il est temps de venir !
Vers l'autel et suivant l'enfant qui le devance,
En ce même moment un vieux prêtre s'avance ;
Il monte les degrés d'un pas pénible et lent.....
Daniel l'a reconnu ! Daniel, pâle, tremblant,
Marche à l'enfant surpris et d'un geste le chasse,
Aux pieds de son Ronan il se jette à sa place,
Et le prêtre commence : *In nomine Patris*.....
Quelle voix lui répond ?... Se serait-il mépris ?...
Dieu ! si c'était Daniel !... Il détourne la tête,
Il s'appuie à l'autel, la prière s'arrête,
Le pasteur tend les bras .. il oublie un instant
Que l'église l'entoure et que la foule attend...
Il reprend cependant son hymne de louanges.
Ah ! Ronan peut chanter sur la harpe des anges !

Il peut dire à son peuple : Espérez au Seigneur !
Le Dieu de sa jeunesse a réjoui son cœur.
Il consacre en pleurant la victime éternelle ;
Le sublime entretien, la messe fraternelle,
A travers les soupirs et les tendres regards,
Continue et s'achève entre les deux vieillards.
Ronan va prononcer la parole dernière,
Quand Daniel incliné sur les marches de pierre,
Daniel plus affaibli de moment en moment,
Dans ses bras, sur son sein, l'attire doucement.
Ronan sourit alors, il veut parler, il penche
Sur le front de Daniel sa chevelure blanche, [d'eux...
Ils chancellent ensemble... On s'empresse autour
Les vieillards étaient morts en s'embrassant tous deux !

Et, maintenant, enfants, sans vous faire connaître
Comment un laboureur recueillit le vieux prêtre,
Comment le bon Ronan avait en vain cherché
La bourgade où Daniel s'était longtemps caché,
Je n'ajoute qu'un mot : Dans le monde où nous sommes
Bien des rivalités désunissent les hommes ;

Au moins à vos foyers, à vos berceaux si doux
Que ces rivalités ne naissent point en vous !
Aimez, soyez aimés ; n'ayez jamais l'envie
D'isoler votre cœur au chemin de la vie ;
Dites-vous, observant la fraternelle loi :
Comme je vis en lui, mon frère vit en moi !
Imitez sous le toit où vous croissez ensemble
Ces arbres que la main du jardinier rassemble,
Et qui, s'offrant l'un l'autre un généreux secours,
Se protègent entre eux et s'élèvent toujours.

VII

LA PREMIÈRE FEUILLE

Je n'ai point de plus grande joie que
d'apprendre que mes enfants marchent
dans la vérité.

S. JEAN, III, Epître, 4.

- « La première feuille est venue ;
- « O ma mère, la terre nue
- « De fleurs va bientôt se couvrir.
- « Entre le narcisse qui penche,
- « La primevère et la pervenche
- « Les petits ruisseaux vont courir.

« C'est le printemps qui vient d'éclore.
« La ruche va s'emplir encore,
« Les blés couvriront les sillons ;
« Au souffle d'une douce haleine,
« Toutes les roses de la plaine
« Balanceront des papillons.

« Nous boirons au bord de la route
« A la source qui, goutte à goutte,
« Filtre son eau dans le hallier,
« Et semble, quand le jour l'éclaire,
« L'une après l'autre, avec mystère,
« Glisser les perles d'un collier.

« Après un rêve plein de joie,
« Lorsque sous mes rideaux de soie
« Des chants d'oiseaux arriveront,
« Je croirai, colombe privée,
« M'éveiller parmi la couvée,
« De blanches ailes sur mon front.

« Frais gazon, brises parfumées,
« Bruit d'abeilles dans les ramées,
« Oiseaux que l'hiver exila,
« Fruits à l'arbre, fleurs dans la mousse,
« La première feuille qui pousse
« Amène à la fois tout cela.

« Ma mère, courbez cette branche
« Où je crois voir, en grappe blanche,
« Le joli printemps se poser.
« Baissez, baissez la feuille verte,
« La feuille que j'ai découverte,
« Je veux lui donner un baiser. »

La mère sourit, le caresse :

— Ah ! dit-elle, cette allégresse
Que ton cœur verse dans le mien,
Je la sentis, heureuse femme,
Quand je découvris dans ton âme
Un premier élan vers le bien.

Un seul mot de l'enfant que j'aime
M'a révélé le don suprême
Que l'avenir garde pour moi ;
Ce mot d'espoir que je recueille,
Mon fils, c'est la première feuille
D'un printemps que j'attends de toi.

VIII

LA VEUVE DU PILOTE

A MADAME DE LACARDUCHÈRE

Consolez-vous donc les uns les autres
par ces vérités.

S. PAUL, I, Epître aux Thessa-
loniciens, IV, 18.

Dans l'étroite mansarde où la veuve travaille,
L'aïeule est à genoux le rosaire à la main,
Et, couché sur un lit de paille,
L'enfant ferme les yeux en disant : A demain !

Demain, c'est la joyeuse aurore
Du banquet promis à la foi,
La fête où Jésus dit encore :
Laissez l'enfant venir à moi.

Pourtant la veuve est triste, elle baisse la tête ;
Son âme est tout entière au temps de son époux ;
Sa main dort, le rouet s'arrête,
Et l'aïeule s'étonne : — « Hélène, qu'avez-vous ?

« Si vous souffrez, pourquoi vous taire ?
« Ouvrez-moi votre cœur, vous me l'avez promis.
« L'homme-Dieu, le Sauveur, au jardin solitaire,
« Pour aider sa tristesse éveillait ses amis. »

La Jeune femme alors, laissant là son ouvrage :
— « Ma mère, plaignez-moi, je ne puis respirer ;
« Je voudrais bien avoir votre courage,
« Mais j'ai tant besoin de pleurer !

« Je songe à mon enfant que le Seigneur appelle ;
« Je songe à l'orphelin qui sera méprisé,
« Quand je le conduirai demain à la chapelle,
« Sous un pauvre habit tout usé.

« Hélas ! Je fus vouée aux plus rudes épreuves,
« Du jour où mon époux a péri loin du port,
« Alors qu'on me couvrit de la robe des veuves
« En disant : Le pilote est mort !

« Sans soutien, sans secours dans cette vie amère,
« Aux dédains, aux mépris mon fils est condamné !
« Je me repens d'être sa mère,
« Et d'une autre que moi je voudrais qu'il fût né. »

Ainsi parlait la veuve, et l'aïeule plus forte :
— « Fièrè de votre enfant, accompagnez ses pas ;
« C'est Dieu qui le convie au céleste repas,
« C'est Dieu même ! et jamais on n'a dit à sa porte :
« Ici les pauvres n'entrent pas !

« Jésus pouvait choisir un trône,
« Quand il vint nous servir de guide et de flambeau ;
« Eh bien ! vous le savez, il vécut de l'aumône,
« Et ne posséda rien, pas même son tombeau.

« Pourquoi vous occuper de ces biens misérables,
« Cendre qu'un jour il faut abandonner ?
« Il est des trésors plus durables,
« O ma fille ! et ceux-là vous pouvez les donner.

« Pour l'enfant endormi que votre main caresse,
« Ayez moins de soupirs, de regrets douloureux ;
« Moi, je sais vos travaux, vos soins, votre tendresse.
« Et je le trouve bien heureux.

« Déjà de votre amour il connaît les merveilles ;
« Ce soir encor, sur la table accoudé,
« Il s'affligeait de votre front ridé,
« Et de vos yeux fatigués par les veilles.

« Sans doute il se disait : Assise sur ce banc,
« Ma mère chaque jour s'affaiblit davantage,
« Et ce pain qu'elle nous partage,
« Ce pain qui me nourrit... c'est sa chair et son sang !

« Votre fils vous voit ; il contemple
« Ce que peut une femme avec un crucifix.
« Sur votre Golgotha vous êtes son exemple,
« Ah ! ne plaignez point votre fils ! »

L'aïeule a dit ; ses yeux s'arrêtent sur la couche
Où l'orphelin est étendu.

L'enfant tressaille, il a tout entendu...

— Ma Mère ! — Et des sanglots s'échappent de sa bouche.

Il veut promettre un avenir plus doux ;
Demain il sera fort, demain Dieu le visite !
Il veut jurer qu'il grandira bien vite,
Et qu'il travaillera pour tous.

Il veut... Et l'aïeule et la mère
L'entourent de leurs bras, le pressent sur leur cœur :
— « Seigneur, disent-elles, Seigneur !
« Pour consoler notre misère,
« Tu nous donnas l'amour, — c'est presque le bonheur. »

IX

LA PREMIÈRE COMMUNION

A MADEMOISELLE BLANCHE D'...

Fille de Sion, soyez comblée de joie
fille de Jérusalem, poussez des cris
d'allégresse : voici votre Roi qui vient à
vous, ce Roi juste qui est le Sauveur.

ZACHARIE, IX, 9.

I

D'où vient que votre mère, à l'heure d'allégresse
Où l'ange de l'espoir accomplit sa promesse,
Même en vous embrassant, garde un regret amer ?...
Ah ! c'est qu'épouse aussi, quand l'Eglise s'apprête,
Elle songe à celui qui manque à cette fête,
Pauvre voyageur de la mer.

Il est loin, et demain quand l'aube radieuse
Sourira sur la tour à la cloche joyeuse,
Quand la foule empressée entourera vos pas,
Lui, dont le cœur s'émeut de tout ce qui vous touche,
Lui, miroir de vos yeux, écho de votre bouche,
Lui, votre père enfin, il ne vous verra pas.

J'eus douze ans comme vous, comme vous plein de joie
J'ai salué le jour que le ciel vous envoie,
Et quand ma mère en pleurs a voulu me bénir,
Un banc vide était là, gage muet d'absence,
Mais l'absent, mais mon père, ô triste différence !
Ne devait jamais revenir.

Déjà, depuis cinq ans, mon enfance isolée
S'entretenait tout bas d'une tombe exilée
Où dormait loin de nous notre unique soutien ;
Le deuil m'enveloppait ; pauvre orphelin, ma mère
Devait m'aimer pour deux dans cette vie amère,
Car pour appui mon cœur n'avait plus que le sien.

Oh ! ne vous plaignez point, vous êtes bien heureuse !
Oui, l'absence d'un père est triste et douloureuse ;
Voit-on jamais assez ce qu'on veut toujours voir ?
Mais au moins votre absent vous suit de l'autre rive ;
A travers l'Océan un baiser vous arrive,
Et vous pouvez le recevoir.

Votre père a des soins et des vœux pour sa fille ;
Il viendra réclamer au toit de la famille
Sa colombe, son lis de candeur parfumé ;
Il vous retrouvera plus tendre, plus aimante,
Et, contemplant le ciel dans votre âme charmante,
Il pourra recueillir tout ce qu'il a semé.

Maintenant même, à l'heure où la foi vous enflamme,
Ce père, quoique absent, sent au fond de son âme
Un de ces saints bonheurs qu'on ne peut définir ;
Des pleurs, de joyeux pleurs inondent ses paupières ;
Sa voix comme un encens exhale des prières ;
Ses mains s'étendent pour bénir.

II

Le maître a dit : « Sans qu'on l'abrite,

« Parmi les herbes du vallon

« Quand la plante est toute petite,

« Elle ne craint pas l'aquilon.

« Mais, dès qu'elle croît et s'élève,

« Il faut un appui protecteur,

« Ou le vent la brise et l'enlève

« Avant qu'elle ait porté sa fleur.

« De même en sa seule innocence

« L'enfant peut trouver un secours ;

« Mais au temps de l'adolescence

« Je prévois l'orage et j'accours. »

Vous faire un appui salulaire

Contre tous les vents du chemin,

O Blanche, voilà le mystère

Du jour qui se lève demain.

Dieu vient à vous, petite plante,

Vous soutenir, vous protéger ;

Il songe à la saison brûlante,

Il songe à l'heure du danger.

Ah ! vous pouvez grandir encore

Sans craindre l'ouragan jaloux.

Liseron, demain à l'aurore

La force du chêne est à vous.

III

Pour le divin époux une mère chrétienne

A préparé votre âme en vous ouvrant la sienne ;

Craintive en son attente, on la vit chaque jour

Ajouter au bandeau de l'épouse nouvelle

Un diamant plus vif, une rose plus belle,

Ne la trouvant jamais assez digne d'amour.

La loi du Tout-Puissant est grave pour les mères ;

En leur donnant le soin des brebis les plus chères.

Voici l'ordre sacré du maître des pasteurs :

— « Donnez à mon troupeau l'herbe tendre, l'eau pure ;

« Ne le conduisez point dans une route obscure,

« Mais restez au soleil toujours sur les hauteurs. »

Votre mère a compris le livre évangélique ;

Cet astre, ce soleil du monde catholique

Durant toute la route a brillé devant vous,

Et jamais en marchant dans cette route sainte

Vous n'avez recueilli ni le fiel, ni l'absinthe,

Mais le lait le plus pur et le miel le plus doux.

IV

A la table mystérieuse

Allez sans crainte vous asseoir,

O vous qu'une mère pieuse

Bénit avec larmes ce soir !

Priez ! la prière est puissante

Lorsque d'une bouche innocente

Elle s'élève à l'Eternel ;

C'est à la voix de la prière

Que la source fendait la pierre,

Et que le pain pleuvait du ciel.

Demandez au Dieu tutélaire

Qui vous visitera demain,

Qu'un rayon de sa grâce éclaire

Tous ceux qui doutent du chemin ;

Qu'un Ange à nos vœux favorable

Hâte cet astre secourable

Qui marche avec tant de lenteur,

Et que notre France si belle

Ne soit plus qu'un troupeau fidèle

Sous la garde du bon Pasteur.

Ce n'est plus assez, pauvre Blanche,

De prier Dieu pour sa maison ;

Il faut quand notre âme s'épanche

Chercher un plus vaste horizon ;

Il faut pour la place publique

Oublier le toit domestique ;

Plus d'isolement aujourd'hui !

Quand la tempête se déchaîne,

Et frappe le vieux tronc du chêne,

Les branches tombent avec lui.

Priez donc pour la noble France ;
Suppliez pour elle à genoux ;
Jamais l'agneau de l'espérance
N'aura connu d'encens plus doux.
Celui qui passa sur la terre
Faisant le bien avec mystère,
Ne peut écouter sans bonheur
L'enfant qui par un sacrifice
A voulu se rendre propice
Le nouvel hôte de son cœur.

Vous avez dit : « Ah ! que m'importe
« Un tissu plus doux et plus beau,
« Si demain je vois à ma porte
« Ma compagne sous un lambeau ?
« Changez ma parure en offrande,
« Et si le bon Dieu me demande
« Où sont mes habits de satin,
« Seigneur, dirai-je, pour vous plaire
« Votre servante a voulu faire
« Comme le bon Samaritain, »

Non, la parure la plus belle
Devant Dieu ne vaudra jamais
La reconnaissance fidèle
Qui vous bénira désormais.
La foule demain à la fête
Ne verra point sur votre tête
S'attacher de vains ornements.
Vous avez calmé des alarmes,
Vous avez essuyé des larmes,
Blanche, voilà vos diamants !

Comme les prêtresses antiques,
Quand les marins prenaient la mer,
Voyaient des signes prophétiques
Dans le rayon ou dans l'éclair,
Nous tous, quand la barque de Pierre
Vous emporte joyeuse et fière,
Nous cherchons aussi du regard
Un enseignement, un présage,
Et tout nous dit que le voyage
Sera doux comme le départ.

V

Un jour, dans bien longtemps, d'autres enfants peut-être
Assis sur vos genoux chercheront à connaître
Parmi vos souvenirs, le plus cher, le meilleur.
O Blanche, quelque don que le ciel vous accorde,
Il est un jour de grâce et de miséricorde
Qui ne sort qu'une fois des trésors du Seigneur.

Vous chercheriez en vain le long de votre vie
Un autre souvenir aussi digne d'envie
Que celui plein de calme et de bonheur parfait
Qui vous rappellera les vœux de votre père,
L'amour de votre Dieu, les soins de votre mère,
Et le bien que vous avez fait.

X

LE DÉPART DE L'ENFANT

A MADAME LEDISEZ DE PENANRUN

Mais rien ne pouvait la consoler, et, sortant
tous les jours, elle regardait de tous côtés et
allait dans tous les chemins par lesquels elle
espérait qu'il pourrait revenir, pour le voir de
loin quand il reviendrait.

TOBIE, x, 7.

Aux monts pyrénéens, lorsqu'une fée amie
Visite au nouvel an la chaumière endormie,
(Les vieux pâtres l'ont dit souvent)
Au toit favorisé dès que l'aurore brille,
Le bonheur apparaît à l'heureuse famille
Sous la figure d'un enfant.

Les pâtres ont raison ; si le bonheur encore
Répond à notre cœur qui sans cesse l'implore,

Si chez nous on le voit s'asseoir,
Au manteau de velours il préfère les langes,
Et nous le devinons dans ce frère des anges
Qu'une femme endort chaque soir.

Il est dans ce lutin, dans ce follet de l'âtre
Qui remplit la maison de sa gaité folâtre,
Chante, bondit, parle tout seul,
Mêle à ses jeux charmants sa mère émerveillée,
Et, rouge de plaisir, chevauche à la veillée
Sur les genoux de son aïeul.

Aussi, lorsque je rêve à l'heure inévitable
Où le bruit du foyer, le rire de la table
Dans un adieu s'envoleront ;
Quand je songe au collègue, à la joie exilée,
A l'écolier captif, à la mère isolée,
Une ombre passe sur mon front.

Eh quoi ! ce beau printemps qui nous rend tant de choses,
Les oiseaux de passage et les buissons de roses,
Doit arracher d'auprès de vous
L'enfant dont la présence est votre unique envie,
Le fils qui vous console et qui, sur votre vie,
Jette un enchantement si doux !

Nous ne le verrons plus sur le livre d'étude
Pencher son front distrait, tandis que l'habitude
Sur vous seule arrête ses yeux,
Et lui fait préférer à la langue d'Homère
La moins belle des fleurs que la main de sa mère
Brode sur le tapis soyeux.

Encore un peu de temps, et puis dans la campagne,
Regrettant votre absent, au bois, sur la montagne,
Nous vous rencontrerons sans lui,
Sérieuse, étonnée, et n'étant plus la même,
Cherchant autour de vous cette part de vous-même
Qui vous suit partout aujourd'hui.

La plus calme des nuits qui sourit sous son voile
Attriste nos regards, s'il y manque l'étoile,
Feu divin pour elle allumé ;
Qu'est-ce que le pommier sans la pomme vermeille,
La branche sans l'oiseau, la ruche sans l'abeille,
La mère sans l'enfant aimé ?

La mère et son enfant se complètent ensemble ?
Chacun donne et reçoit ; l'amour qui les rassemble
Enrichit le trésor commun.
De même en s'unissant deux tiges odorantes,
Deux arbrisseaux fleuris d'essences différentes
S'embaument d'un double parfum.

Hélas ! la pomme tombe, ou le passant la cueille ;
L'oiseau vole au millet, et l'abeille recueille
Son butin au champ dispersé,
Et l'enfant, écarté de son berceau tranquille,
Doit chercher dans l'étude un moyen d'être utile
A ce monde où Dieu l'a placé.

Laissez-le donc partir ! Acceptez le calice !
Pauvre femme chrétienne, encore un sacrifice !
La récompense aura son tour.
A d'autres maintenant d'achever votre ouvrage,
A vous de mesurer la force et le courage
A la grandeur de votre amour.

Sans doute bien des pleurs mouilleront vos paupières ;
Mais comme le Très-Haut des sources, des rivières
Tire la pluie et notre espoir,
Dans vos yeux maternels chaque larme puisée
Au cœur de votre fils retombant en rosée,
Fécondera quelque devoir.

Et puis, comme autrefois la mère de Ninive,
Un jour, sur le chemin, vous direz : — Il arrive !
Le voilà plus riche qu'avant.
Amant de la sagesse il aura fait son aide
De cette autre Sara que l'homme ne possède
Qu'avec un cœur chaste et fervent.

Oui, cet enfant chéri deviendra votre gloire ;

Votre exemple sacré vivra dans sa mémoire

Et sera comme son rempart.

On ne le verra point plus faible que la femme

Qui ne vivait qu'en lui, l'enlaçait de son âme...

Et consentit à son départ.

DEUXIÈME PARTIE

I

LE FIGUIER MAUDIT

A MAURICE B...

Il séchera, et on le ramassera, et on
le jettera au feu, et il sera consumé.

S. JEAN, XV, 6.

L'homme naît pour le travail, et l'aigle
pour voler.

JOB, v, 7.

Un matin, peu de jours avant son agonie,
Jésus, suivi des siens, sortait de Béthanie,
Et, la faim le pressant, il chercha de la main
Aux branches d'un figuier planté sur le chemin ;

Aucun fruit ne parut ; alors la voix divine
Maudit l'arbre trompeur jusque dans sa racine ;
Et Simon, au retour, s'en étant approché,
Vit qu'au courroux du maître il s'était desséché.

Maurice, mon ami, relisez cette histoire.
Le douloureux prodige est trop facile à croire :
Vous n'aurez pas vingt ans que vos yeux interdits
Auront vu parmi nous bien des figuiers maudits !...
Mentir à tous les vœux, attirer l'espérance,
Et des fruits attendus n'avoir que l'apparence,
Sur la terre féconde, au soleil de l'été,
Peser de tout le poids de sa stérilité,
N'est-ce pas l'avenir qu'au sein de la mollesse
Plus d'un, autour de vous, prépare à sa jeunesse ?
Vous aussi, pauvre enfant, peut-être quelquefois
En écoutant l'oiseau chanter au fond des bois,
En voyant le ruisseau courir à l'aventure,
La fleur sans soin aucun revêtir sa parure,
Vous avez transformé le collège en prison,
Et, contraint à borner votre calme horizon,
Vous avez soupiré : « Mes heures les plus belles
» Se perdent en efforts sur des livres rebelles ;

» L'étude prend mes jours comme dans un réseau :
» Que ne suis-je la fleur, ou la source, ou l'oiseau ?... »

Si jamais ce désir troubla votre pensée,
Si le livre est tombé de votre main lassée,
Si l'indolence enfin, d'un accent qui séduit,
Du labeur paternel vous compte le produit,
O Maurice, il est temps que celui qui vous aime
Arrache votre enfance au terrible anathème ;
Il est temps de montrer, en éclairant vos pas,
Que le bonheur n'est point où le travail n'est pas.

Direz-vous que le ciel, dans sa bonté profonde,
Plaça votre berceau chez les heureux du monde ;
Que votre tendre mère, au pied du crucifix,
N'eut point à murmurer : — Que deviendra mon fils ! —
Qu'importe tout cela ?... Parcourez l'Évangile,
Et trouvez-y le droit d'une vie inutile !
Quoi ! ceux que le Seigneur comble de plus de soins
À la saison des fruits lui rapporteraient moins !
Et le Juge éternel, au seul pauvre sévère,
Contre le riche ingrat n'aurait point de colère !...

Non, cela ne peut être ; une commune loi
Dit à chacun de nous : — Ne vis pas que pour toi !

Je veux qu'un souvenir de l'enfance première
Achève en votre cœur d'apporter la lumière.

C'était un soir d'hiver, je n'avais pas dix ans ;
Auprès de notre aïeul, vieillard à cheveux blancs,
Enfants, petits enfants, troupe jeune et folâtre,
Nous étions réunis en cercle devant l'âtre.
On avait rappelé les fils du bûcheron,
La galette fatale au Petit-Chaperon,
Le chat du bon meunier, les robes de Peau-d'Ane,
La Belle au Bois dormant, Cendrillon, la sœur Anne,
Que faire maintenant ? Les plus grands s'endormaient,
Ou cherchaient une suite aux contes qu'ils aimaient :
Quand d'un livre latin une feuille arrachée
Et, par l'un des enfants sur la braise penchée,
S'alluma tout à coup, flamboyant, pétillant,
Et d'un poème obscur fit un flambeau brillant :
« La flamme vit encore ! » — A ce mot l'on s'agite ;
La soudaine lueur, passant toujours plus vite,

Vole de main en main : « Allez ! faites courir !
« La flamme vit encor ! La flamme va mourir ! »
Et le cercle joyeux se hâtait, dans la crainte
Que la vive clarté ne fût bientôt éteinte ;
Et c'était des clameurs !... Devant nous, cependant,
Notre aïeul s'attristait tout en nous regardant,
Et lorsque dans ma main, malgré mes cris d'alarme,
Le flambeau s'éteignit, j'entrevis une larme
Que le vieillard en vain cherchait à nous cacher,
Et que dans un baiser j'essayai de sécher.
Je m'étonnai d'abord ; j'ignorais que le sage
Trouve un enseignement partout sur son passage.
Mon aïeul m'embrassa : « Mon fils, je me fais vieux,
» Pour l'homme à cheveux blancs tout devient sérieux.
» Ce simple jeu d'enfants me rappelait le monde,
» Où toujours une part de lumière féconde
» S'allume dans nos cœurs au souffle de l'amour,
» Pour que du cercle entier elle fasse le tour.
» Présent digne du ciel et gage d'harmonie,
» On la nomme Sagesse, on la nomme Génie,
» Elle est Force et Courage, elle est Grâce et Bonté,
» Elle est en cent rayons une même clarté.

» Oh ! que chacun de vous épanche de son âme
» Sa part du grand trésor, sa bienfaisante flamme
» Il la doit à son frère ! Allez ! faites courir !
» La flamme vit encor ! La flamme va mourir !
» Hâtez-vous ! hâtez-vous ! Il faut qu'elle circule !
» Ce n'est pas pour vous seuls, c'est pour tous qu'elle
» Malheur à l'indolent qui la voyant baisser [brûle !
» La laissera s'éteindre avant de la passer ! »

Ainsi, l'homme n'est point un être solitaire
Jeté sans mission dans un coin de la terre ;
Ce que chacun de nous reçoit de l'Éternel
Doit agrandir un jour le trésor fraternel.
Il s'abuse celui qui croit que la richesse
Peut du commun travail dispenser sa jeunesse ;
L'homme est plus que la brute, il lui faut d'autres soins
Que l'ignoble pâture offerte à ses besoins.
Le corps, festin promis au ver qui le réclame,
N'est point nous tout entiers : Dieu nous a fait une âme,
Une âme, feu sacré qui veut un aliment,
Et ne vit que d'ardeur, d'amour, de dévouement.

Que deviendra cette âme à l'heure solennelle
Où, prenant son essor vers la rive éternelle,
Il lui faudra répondre au Dieu de vérité
Sur les secrets honteux de sa stérilité ?
Dira-t-elle à ce juge en qui le monde espère :
O Seigneur ! j'ai vécu des sueurs de mon père !
Mon compagnon d'exil suffisamment repu,
Pour m'endormir aussi j'ai fait ce que j'ai pu,
Loin de faire valoir le dépôt de mon maître,
Je l'ai vite enfoui ; je comptais le remettre
Intact entre vos mains, mais, le jour arrivé,
En sortant du sommeil, je ne l'ai plus trouvé !

Coupable aux yeux du maître, au moins l'homme inutile
Trouve-t-il ici-bas une route facile ?
Est-il heureux ?... J'ai vu plus d'un riche indolent,
Nonchalamment couché dans un char insolent,
Les pieds sur le velours, le front dans la lumière,
En passant devant moi me couvrir de poussière ;
La foule l'enviait ; mais moi, pauvre piéton,
Qui n'avais pour tout bien qu'un luth et qu'un bâton,
Moi, qui sentais pourtant sous ma veste de bure

Un cœur ami de l'homme, ami de la nature,
Je me disais : — Qu'importe un peu de bruit en l'air,
De blancs chevaux, un char qui fuit comme l'éclair,
Un nuage de poudre au passant qui regarde ?
Tout cela, j'en ai peur, ne vaut pas ma mansarde,
Où le bon Dieu me laisse, en mon obscurité,
Toujours devant les yeux un but d'activité.
Comment, ô mon ami, faire un objet d'envie
D'un homme qui n'a point d'intérêt dans la vie,
D'un stupide automate esclave d'un ressort,
D'un cadavre ambulante, d'un traînard de la mort !
Oui, la loi du travail est sainte et bienfaisante.
Bien à plaindre celui qui la trouve pesante !
Bien à plaindre celui qui veut s'y dérober !
Sous un fardeau plus lourd on le voit se courber :
L'inexorable ennui le suit comme son ombre ;
A ses regards voilés tout devient morne et sombre ;
Car, ne l'oubliez pas, l'Evangile nous dit
Que le figuier sécha le jour qu'il fut maudit.
Oh ! ne parlez jamais à cet homme stérile
Du rossignol qui chante en sa forêt tranquille !
Peut-être un laboureur, en revenant des champs,
La bêche sur l'épaule, attentif à ses chants,

Écouterait longtemps la voix sonore et tendre ;
Mais lui ne l'entend point ; il ne saurait l'entendre :
Les blés jaunissent, la fleur, l'étoile, le rayon,
La diligente abeille et le frais papillon,
Tout ce qui nous séduit, tout ce qui nous attire,
N'obtient du malheureux qu'un dédaigneux sourire,
Et quand nous admirons, imbécile et moqueur,
Replié sur lui-même il se ronge le cœur
Le temps a pris pour lui les pieds de la tortue,
Demain, ce mot d'espoir, est un dard qui le tue ;
Car il n'a rien à faire, il n'a rien à chercher,
Et dès les premiers pas il est las de marcher.

Si, cédant à l'ennui, bourreau qui le torture,
Le brillant désœuvré méprise la nature,
Il est un sentiment plus amer, plus profond
Qui le porte à flétrir ce que les hommes font.
Parasite frelon il fronde les abeilles !
Sur tous les travailleurs dont les fécondes veilles
Ensemencent le champ tant de fois ravagé,
Son sarcasme imposteur est toujours dirigé.

Ne pouvant s'aveugler sur sa propre misère,
Il souffre de l'amour que mérite son frère.
Son piédestal d'argent n'a pu le rehausser,
Eh bien ! jusqu'à sa taille il faut tout rabaisser.
Reptile maintenant, sa haine se soulève
Contre l'oiseau joyeux qui vole, qui s'élève,
Et de son eau dormante impuissant à sortir,
Dans une même fange il veut tout engloutir.
Vous dont jusqu'à ce jour la jeunesse sereine,
Chaste fleur du matin, de parfum toute pleine,
Sans en rien dissiper a gardé le trésor
Des dons intérieurs plus précieux que l'or,
Ah ! vous ne savez pas, vous ne pouvez connaître,
Au fond du cœur humain quand l'ennui vient à naître,
Quand sous son joug de fer nous ployons les genoux,
L'effroyable tourment qui commence pour nous !
Notre âme, autre Ugolin, dans sa prison obscure,
D'abord triste, inquiète, attend sa nourriture !
L'heure se traîne et passe... hélas ! point d'aliment !
Et l'implacable faim croît à chaque moment !
Tout ce que nous aimons, ce qui fait notre gloire,
Pâle, épuisé, mourant, est là dans l'ombre noire ;

La foi, le dévouement, l'ineffable amitié,
Le noble et pur amour, la céleste pitié,
Tous réclament de nous le pain qui les fait vivre,
Et rien à leur donner ! et rien qui nous délivre
De ce vautour cruel à nos flancs attaché,
De ce vampire affreux sur notre sein couché !...
La foi, la douce foi la première succombe ;
Puis c'est le dévouement ou l'amitié qui tombe ;
Ce râle agonisant, cet adieu sans retour,
C'est la sainte pitié qui meurt avec l'amour.
Nuit sombre, nuit fatale, où, seul dans les ténèbres,
L'homme n'entrevoit plus que des débris funèbres,
Et, sans pouvoir se plaindre et sans pouvoir pleurer,
Dans un morne silence achève d'expirer !

Arrachons nos regards de ce tableau funeste...
Vous le voyez, ami, si le Père céleste
Vous a fait un devoir de travailler ici,
Votre propre bonheur vous le commande aussi.
Usez des dons reçus ; développez votre âme ;
Pour la passer un jour nourrissez cette flamme

Dont la vive chaleur vous ranime aujourd'hui,
 Et qui s'éteint si vite au souffle de l'ennui.
 Laissez, laissez l'étude ensementer la route
 Où, la serpe à la main, vous marcherez sans doute,
 Et bientôt aux sillons par l'enfant préparés,
 Le jeune homme verra de beaux épis dorés.
 Vous serez riche alors, non du bien périssable
 Que l'or de vos aïeux a fondé sur le sable,
 Mais d'un bien éternel, plus précieux, plus doux,
 Amassé par vous-même et tout entier à vous,
 Vous saurez vous choisir une noble carrière,
 Et, sans vous arrêter ou chercher en arrière,
 Connaissant bien le but où diriger vos pas,
 Dans vingt chemins divers on ne vous verra pas.
 Eussiez-vous tous les dons que l'opulence affiche,
 Personne devant vous ne dira : — Pauvre riche ! —
 Non, vous serez actif, vous serez généreux,
 Vous vous rendrez utile, et vous serez heureux.

Je crois en vous, Maurice, et j'applaudis d'avance ;
 Mais si votre avenir trahit ma confiance,
 Si l'on vous voit au rang des tristes désœuvrés
 Traîner dans les salons vos jours décolorés,

O jeune homme insensé, crierai-je, prenez garde !
 Le peuple est sur le seuil, le peuple vous regarde !
 Il ne croit point que l'or à vos berceaux offert
 Ne doive s'écouler que sur un tapis vert !
 Vos valets, vos chevaux, votre char, vos dorures,
 Vos lustres radieux, vos splendides parures,
 Il ne les comprend pas, quand d'un œil irrité
 Il mesure de loin votre inutilité,
 Lui qui n'a que ses bras pour soutenir sa vie,
 Comme le maître aussi, trompé dans son envie,
 Le cœur plein de reproche, il ne peut pardonner
 A l'arbre qui n'a pas un fruit à lui donner.
 A quoi bon votre éclat qui ne sert à personne ?
 Votre éclat, c'est celui d'un dernier jour d'automne,
 Froid et pâle rayon, impuissant pour le bien ;
 Il éclaire le deuil et ne féconde rien !
 Il faut à la patrie une richesse sainte
 Qui l'aide à détourner le calice d'absinthe
 Des fils déshérités, des frères malheureux,
 Au banquet où le ciel vous conviait pour eux.
 Oh ! ne vous-faites point une robe de gloire
 D'un lambeau sans valeur, d'un haillon dérisoire !

C'est peu que d'être riche ; il faut, pour s'élever,
Retremper votre cœur trop prompt à s'énervier,
Réveiller son ardeur, le pousser à sa tâche,
Au bien-être de tous s'employer sans relâche
Et se dire à la mort : — Les dons de l'Éternel
Ont profité par moi dans le champ paternel ! —
De quelque nom brillant que le siècle la nomme,
La richesse jamais n'a pu grandir un homme ;
C'est à nous, au contraire, avant de la laisser,
De lui donner une âme et de la rehausser !

II

MÈRE FIDÈLE (1)

A MADAME VILLARET DE JOYEUSE

Qui trouvera une femme forte ?
Elle est d'un prix qui l'emporte
sur toutes les pierreries.

PROVERBES, XXXI, 10.

Quand l'oiseleur loin du bocage
Emporte de pauvres captifs,
La mère avec des cris plaintifs
Quitte la branche et suit la cage.

(1) Cette pièce a été adressée à M^{me} VILLARET DE JOYEUSE, à l'occasion de son séjour à Brest, durant les deux années que son fils devait passer à l'École Navale.

Vous le savez et vous voilà,
O blanche fille de l'Espagne !
Sur les rives de la Bretagne
L'amour aussi vous exila.

L'étude, oiseleur des familles,
Tient votre fils dans sa prison ;
Elle a vidé votre maison
Comme le nid dans les charmillles.

Et vous avez dit à l'époux
Dont le cœur bénit votre zèle :
« Partons ! notre enfant nous appelle,
« Notre enfant a besoin de nous ! »

Adieu les chenets domestiques
Où, comme un hôte, chaque soir,
Le souvenir venait s'asseoir
Paré de ses habits antiques.

Adieu l'ange plein de douceur,
L'ange modeste et charitable
Qui se plaçait à votre table
Sous l'apparence d'une sœur ?

Adieu tout !... Mais que vous importe
Le toit que vous abandonnez,
Si le fils que vous soutenez
Vous doit une vertu plus forte ?

Si, lorsque pour lui l'Éternel
Met sur vos lèvres la sagesse,
Vous ne sevez point sa jeunesse
De cet autre lait maternel ?

Ah ! nous voyons votre sourire,
Reffet de grâce et de bonté,
Et, comme un rayon de l'été,
Il nous pénètre et nous attire.

Nous connaissons les dons charments
Qui, nous rappelant la féerie,
Sèment dans votre causerie
Et les fleurs et les diamants.

Et nous admirons en silence...
Mais il est un charme plus doux
Qui nous ferait à deux genoux
Chanter la Rose de Valence.

C'est le dévouement, c'est l'amour
De la mère tendre et fidèle
Venant réchauffer sous son aile
L'exilé qui lui doit le jour.

Tranquille en son indifférence,
Qu'une autre, quand son enfant part,
Livre aux caprices du hasard
Les trésors de son espérance ;

Qu'elle se refuse au doux soin
D'une surveillance pieuse,
Qu'elle soit l'autruche oublieuse,
Laissant ses petits au besoin !

Vous l'Espagnole, la Chrétienne,
Vous savez que l'adolescent
Pour garder un cœur innocent
Veut que sa mère le soutienne.

Courage ! ah ! si l'homme parfois
A péri, sortant de l'enfance,
C'est qu'il manquait à sa défense
La conseillère d'autrefois.

C'est que dans la tourmente amère
Où sans boussole il s'est perdu,
A sa voix rien n'a répondu
Quand il a crié vers sa mère !

Au moins votre fils bien-aimé
Et vous écoutez et vous contemple ;
Il voit briller un noble exemple,
Phare par son père allumé.

Vienne la nuit, vienne l'orage,
Tous deux vous serez son secours,
L'ancre qui le tiendra toujours
Sur les eaux, au bord du rivage.

Sentinelles du Dieu jaloux,
Veillez toujours, veillez dans l'ombre,
Ce cœur d'enfant où rien n'est sombre,
Ce cœur qui ne bat que pour vous.

A vous de le nourrir sans cesse,
De l'éclairer, de le guider,
D'échauffer et de féconder
Ses espérances de sagesse !

Il est l'épi, — vous le sillon ;
Il est la lampe, — vous la flamme ;
Il est la barque, — vous la rame ;
Il est la fleur, — vous le rayon !

III

A MA MÈRE

EN LUI DÉDIANT LA « PÈLERINE DE RUMENGOL »

Honore ton père et ta mère, afin que tes
jours soient longs sur la terre que le Sei-
gneur ton Dieu t'a donnée.

EXODE, xx, 12.

Ma mère ! oh ! laisse-moi le prononcer encore
Ce nom qui m'a conduit dans les jardins d'Isaure,
Ce nom qu'avec amour, dans mes jours les meilleurs,
J'ai voulu couronner de poétiques fleurs !
Laisse-moi rappeler, quand Toulouse s'étonne
D'avoir si bien compris une mère bretonne,

Que ces pieux élans, ces paroles de foi,
Ces mots sortis du cœur, je les appris de toi !

Pauvre enfant délaissé, j'avais sept ans à peine
Quand mon père mourut sur la rive lointaine :
L'espérance quitta notre toit désolé,
Et l'étude pour moi fut un livre scellé.
Trois enfants pour appui n'avaient plus qu'une femme,
Mais dans un faible corps cachant une grande âme,
Et trouvant chaque jour au pied du crucifix
La force de sauver ses filles et son fils.
J'apprenais le malheur en apprenant la vie ;
Je suivais, tourmenté d'une secrète envie,
De ma mansarde, nid caché dans les violiers,
Dans leur chemin joyeux les petits écoliers.
Je me disais tout bas : Qu'ils sont heureux d'apprendre !
Au collège, comme eux, si je pouvais me rendre,
Je travaillerais tant, j'écouterais si bien,
Que ma famille, en moi, trouverait un soutien !

Hélas ! je me trompais ! — L'étude est douce et belle
Lorsque, né dans l'aisance, on possède avec elle

Dans ce monde, autre enfer qu'il nous faut traverser,
Le fameux rameau d'or qui permet de passer.
Mais pauvres, sans appui, l'étude ne nous donne
Qu'un ornement cruel, pareil à la couronne
Qu'un infâme soldat sur le front de Jésus
Enfonça pour lui faire un supplice de plus.
« — Justice, a-t-on crié ! chassons le privilège !
» A l'indigent aussi l'école, le collègue !
» Il ignore aujourd'hui, mais il saura demain
» Qu'il est libre et qu'il peut se choisir un chemin. »
Et le pauvre trompé, de toute sa puissance
Travaille, de ses droits apprend la connaissance,
Rêve un but glorieux qu'il ne soupçonnait pas...
Et se voit arrêté dès qu'il veut faire un pas.
Tels, au sacre d'un roi, suivant l'antique usage,
Mille chantres ailés, délivrés de la cage,
Montent sous les arceaux, mêlent leurs cris charmants
Aux clameurs de la foule, au bruit des instruments.
Mais, de nos libertés symbole dérisoire,
Au lieu de retrouver, comme ils devaient le croire,
L'espace, le soleil, les malheureux oiseaux
Se brisent aux piliers, se brûlent aux flambeaux.

J'ignorais tout cela ! mon enfance stérile
Se consumait ainsi d'un désir inutile.
Pour moi point de chansons, point d'horizon vermeil ;
Je suivais au printemps un chemin sans soleil.
Non, tu ne savais pas, quand, loin de la lumière,
Avec ma jeune sœur, je faisais ma prière,
Ce qu'il nous en coûtait de ne pouvoir veiller
Tandis que tu passais la nuit à travailler !
Nous pleurions en secret ; quelquefois un vain songe
Berçait notre sommeil d'un aimable mensonge ;
Notre père accourait joyeux comme autrefois,
Il nous appelait tous de sa plus douce voix :
A sa gaîté chacun pouvait le reconnaître !
De la flamme au foyer ! des fleurs sur la fenêtre ! —
Un sentiment trop vif nous réveillait soudain...
Mais la lampe brûlait, et l'ouvrage à la main,
Avec mon autre sœur, continuant ta tâche,
Tu travaillais toujours sans repos, sans relâche ;
Et, consolant un cœur noble comme le tien :
« Ma fille, disais-tu, les enfants dorment bien ! »
Comment t'aimer assez ! comment jamais te rendre
Le prix de ces leçons que tu devais m'apprendre,

Evangile sacré, sublime testament,
Où tout était amour, courage et dévouement !
J'avais tort de pleurer le collège et l'étude
Lorsque tu m'entourais de ta sollicitude,
Lorsque assis au foyer entre mes sœurs et toi
Je possédais l'amour, l'espérance et la foi !
Qu'aurais-je appris ailleurs ? — Je suis fier de l'écrire,
J'ai vu la poésie à travers ton sourire,
C'est par toi, dans tes yeux, qu'elle m'a visité,
Si je ne t'aimais pas, je n'aurais point chanté,

Un jour, — mais il faudrait qu'un ange favorable
Me tendit de là haut une main secourable, —
Un jour, si, transportant mes pénates chéris,
Je reprends à l'écart mes travaux favoris ;
Si Dieu n'exige plus que mon âme épuisée
Languisse sur un sol où manque la rosée ;
Si je possède enfin dans mon obscurité
Le premier bien de tous, le seul, — la liberté,
Je veux, en révélant ton cœur et ses mystères,
Offrir à mon pays un livre pour les mères,

Livre grave et serein, livre pieux et doux,
Que les femmes aurent souvent sur leurs genoux ;
Je veux que ta bonté brille dans cet ouvrage,
Que celle qui s'afflige y trouve le courage,
Que l'on ne puisse pas l'achever sans pleurer,
Sans craindre de le perdre et de s'en séparer ;
Je veux que les enfants y puisent sans mesure
Les tendres sentiments d'une chaste nature,
Le respect aux vieillards, le bonheur filial,
L'amour de la famille et du foyer natal.
Alors, ma mère, alors les épouses chrétiennes,
Dans mes simples leçons reconnaissant les tiennes,
Et, voyant leurs enfants s'embellir avec toi,
Prendront mon cœur de fils pour t'aimer comme moi !

3 Mai 1844.

IV

LA PÈLERINE DE RUMENGOL

Demandez, et l'on vous donnera ; cherchez,
et vous trouverez ; frappez, et il vous sera
ouvert.

S. MATTHIEU, VII, 7.

PIÈCE COURONNÉE AUX JEUX FLORAUX

L'air était froid, la glace avait durci le sol,
Et, le long d'un sentier qui mène à Rumengol,
Cheminait une pauvre femme ;
Fervente pèlerine, avec son bâton blanc,
Elle allait, les pieds nus et d'un pas chancelant,
A l'église de Notre-Dame.

Arrivée à l'autel : « Sainte Vierge, je viens
Parce que je vous aime et que je me souviens
De mon premier pèlerinage.
A genoux, de ces murs j'ai fait trois fois le tour ;
Je vous priais alors, avec des pleurs d'amour,
De féconder mon mariage.

» Dix mois après, un fils, un ange du Seigneur,
Égayait ma cabane et dormait sur mon cœur ;
J'essayais mes chansons de mère.
Grand-père, au coin du feu, riait de m'écouter,
Et cependant, hélas ! j'avais tort de chanter,
Car cette vie est bien amère.

» Le Roi veut des soldats, et, demain, notre enfant
Si vous l'abandonnez, si rien ne le défend,
Va nous être pris pour l'armée ;
Et nous, tristes vieillards, que ferons-nous alors ?
Ah ! l'on pourra bientôt semer l'herbe des morts
Devant notre porte fermée.

« Pour préserver mon fils j'ai fait ce que j'ai dû,
J'ai cueilli, vers le soir, dans un sentier perdu,
Le gui, le trèfle et la verveine ;
J'ai fait bénir au bourg une bague d'étain,
J'ai lavé les habits qu'il portera demain
Dans l'eau d'une sainte fontaine.

« Il manquait un secours plus puissant et plus doux,
J'ai pris mon bâton blanc et me voilà chez vous !
Je n'ai ni couronne, ni cierge.
Nous, pauvres laboureurs, nous ne vous donnons rien,
Nous venons cependant, vous nous connaissez bien
Et vous êtes la bonne Vierge !

« Vous sauverez mon fils ! vous nous l'avez donné,
Et vous ne voulez point que seul, abandonné,
On le chasse de sa montagne ;
Non, vous ne voulez point qu'on enchaîne ses pas
Dans les murs d'une ville où l'on ne parle pas
Le doux langage de Bretagne !

« Notre enfant est à nous ! je ne croirai jamais
Que l'heure du repas arrive désormais
Sans que ma table nous rassemble !
Mais notre vie à nous, n'est-ce pas de le voir ?
On partage avec joie un morceau de pain noir
Tant qu'on peut le manger ensemble.

« Un jour, sainte patronne, — un prêtre me l'a dit, —
S'échappant en secret, votre fils se rendit
Au temple d'une grande ville.
Vous le cherchiez partout, le pleurant, l'appelant,
Implorant de chacun ce mot si consolant :
— Le voici ! retournez tranquille !

« Eh bien, Reine du Ciel, ce mot tant désiré
Quand vous avez souffert, quand vous avez pleuré,
Faites qu'aujourd'hui je l'obtienne !
Dites à votre enfant, maintenant souverain,
Que l'absence d'un fils est le plus grand chagrin
D'une pauvre mère chrétienne.

« Adieu, Marie, adieu ! mes vœux sont écoutés !
En chantant vos grandeurs et surtout vos bontés,
Je vais regagner ma demeure.
J'entrai bien faible ici, je suis forte en sortant :
Il ne partira pas !... il me reste... et pourtant
Malgré moi, je tremble et je pleure ! — »

Le Chrétien, le Breton qui raconte ceci
Connaît la Pèlerine et son enfant aussi,
Et, le soir, au pied du Calvaire,
Le jeune homme, aujourd'hui fermier de Kerenneur,
Lui redit bien souvent qu'il doit tout son bonheur
A la patronne de sa mère.

V

A UN JEUNE SÉMINARISTE

Craignez donc le Seigneur et servez-le en
vérité et de tout votre cœur, car vous avez
vu les merveilles qu'il a opérées parmi
vous.

I. ROIS, XII, 24.

Ainsi, ployant la voile et rejetant la sonde,
Vos dix-sept ans n'ont rien à demander au monde !
Vous voulez, satisfait de reposer au port,
Attacher votre barque au câble le plus fort !

Sage dès le berceau, dans l'enceinte tranquille
Où le ciel attira votre enfance docile,
Appuyé sur la croix, on vous voit à l'écart
De nos terrestres biens détourner le regard.
Quand nous rêvons tout bas de chants de jeune mère,
Et de petites voix qui nous disent : — Mon père ! —
Un amour sans douleur, un amour sans adieu
Vous dépouille de l'homme et vous élève à Dieu.
Il est beau d'étouffer la nature en délire,
De combattre ses sens, d'être saint, et de dire
Aux orages du cœur dont on est seul témoin,
Comme la voix d'en haut : — Vous n'irez pas plus loin !
Il est noble, il est grand, il est digne d'envie,
Parmi les passions qui déflorent la vie,
De ne courber le front et de ne s'engager
Que sous le joug aimable et le fardeau léger.
Marthe prend mille soins, va, vient, se multiplie,
Mais la meilleure part appartient à Marie,
Et ce lot glorieux de foi, de vérité,
A son heureux amour ne sera pas ôté

Pourtant, ô Samuel, avant qu'aux pieds du maître
Un serment redoutable et regretté peut-être,

Arrache votre vie aux liens d'ici-bas,
Sachez bien le chemin où vous portez vos pas.
Le disciple du Christ, l'héritier des apôtres
A des devoirs plus grands, plus nombreux que les
De sa carrière à peine il a touché le seuil [nôtres ;
Qu'il est déjà couvert d'une robe de deuil.
Ce vêtement lui dit : « Sois humble, sois modeste ;
Ne cherche que les yeux de ton Père céleste ;
Méprise les honneurs ; souviens-toi que ma loi
Étend un voile noir entre le monde et toi . —
Quand marchant vers l'autel et portant le calice,
Il vient offrir à Dieu le divin sacrifice,
Tout l'instruit : ornement aux anges emprunté
Dans la blancheur de l'aube il voit la pureté ;
L'amict est à la fois la force et le mystère ;
La ceinture l'oubli des amours de la terre ;
Le triste manipule arrosé de sueur
Annonce aux jours de l'homme un pénible labeur,
Et parle en même temps à la foi catholique
Du visage sanglant qu'essuya Véronique ;
L'étoile d'or apprend la sainte dignité,
Et la chasuble enfin, manteau de charité,

Que décore la croix où notre espoir se fonde,
Jette comme un rideau sur les fautes du monde.
Être pur, être digne, être modeste et bon,
Ouvrir ses yeux aux pleurs et ses bras au pardon,
Aux moissons du Seigneur travailler sans relâche,
Sans dégoût, sans orgueil continuer sa tâche,
Voilà le prêtre, ami ! voilà l'ange mortel,
Le vivant encensoir allumé pour l'autel !

Le prêtre nous attend aux portes de la vie,
Avec le frais berceau, la famille ravie,
Les prières, les vœux murmurés tour à tour,
Et le gai carillon qui bondit dans la tour.
Préparant à notre âme une sainte défense,
Aux bancs du catéchisme il instruit notre enfance ;
Investi par le Christ d'un céleste pouvoir,
C'est lui, lorsqu'à ses pieds nous venons recevoir
Le généreux pardon d'une chute fatale,
Qui nous met l'anneau d'or, la robe nuptiale ;
C'est lui qui nous conduit au festin du Sauveur ;
C'est lui qui, bénissant un lien de douceur,
Rappelle à nos amours d'ineffables modèles,
Les filles de Laban, si tendres, si fidèles,

Isaac sous la tente où son épouse entra,
Tobie et sa compagne, Abraham et Sara.
Enfin lorsque nos jours ont passé comme l'ombre,
Doucement incliné sous notre rideau sombre
Le prêtre est encor là puisant dans sa bonté
Des trésors d'espérance et d'immortalité.

Où trouver dans la ville un recoin solitaire
Qui de sa charité n'a connu le mystère ?
Il va du riche au pauvre, il passe parmi nous,
Quand chacun songe à soi, seul occupé de tous,
Le peuple qu'il soutient, que sa voix encourage,
Le méconnaît en vain, il poursuit son ouvrage.
Oh ! qu'il est peu compris le prêtre des cités !
Oh ! qu'ils sont glorieux ses travaux insultés !
Attendrir le puissant, aider le misérable,
Être pour tous les deux un ami secourable,
Dire à l'un : Soyez bon, c'est le bien le plus doux !
A l'autre : Le Sauveur a souffert comme vous !
Chercher le repentir dans le cachot humide,
Imprimer un baiser au front du parricide,
Sur la charrette infâme assis auprès de lui,
Être son seul espoir et son dernier appui !

Oui, quand les nations, cédant à leur démence,
N'auraient que des mépris pour cette tâche immense,
A défaut de chrétiens, le réduit délabré
Où de joie et d'amour quelque pauvre a pleuré,
La prison, l'échafaud de la place publique
Où, parmi les bourreaux, le zèle évangélique
Donne au prix d'une larme un éternel bonheur,
Applaudiraient le prêtre et lui crieraient : Honneur !

Le pasteur des hameaux plus caché, plus tranquille,
Féconde aussi sa route et n'est pas moins utile ;
Veillant à son troupeau, prêt à le secourir,
Au moindre de ses cris on le voit accourir,
Sur les pas du malheur, de chaumière en chaumière,
Il répand sans repos l'aumône et la prière ;
Arbitre aimé de tous, sa douce autorité
Est un mélange heureux de grâce et de bonté.
Il veut que le pardon, cette plante divine,
Au seuil du presbytère ait toujours sa racine ;
Aussi deux ennemis qui vont le visiter
Sans se serrer la main ne peuvent le quitter.
Il aide par le cœur aux travaux des campagnes ;
Dans le creux des vallons, sur le haut des montagnes,

Lorsque la primevère aux buissons se fait voir
Trois fois, la main ouverte, il va semant l'espoir,
La foule lui sourit, le suit comme un bon ange ;
Il traverse la vigne, il entre dans la grange,
Il chante, et les oiseaux revenus dans les bois
Font silence un moment pour écouter sa voix.
Source pure, sa vie en flots d'amour s'épanche ;
Le vieillard devant lui courbe sa tête blanche ;
Sur la place du bourg lorsqu'il vient à passer,
Tous les petits enfants accourent l'embrasser.
Il s'éteint dans le bien ; de sa couche suprême
Il entend les sanglots de son peuple qu'il aime ;
Il veut le voir, il pleure, et d'un bras caressant
Il cherche ses brebis et meurt en bénissant ;
Il n'est plus !... Sous un tertre où fleurira la rose,
A l'ombre du clocher sa dépouille repose,
Mais tout n'est pas fini : son tendre dévouement
Donne même à la mort un prestige charmant ;
Un jeune homme inquiet de son adolescence,
Une mère craintive en sa convalescence,
Sur la tombe, en secret, viendront plus d'une fois
Implorer le secours de l'ami d'autrefois.

Dieu, qui veille à l'écart au ruisseau solitaire
Où le petit troupeau boit et se désaltère,
Bénit aussi le fleuve afin que dans son cours
Tout un grand peuple puise et s'abreuve toujours.
Le pasteur des hameaux, c'est le ruisseau dans l'ombre,
Mais l'apôtre est le fleuve où des hommes sans nombre
Viennent tous à la fois, avides, curieux,
Boire ou contempler l'eau dont la source est aux cieux,
Champion du Seigneur, armé de la parole,
Il terrasse et relève, il effraie et console ;
Pour tout ce qui n'est point la sainte vérité
Il n'a qu'un mot, qu'un cri : Vanité ! vanité !
Il nous montre du doigt les mensonges du monde
Bêchant, creusant encore une fosse profonde
Où, depuis deux mille ans, ils s'épuisent en vain
A mesurer la tombe au cadavre divin !
A ces hautes leçons la foi se renouvelle,
Nous croyons, nous cédon à la bonne nouvelle,
Nous sentons, pleins de joie et tombant à genoux,
Qu'un merveilleux pouvoir vient d'éclater en nous,
La bouche du muet s'ouvre pour la prière,
Le boiteux sans appui marche dans la carrière,

L'aveugle ouvre les yeux au céleste flambeau,
Et Lazare étonné se lève du tombeau.
Ramener au bercail les brebis infidèles,
Est-ce tout ?... Non, il faut en trouver de nouvelles ;
Il faut en conquérir, et, sur un sol lointain,
Chercher dans les périls ce glorieux butin.
Quelle homme est comparable à cet homme sublime,
A l'exemple du Christ se donnant en victime,
Véritable héros de la fraternité,
Au rivage d'exil par l'amour emporté ?
Rien ne peut arrêter sa tendresse sacrée,
Ni les gémissements d'une mère éplorée,
Ni les larmes de sœurs, ni les regrets d'amis,
Ni le clocher natal, ni le tombeau promis !
Autre Colomb, il part ; une nouvelle terre
Va payer à son maître un tribut volontaire.
Oh ! ne lui parlez point, lorsqu'il franchit les mers,
De la faim, de la soif, des fatigues, des fers,
De la mort, de l'oubli sa seule récompense !
Il emporte une croix, il ne voit qu'elle, il pense
A l'Eglise, aux enfants qu'il espère jeter
Sur le sein abondant qui peut tout allaiter.

Eh ! que lui font à lui les horreurs du supplice !
N'est-il pas maintenant l'homme du sacrifice ?
L'amour qui vers le but le conduit sans effort
Est plus grand que le monde et plus fort que la mort !

Oui, si l'autel du Christ vous retient à son ombre,
Vous pourrez être fier de votre robe sombre !
Sous le tissu grossier dont vous êtes couvert
Des anges ont aimé, des martyrs ont souffert.
Au temps de ses grandeurs, aux jours de sa souffrance,
Contemplez seulement notre église de France,
Temple, où sur le fronton rayonnant de clarté
Les siècles ont écrit : Génie et Charité !
C'est l'aigle Bossuet ; c'est une âme plus tendre,
Un écho de l'Eden que Cambrai fait entendre ;
C'est Fléchier, Massillon doux et grave à la fois,
Ambassadeur céleste aux palais de nos rois.
C'est vous aussi, Vincent, providence incarnée,
Dont l'âme dès l'enfance au bien prédestinée,
Comme l'heureux disciple, en un jour de douceur,
Semble avoir reposé sur le sein du Sauveur.
La mort a dit : Allons !... et, comme sur sa proie
L'affreux vautour s'élance avec un cri de joie,

Sur Marseille qui pleure, et lutte, et se débat,
La peste au vol rapide en un instant s'abat.
Où fuir ?... où se cacher de l'horrible agonie ?
L'épouvante hideuse, à la face jaunie,
Frappe au lugubre seuil à demi déserté,
S'assied sur les mourants et remplit la cité.
Belzunce accourt alors. Le fléau qu'on redoute,
L'entraînant après soi, lui désigne la route.
Le fils fuira la mère et l'épouse l'époux,
Mais Belzunce est l'ami, le serviteur de tous !...
Eh ! faut-il donc si loin chercher un grand exemple ?
Lorsque chacun de nous sous la voûte du temple
Suivait encore hier un cadavre chéri
Par la contagion avant le temps flétri.
Quand de nouveau la peste allait frappant nos villes
Et mêlait ses fureurs aux discordes civiles,
Deux hommes, maintenant descendus au tombeau,
Ressuscitaient Belzunce et son zèle si beau.
Dieu nous les a repris... la louange est permise !
Oh ! plaçons ces deux noms au trésor de l'Eglise,
Ces noms bénis du Ciel et d'un peuple orphelin,
Ces noms grands par l'amour, Cheverus et Quélen !

Sourde à ces noms chrétiens, la haine opiniâtre,
Superbe et se drapant d'un lambeau de théâtre,
Détourne le regard, et dans un coin obscur,
Nous montre en ricanant quelque Judas impur.
En vain, ô Samuel, la puissance infinie
A soumis la nature aux lois de l'harmonie,
L'Athée espère un monstre... il le voit sur ses pas...
O bonheur ! il triomphe et nous dit : Dieu n'est pas !
Plaignons le malheureux qui, pour sa nourriture,
Quand tout s'offre à l'envi, choisit la pourriture,
Et qui, lorsqu'un ruisseau nous charme dans son cours,
Vers le borbier voisin se dirige toujours.
Hélas ! le sacerdoce a vu plus d'un faux frère !
Mais que disait Jésus quand la femme adultère
Echappant aux clameurs de la foule en courroux,
S'en vint, faible et sans voix, tomber à ses genoux ?...
Magistrats, affirmez que l'or de la puissance
N'a jamais parmi vous fait pencher la balance ;
Guerriers, osez jurer que sous votre étendard
Notre honneur n'eut jamais à rougir d'un fuyard !...
Ainsi de tous ! — Malheur à qui juge l'Eglise
Sur quelques noms honteux qu'elle même méprise !

Par sa propre sentence il sera condamné ;
Car est-il rien ici qui ne soit profané ?...
Quand le Sauveur eut dit : « Celui qui dans son âme
« Est pur de tout péché peut frapper cette femme. »
Les grands et les petits, l'enfant comme l'aïeul,
Tous baissèrent la tête... et Jésus resta seul.

Vous avez contemplé le prêtre catholique
Dans les chemins divers du monde évangélique,
Et, saisi de respect, vous ne comprenez pas
Les cris injurieux qui le suivent d'en bas.
Le jeune homme, souvent, tout prêt au sacrifice,
S'il entend ces clameurs repousse le calice ;
Il est bien des tourments qu'il pourrait supporter,
Mais le mépris du siècle, il n'ose l'affronter.
Oh ! soyez plus hardi ! l'ennemi qui regarde
Peut devenir pour vous comme une sauvegarde,
Si, toujours averti par son souffle empesté,
Vous vous conservez digne et cherchez la clarté.
Recueillez les dédains ; jetez-les dans votre âme ;
Aliment du bûcher, ils nourriront la flamme
Qui monte en épurant dans son cercle éclatant
L'holocauste du cœur que le Seigneur attend.

Si le Ciel vous destine à garder l'arche sainte,
Qu'importe dans la coupe une goutte d'absinthe ?
Ce qu'il faut avant tout, c'est prier le Seigneur
D'aider votre vertu, de vous rendre meilleur ;
C'est imiter Celui qui vint donner au monde
La sainte égalité, la charité féconde,
Et qui n'eut d'autre prix de ses soins généreux
Qu'à d'aimer des ingrats, et de mourir pour eux !

VI

SAINT VINCENT DE PAUL

A M. LOUIS ROUSSEAU

Auteur de la *Croisade du dix-neuvième Siècle*

Les œuvres de la grâce sont comme un
jardin de délices et de bénédictions ; et la
miséricorde durera éternellement.

ECCLÉSIASTIQUE, XL, 17.

Oui, toujours le vulgaire, à genoux dans la poudre,
Brûlera son encens à ces hommes d'orgueil
Qui sur les nations tombent comme la foudre,
Et laissent après eux la ruine et le deuil !
Toujours on le verra dans la sanglante arène,
Où, chargé de liens, en esclave il se traîne,

S'incliner lâchement devant l'impur César !
Trompé par les splendeurs d'une fausse auréole,
Toujours, pour ajouter aux pompes de l'idole,
Il se jettera sous son char !

Mais, tandis que la foule, à son culte attachée,
Adore comme un Dieu l'envoyé du trépas,
Que le poète au moins, ainsi que Mardochée,
Refuse son hommage et ne se lève pas !
Il est d'autres héros plus dignes de mémoire ;
Fille auguste du Ciel, il est une autre gloire
Dont les rayons du Christ éclairent le chemin ;
Tout est joie et douceur autour de l'Immortelle ;
L'Espérance la suit, la Foi va devant elle,
Et l'Amour lui donne la main !

Deux astres égarés, deux comètes fatales
Traversaient la nuit sombre et semaient la terreur ;
Les peuples lacérant et loïs et décrétales,
Contre le Vatican essayaient leur fureur.
L'Eglise, comme Job, en proie à la tristesse,
Voyait tous ses amis douter de sa sagesse ;

L'ulcère de l'erreur déjà la dévorait ;
L'enfer applaudissait à la chute de Rome ;
Dieu se révèle alors ! Un ange se fait homme,
Et Vincent de Paul apparaît !

Vous qui cherchez la gloire à la trace des larmes,
Célébrez dans vos chants et Luther et Calvin !
Moi, j'exalte l' élu qui ne sait d'autres armes
Que l'amour de son frère et le secours divin.
Il naît pauvre ; toujours la pauvreté suprême
Sacre pour l'avenir ceux que le Seigneur aime :
C'est Moïse flottant dans son berceau léger ;
C'est David conduisant l'agneau sur les collines ;
C'est Jésus endormi dans l'étable en ruines
Sur la paille de l'étranger.

Ineffables secrets du foyer domestique,
Révélez un moment vos modestes saveurs !
Dès le berceau sans doute une voix prophétique
Annonçait à l'enfant les divines faveurs.
Bercé sur les genoux d'une mère chérie,
Dans le vague d'un songe il voyait la patrie

Honorant ses bienfaits lui dresser des autels,
Et la mère sentait aux baisers de sa bouche
Que le voile de serge étendu sur sa couche
Couvrait des bonheurs immortels.

Du lévite il a pris la robe virginale ;
Chaste comme Joseph il en a les malheurs ;
Il est vendu trois fois, et la terre natale
Disparaît à ses yeux et manque à ses douleurs.
Qu'importe ! Au compagnon de son supplice infâme,
Au milieu des tourments, des angoisses de l'âme,
Le Christ ouvrit le Ciel dans un sublime adieu,
Et le pieux disciple imitera son maître,
Aux captifs qu'il instruit la croix viendra promettre
Un trône à la droite de Dieu.

Cependant il est homme. O doux pays de France,
Des rives de Tunis il se tourne vers toi !
Qu'elle tarde à sonner l'heure de délivrance !
Sur le sol de l'exil qu'il est besoin de foi !
Ecoutez !... une rame a frappé l'onde amère...
O voiles de la nuit, redoublez de mystère !...

Là-bas un frêle esquif cherche l'obscurité...
Il s'échappe, il s'enfuit l'esclave des barbares,
Et devant lui partout brillent comme deux phares
La patrie et la liberté !

Il faut avoir pleuré sur sa mère mourante,
Et de sa guérison salué le beau jour,
Pour comprendre l'angoisse et la joie enivrante
D'un exil sans espoir et d'un heureux retour.
L'homme exaucé reprend comme une autre naissance ;
L'ivresse du bonheur redouble sa puissance,
Vers un passé cruel il se tourne en vainqueur ;
L'objet de ses douleurs a pris de nouveaux charmes,
Il le touche, il le baise, il l'inonde de larmes,
Il l'enveloppe de son cœur.

Tressaille d'allégresse, ô France généreuse !
La foi de nos aïeux t'éclairera toujours !
Voici l'ange promis, il veut te voir heureuse,
Messager d'espérance il vole à ton secours.
Le trouble est dans ton sein, mais l'aumône abondante,
La céleste pitié, la charité prudente

Sauvent les nations et gardent l'avenir.
Appuyé sur l'amour, l'homme n'a rien à craindre ;
L'auguste paix habite où le riche sait plaindre,
Où le pauvre apprend à bénir.

L'humble apôtre reprend sa mission première ;
Il ouvre l'Evangile et l'accent de sa voix
Vénéré du palais, béni de la chaumière,
Partout sur son chemin fait triompher la croix.
Il marche jusqu'au jour où dans une bourgade
Il voit l'autel désert, et l'enfant, le malade
Livrés dans leurs besoins à des soins étrangers ;
Là celui que déjà toute la France honore
Pour aimer, soutenir et consoler encore,
Se cache parmi des bergers.

Pourtant, tandis qu'il veille à son troupeau fidèle,
De plus affreux malheurs demandent son appui ;
Le pasteur se souvient de son divin modèle
Que la brebis perdue appelait comme lui.
Il part ! Entendez-vous ces plaintes lamentables ?
Le saint prêtre, au milieu d'un peuple de coupables,

Apparaît tout à coup comme un ange aux enfers ;
Et, couronnant bientôt l'immense sacrifice,
D'un frère sans courage il vide le calice
Et reçoit la honte et les fers.

De l'horreur des cachots conduit au pied du trône,
L'apôtre, le martyr y porte son trésor.
Sa parole est toujours une vivante aumône
Qui fait couler les pleurs pour en extraire l'or.
Chaque moment accroît le tribut volontaire ;
Mais ce n'est point assez des secours de la terre,
Dieu l'aide et le soutient de son bras paternel.
L'homme appuyé sur l'homme est faible et misérable ;
Rien de beau, rien de grand, surtout rien de durable
Sans le fondement éternel.

On ne les verra plus ces mères désolées,
Comme Agar au désert, s'éloigner en pleurant,
Sans qu'un ange quittant les voûtes étoilées
Vienne étancher la soif d'un Ismaël mourant,
Orphelins délaissés, voici que Dieu lui-même,
Posant sur votre front son brillant diadème,

Vous partage le pain de l'hospitalité.
Il veut que les enfants que sa bonté rassemble
Retrouvent une mère en se jouant ensemble
Sur le sein de la charité.

Qu'il dut monter en paix vers le céleste Juge
Celui qui put lui dire : « O maître souverain,
« J'ai laissé sur la terre un asile, un refuge
« A l'enfant, au vieillard, au pauvre pèlerin.
« Par mes fils ma parole étend votre lumière ;
« Par mes filles mes mains se joignent en prière,
« Retournent le malade et pansent le blessé,
« Aussi mon souvenir planant sur ma patrie
« Ressemble au séraphin qui consolait Marie
« Sur le sépulcre renversé ! »

Oui, plus fort que la mort, conquérant pacifique,
Ton cœur est centuplé, le tombeau ne l'a pas !
La charité poursuit son règne magnifique,
Ta famille est fidèle et marche sur tes pas,
Deux siècles ont sonné bien des heures mauvaises,
Mais nous sommes les fils de ces dames françaises

Qui, jetant dans tes bras l'or et les diamants,
Fondaient ces hôpitaux, otages de concorde,
Palais édifiés sur la miséricorde,
Impérissables monuments !

En vain l'esprit du mal épouvante le monde,
Et sous un joug de fer cherche à nous opprimer,
Elle est encore à toi cette terre féconde
Où rien de généreux ne tombe sans germer.
Ton autel est debout ! La jeunesse chrétienne
Vient réchauffer son âme aux flammes de la tienne ;
Se fait de ton exemple un devoir, un honneur,
Et, jetant son amour comme un pont secourable
Entre l'homme opulent et l'homme misérable,
Prépare un chemin au bonheur.

L'ennemi de ton peuple avait dit : « Elle est morte
« La mère des héros, la grande nation !
« De la France autrefois si puissante et si forte
« Que reste-t-il ? Voyez ! Cendre et corruption ? »
Et déjà du regard insultant le colosse,
Sur le lit de sommeil qu'il appelait sa fosse

Il espérait planter ses drapeaux triomphants...
Ah ! c'est qu'il ignorait ta semence divine,
C'est qu'il n'avait pas mis sa main sur la poitrine
Où bat le cœur de tes enfants !

Gloire à l'arbre de vie ! à la charité sainte .
Qui du prêtre français couronnera l'effort !
A son ombre abrités nous marcherons sans crainte,
Le plus faible appuyé sur le bras du plus fort.
Qu'au roc de notre honneur ses racines se lient,
Que ses rameaux nombreux croissent, se multiplient,
Et bientôt les bannis du céleste jardin
En détachant les fruits de l'arbre tutélaire,
Se diront : — Le Seigneur a perdu sa colère,
Nous avons retrouvé l'Eden ! —

VII

UNE LETTRE A L'ÉCOLIER

Car quoique je sois absent de corps, je
suis néanmoins avec vous en esprit.

S. PAUL, Epître aux Colossiens, II. 2.

Autour du bon aïeul la famille s'assemble ;
La lettre est achevée, on la relit ensemble,
Et le père et les sœurs, avant de la plier,
Ajoutent quelque mot, quelque grâce nouvelle
Aux tendres souvenirs que la main maternelle
Avec tant d'abondance adresse à l'écolier.

Sur le papier chéri la maison tout entière
Exhale son parfum, projette sa lumière ;
Le message s'anime et palpite d'amour ;
Il prend une aile, il part, un ange le protège,
Il a franchi l'espace, il arrive au collège,
Où l'exilé l'appelle en comptant chaque jour.

Talisman de bonheur, la lettre de famille
Parle de l'agneau blanc, des fleurs de la charmille,
D'un violier sur le toit, du moindre évènement,
De ces riens enchanteurs qui plaisent à l'enfance,
De ces premiers trésors de joie et d'innocence
Dont le charme si pur nous occupe un moment !

La lettre dit aussi que, pour orner sa tête,
L'ambitieux aïeul, au grand jour de sa fête,
Demande à l'écolier quelques lauriers nouveaux ;
Puis ce sont des leçons de sagesse fidèle,
Et des baisers promis si, redoublant de zèle,
L'enfant peut une fois dépasser ses rivaux.

Surtout, c'est la prière et sa force divine,
C'est le nom du Très-Haut qui dans l'âme enfantine
Place une sentinelle et garde la candeur ;
C'est la croyance écrite après la foi parlée,
C'est le jour lumineux, c'est la nuit étoilée,
Où l'on trouve partout un rayon du Seigneur.

L'enfant est un miroir, une onde transparente,
Le bord triste ou joyeux paraît dans l'eau courante ;
La famille le sait, et, pour que son ruisseau
Ne reflète jamais que de riants choses,
Au rivage qu'elle aime elle plante des roses
Où butine l'abeille, où voltige l'oiseau.

La lettre de famille enchante la mémoire,
Retrempe notre cœur, nous fait aimer et croire ;
L'enfant se sent plus fort le jour qu'il la reçoit,
Et plus d'un compagnon, confident de l'absence,
Recueille en la lisant sa part de la semence
Qu'une mère chrétienne a toujours sous son toit.

Partez donc, volez donc, ô missives des mères !
Allez trouver l'enfant, plus promptes, plus légères
Que le ramier d'Asie, au vol capricieux,
Qui va du cannelier au bois, à la fontaine,
Aux bosquets, près du fleuve, en apportant la graine
D'où sortiront plus tard des arbres précieux.

VIII

L'ARBRE DU TORRENT

A MAURICE B...

Rien n'est égal à l'ami fidèle, et l'or
et l'argent ne sont pas à comparer à
la sincérité de sa foi.

L'ami fidèle est un remède de vie
et d'immortalité ; et ceux qui crai-
gnent le Seigneur trouvent un ami
fidèle.

ECCLÉSIASTIQUE, VI, 15 et 16.

C'était au val du Lys ; les vieilles Pyrénées,
Reines au front blanchi d'opales couronnées,
A mes yeux éblouis ouvraient les portes d'or
Des magiques palais qu'Atlant habite encor.

Un philosophe aimable, un sage de Bretagne
Gravissait avec moi le flanc de la montagne,
Et parmi les rochers, les neiges, les glaçons,
Dans tout ce qu'il voyait butinait des leçons.
Il disait : « La nature orageuse ou paisible
« En merveilleux tableaux reflète l'invisible ;
« Sur le globe terrestre où nous cheminons tous
« Le monde intérieur est toujours devant nous.
« Ces torrents à nos pieds, ces forêts sur nos têtes,
« Ces pics audacieux où grondent les tempêtes,
« L'avalanche, en arceaux, traversant le ravin
« Sont les signes divers d'un alphabet divin.
« Du gravier de la route aux cimes élancées,
« Partout le voyageur peut lire des pensées ;
« Heureux si du regard il aime à les chercher,
« Et s'il ne marche pas seulement pour marcher ! »

Comme il parlait encore, au penchant de l'abîme
Où tombait la cascade avec un bruit sublime,
J'aperçus dans la brume un lierre desséché
Autour d'un arbre mort sur le gave couché.
Tous deux depuis longtemps sans sève, sans feuillage,
Mutilés par les eaux qu'ils gênaient au passage,

Pour céder au torrent, pour s'arracher du bord
D'un flot plus irrité n'attendait qu'un effort.
Oui, murmurai-je aussi, la nature savante
Transforme le conseil en image émouvante :
Ce lierre, n'est-ce pas le jeune homme imprudent
Qui, subissant le joug d'un cruel ascendant
Et d'un lien fatal enchaînant sa faiblesse,
Profane l'amitié par un choix sans noblesse ?
L'un et l'autre, l'arbuste et le jeune insensé
Au lieu du faux ami qu'ils tiennent embrassé,
Pouvaient trouver ailleurs, dans un lieu favorable,
Un soutien toujours sûr, un ami véritable ;
Ils ne l'ont point cherché... trompant leur avenir,
A l'arbre du torrent ils ont voulu s'unir,
Et bientôt on a vu le souffle des tempêtes,
Feuille à feuille arracher leur couronne de fête,
Et les voilà tombés ! Et peut-être aujourd'hui
Le gouffre engloutira le lierre et son appui !

Mais pourquoi m'arrêter à ce tableau funeste,
Moi, pour qui l'amitié fut un bienfait céleste ?
O Maurice, un moment d'où vient que j'ai frémé
A ces mots si joyeux : J'ai fait choix d'un ami !

Du toit de la famille exilé par l'étude,
Rien ne vous consolait dans votre solitude ;
Personne à qui parler du foyer paternel ;
Parmi tant d'étrangers pas un cœur fraternel !
Eh bien ! tout est changé ! Plus de tristesse amère !
Les regrets du berceau, le nom de votre mère,
D'aimables entretiens remplissant vos loisirs,
A l'absence elle-même ont donné des plaisirs,
Vous avez un ami ! Vous bénissez ensemble
Ce besoin enchanteur dont l'attrait vous rassemble,
Et dès le premier jour vous vous dites tout bas
Que David ne fut point plus cher à Jonathas.
Ah ! si nous frémissons, c'est que la vie entière
Peut dépendre pour vous d'une amitié première ;
C'est que vous savez seul, loin de votre maison,
Si vous avez choisi le baume ou le poison !

Quand l'amitié chrétienne, au chemin de la vie,
Vient à nous comme l'ange au seuil du vieux Tobie,
Le voyageur prudent, sous le voile mortel,
Reconnaît sans effort le divin Raphaël.
Un ami selon Dieu, loin d'abaisser notre âme,
L'élève vers le ciel, la réchauffe, l'enflamme ;

Il affermit nos pas dans la route du bien ;
Il est notre conseil, il est notre gardien.
Jamais aux mauvais jours sa fidèle tendresse
Ne ressemble au roseau qui se brise et nous blesse ;
Heureux de nos succès, triste de nos revers,
Nous retrouvons en lui nos sentiments divers.
Si c'est là le portrait de celui qui vous aime,
Oh ! qu'il soit à vos yeux une part de vous-même !
Vous avez découvert un immense trésor !
Vous possédez un bien plus précieux que l'or ?

Ce bien me fut donné !... Trop souvent ma mémoire
A ceux qui m'écoutaient en rappela l'histoire ;
Cependant, tout entier aux bonheurs d'autrefois,
J'ai besoin d'en parler pour la dernière fois,
Mon enfance rêveuse, à la foule étrangère,
Ne connut, n'aima rien que mes sœurs et ma mère ;
Dans une antique Bible, aux genoux de ma sœur,
J'apprenais chaque soir la crainte du Seigneur ;
C'était tout mon savoir ; aussi, lorsque de l'arche
La dure pauvreté, comme le patriarche,
De la blanche colombe ordonna le départ,
Que ce monde de boue étonna mon regard !

J'allais, je demandais sur la route fangeuse
Où reposer un peu mon aile voyageuse,
Pas un rameau propice !... Enfin, las de chercher,
Dans mon premier abri je revins me cacher.
Que de regrets alors ! — Et voilà donc la terre !
O mon arche d'amour, mon arche de mystère,
Garde-moi ! Sauve-moi ! Donne-moi le pouvoir
De mourir solitaire et de ne plus rien voir !
Il fallut repartir !... Oh ! combien de pensées
Entre ces deux départs en mon sein amassées !
Que d'effrayants mépris, que de dégoûts amers,
Plus tristes que la mort, plus profonds que les mers !
Je retournais au monde en martyr, en victime,
Ne rêvant que le deuil, n'attendant que l'abîme,
Quand dirigeant mon vol, mon bon ange voulut
Courber pour me l'offrir la branche de salut.
Sous le toit où ma vie à l'ennui condamnée
Gagnait péniblement le pain de la journée,
Arrivé près de moi de malheur en malheur,
Un jeune homme chrétien partageait mon labeur.
Souvent je l'entendais, repoussant une offense,
Des autels de sa mère embrasser la défense ;
Souvent je le voyais, des larmes dans les yeux,
Tressaillir au récit d'un acte glorieux.

Comment ne pas l'aimer ?... Ses élans de tendresse,
Sa touchante bonté, sa constante sagesse
Guérissant tout à coup un cœur longtemps meurtri,
Me prouvaient qu'ici-bas tout n'était pas flétri.
Je pouvais croire encore à la vertu féconde ;
Où je voyais l'enfer je vis enfin le monde,
Fleuve amer et troublé, mais qui mêle à son cours
Un filet d'eau limpide où quelqu'un boit toujours.

O Maurice ! Dieu seul fixe nos destinées ;
Et sait ce que le temps nous réserve d'années ;
Le Soutien des petits, l'Appui des pas tremblants
Peut amener pour moi l'âge des cheveux blancs.
En me voyant assis sur le banc de ma porte,
Avec ce dos courbé, ce teint de feuille morte,
Ce front couvert de plis, ce sourire attristé
Et ce vague regard de la caducité,
Dans mon âme affaissée, endormie, et semblable
Au bateau que la mer a laissé sur le sable,
Peut-être voudrez-vous essayer un moment
De rappeler encore un peu de mouvement.
Vous ne chercherez point, pour aider ma mémoire,
De brillants souvenirs de fortune ou de gloire ;

Qu'importent les faux biens de notre humanité
A qui touche le seuil de son éternité !
Mais, d'une amitié sainte éprouvant la puissance,
Vous parlerez d'abord de mon adolescence,
Et vous direz ensuite en élevant la voix :
« Avez-vous oublié cet ami d'autrefois ? »
Si je reste muet, si dans mon œil humide
Vous n'apercevez point une clarté rapide,
Si l'amitié, ce flot qui vint me caresser,
Ne reprend point la barque et ne peut la bercer,
Alors ce qui fut moi, dépouillé de ces restes
Où vous cherchez en vain quelques rayons célestes,
Pour s'élever plus haut, par un heureux effort,
Aura repris son vol et devancé la mort !

Si je tenais du ciel la harpe enchanteresse
Que mon premier ami rêvait à ma faiblesse,
Je voudrais consacrer un hymne de ma voix
Au jour où je le vis pour la première fois.
Cet hymne de bonheur, de tendre confiance,
Serait comme autrefois la pierre d'alliance,
Quand l'Hébreu voyageur, sous la tente arrêté,
Avait rompu le pain de l'hospitalité.

Tout serait raconté ; notre amitié constante
Apparaîtrait enfin réelle et palpitante ;
Je dirais nos plaisirs, nos chimères, nos vœux
Et ces ravissements qu'on ne trouve qu'à deux,
Ce bonheur sans égal, cette ivresse suprême
De s'entendre parler dans une voix qu'on aime,
De se trouver meilleur par l'exemple affermi,
De se mirer sans cesse au cœur de son ami !
Je renaissais au monde, à l'espoir, à l'étude ;
Tous deux pensifs, tous deux cherchant la solitude,
Aux rives de l'Élorn on nous voyait le soir
L'un sur l'autre appuyés ensemble nous asseoir.
O Saint-Marc, frais village aux maisonnettes blanches,
Joyeux nid de la grève où volaient nos dimanches !
O tranquille vallée aux verts buissons de houx !
Nous avez-vous perdus sans rien garder de nous ?
Quand d'autres promeneurs, l'âme froide peut-être,
Visitent vos sentiers, où la fleur vient de naître,
Sans voir le vieux moulin, sans écouter l'oiseau,
Lorsqu'ils suivent l'étang où tremble le roseau,
Triste de leurs mépris, n'est-il rien sur la route,
Dans les arbres, dans l'eau qui filtre goutte à goutte,
Dans le gazon, les fleurs, les ajoncs du fossé,
Qui nous pleure tout bas et parle du passé ?...

Parfois, aux soirs de Mai, sur l'arbre de la porte,
Un chant mystérieux que le vent nous apporte
S'éveille, se prolonge, et dans l'air embaumé
Èlève vers le ciel un encens animé.
L'accent mélodieux nous charme, nous attire ;
Il s'enfle, il monte encore, il éclate, il soupire,
Puis il meurt ! C'est en vain qu'on voudrait écouter,
Déjà le rossignol a cessé de chanter !
Eh bien ! notre bonheur, notre union si chère
Comme ce chant d'oiseau devait être éphémère !
Il fallait nous quitter, et je savais aussi
Que, dix mois écoulés je serais seul ici ;
L'absence était promise !... O Maurice ! l'absence !
Le dégoût d'être seul, sans force, sans puissance !
Le besoin de pleurer et de craindre souvent !
Les cris d'un naufragé dans chaque coup de vent !...
Le funeste départ, comme un nuage sombre,
Sur notre bel azur venait jeter une ombre,
Et, détournant la tête et nous plaignant à Dieu,
Nous marchions chaque jour au-devant de l'adieu.

Qui dira le pouvoir d'une pensée amère ?
Hélas ! pour le connaître il faut voir une mère

Au berceau sans espoir d'un enfant premier-né
Qu'une fièvre mortelle en sa fleur a fané !
Pauvre femme ! Elle sait que le fils qu'elle embrasse
Va laisser avant peu la douleur à sa place ;
Qu'il ne grandira point ; qu'on ne le verra pas
Sur les pas maternels former ses petits pas ;
Et pourtant, attentive au mal qui le tourmente,
Comme de ses regrets sa tendresse s'augmente !
Qu'elle aime à contempler ses yeux pleins de langueur,
Ce teint pâle, ce front, ruisselant de sueur !
Sur l'oreiller plaintif qu'elle trouve de charmes
A veiller, à prier, à répandre des larmes !
Du malade chéri rien ne peut l'écarter ;
Elle sent qu'il échappe et qu'il faut se hâter...
Nous nous hâtions aussi ! « Puisque rien ne demeure,
« Au moins nous disions-nous, ne perdons pas une heure !
« Aimons vite, aimons bien ! » Et nos cœurs de moitié,
Comme l'enfant mourant berçaient notre amitié.

Il partit ! Malgré moi je voulais croire encore
Qu'il reviendrait enfin, qu'une riante aurore,
D'un rayon d'allégresse éclairant ma maison,
Me montrerait bientôt sa voile à l'horizon.

Souvent, lorsqu'on frappait à ma porte fermée,
Je disais : — N'est-ce pas son heure accoutumée ? —
Souvent, près de la mer quand je passais le soir,
Parmi les matelots il me semblait le voir.
Songe vain ! folle erreur ! C'était peu de l'absence !
Il fallait que la mort m'enlevât l'espérance !...
A jamais loin de moi la fosse le retient,
Et rien ne me dit plus : Il va venir ! Il vient !

Sans me faire oublier cet ami de mon âge,
Depuis, d'autres amis ont aidé mon courage ;
Urne brisée et vide, à peine pour chacun
Ai-je encore un débris imprégné de parfum !
Pourtant j'aime toujours ! Il n'est dans cette vie
Parmi tant de faux biens si peu dignes d'envie,
Qu'un bien dont la valeur devrait nous enflammer,
Ce trésor c'est d'aimer et de se faire aimer !

Cherchez donc l'amitié, Maurice. Notre maître
En passant sur la terre a voulu la connaître ;
Le fidèle Lazare au sépulcre endormi,
N'eût point trompé la mort sans le divin ami.

De peur qu'un choix fatal un jour ne vous égare,
Consultez maintenant cet ami de Lazare,
Jetez-vous dans ses bras et dites-lui : « Seigneur,
« Hors du foyer natal je viens d'ouvrir mon cœur !
« Avant de resserrer cette union première,
« Eclairez ma raison d'une sainte lumière.
« Si celui qui m'attire est un homme sans foi,
« Si la chair est son culte et le plaisir sa loi,
« S'il n'a rien des trésors que le juste possède,
« Séparez nos destins, accourez à mon aide,
« Arrachez-moi des bords du gouffre dévorant,
« Sauvez-moi de l'appui de l'arbre du torrent !
« Mais si le nom d'ami, ce nom plein d'espérance,
« N'est pas pour ma jeunesse une vaine apparence,
« Si j'ai trouvé le guide au langage si doux,
« Qui, par le droit sentier doit me conduire à vous,
« Bénissez-le, mon Dieu ! Qu'il recueille la joie
« Des dons consolateurs que votre amour m'envoie !
« Que ma vie à son sort s'enchaîne désormais !
« Qu'il vive bien longtemps et ne parte jamais ! »

TROISIÈME PARTIE

I

LE PHALÈNE

A MAURICE B...

Nous avons cherché de nos mains un mur
comme des aveugles ; nous l'avons touché
comme privés de nos yeux ; nous nous
sommes égarés en plein midi comme dans
le crépuscule ; nous avons été dans les lieux
désolés comme les morts.

ISAÏE, LIX, 10.

Du jour qui vous ramène enfin brille l'aurore,
Sous le toit paternel vous allez vivre encore ;
Les vieux murs du collège ont fui derrière vous,
Vous revenez au monde, à la famille, à nous.
Votre mère se lève, elle ouvre la fenêtre,
Avec l'aube joyeuse elle semble renaître ;

Son sourire, ses yeux, le geste de sa main,
Tout parle, tout redit : — Mon fils est en chemin ! —
Déjà par son amour votre chambre est ornée ;
Ici le crucifix, le rameau de l'année ;
Là des oiseaux, des fleurs, quelque tableau chéri ;
Plus loin, sur le bureau, le livre favori.
On la voit tour à tour empressée, attentive,
Rassembler les objets dont l'attrait vous captive,
Chercher ce que de plus vous pouvez désirer,
Et tressaillir de joie, et s'asseoir, et pleurer.
Heureuse femme ! Au moins à cette heure si belle
Le monde et ses dangers n'existaient point pour elle ;
Comme l'on jette au fleuve un brin d'herbe, une fleur,
Elle livre son âme au courant du bonheur.

Je voudrais partager sa confiante ivresse ;
Mais quand vous accourez au cri de sa tendresse,
Riche de tant de biens amassés loin de nous,
Je contemple la foule et je tremble pour vous.
Chaque siècle a son mal ; nés entre deux orages,
Au milieu d'une mer trop féconde en naufrages,
Que d'hommes aujourd'hui, comme un nid d'alcyon,
N'ont pour les soutenir qu'un mobile sillon !

Leur vie est sur la vague, elle flotte, elle roule
Où la pousse le vent, où l'entraîne la houle.
De cette vie errante ils ont tout écarté,
Dieu, le ciel, le devoir, l'amour, la vérité.
Leur cœur n'a point de haine ; ils ignorent l'insulte ;
Seulement au sommeil ils ont voué leur culte.
Ils veulent reposer et mourir sans efforts
Sous le mancenillier où tant d'autres sont morts.
Pareille en ses desseins aux femmes étrangères
Dont Salomon a dit les ruses mensongères,
L'indifférence est là ; vous la verrez demain
Entr'ouvrir sa demeure et vous tendre la main :
« Oh ! dira-t-elle, entrez, jeune homme que j'admire !
« J'ai répandu pour vous l'aloès et la myrrhe ;
« Sous un austère joug c'est trop longtemps plier ;
« Le Seigneur est bien loin ! Il le faut oublier ! »
Languissant, amolli, vous céderez peut-être,
Et pourtant quand d'un souffle elle fait disparaître
Les trésors qu'à sa porte il faut abandonner,
A ses adorateurs que peut-elle donner ?

Rappelez-vous ce jour où, traversant la plaine,
Au détour d'un sentier nous vîmes un phalène ;

Triste, l'aile fermée, il était là gisant,
Noyé dans les rayons d'un ciel éblouissant.
Il souffrait, il mourait, et la nature entière
Se ranimait pourtant au foyer de lumière ;
Sur l'azur empourpré des reflets les plus beaux
Les nuages volaient comme de blancs oiseaux ;
La mer resplendissait et semblait agrandie ;
Un souffle de printemps, une brise attiédie,
Un parfum que là-haut un ange a dû puiser,
Sur nos fronts radieux passaient comme un baiser ;
Les chênes agitaient leur dôme de feuillage ;
La verte libellule au bord du marécage,
Le léger papillon sur les buissons en fleurs
Prenaient dans le soleil de plus vives couleurs ;
La goutte d'eau brillait dans la corolle pure
Où l'abeille en passant cherchait sa nourriture ;
Les nids se révélaient avec des bruits charmants ;
Les plus petits ruisseaux roulaient des diamants,
Vous vous en souvenez ! Alors, du fond de l'âme,
Après avoir loué la bienfaisante flamme,
L'astre mystérieux que l'amour éternel
Comme un signe de grâce a placé dans le ciel,
Reprenant avec moi le sentier solitaire,
Vous me dites tout bas, en montrant sur la terre

L'insecte épouvanté du rayon qui nous luit :
« Que je plains le phalène, il n'aime que la nuit ! »

Eh bien ! votre pitié jugeait la récompense
Qu'à celui qu'elle attire offre l'indifférence.
Quand le cœur du chrétien vers Dieu s'est élancé.
L'indifférent languit immobile et glacé.
Il est morne et sans voix quand tout murmure — Gloire ! —
Perdu dans la lumière il cherche l'ombre noire !
Qu'il est triste le sort qu'il croit digne d'orgueil !
De sa croyance morte il a mené le deuil ;
Il a voulu chasser, volontaire victime,
Et l'espoir qui nourrit, et l'amour qui ranime,
Tout ce qui nous soutient, nous aide et nous défend,
Et qu'a-t-il mérité ?... La pitié d'un enfant !

Oui, plaignez-le toujours ! Il est bien misérable
Celui qui refusant un appui secourable,
Et de toute clarté détournant son regard,
Croît se montrer plus grand en marchant au hasard !
Quoi ! Dieu peut exister, le néant n'est qu'un doute,
L'inexorable tombe ouverte sur la route

Peut dans ses profondeurs cacher l'éternité,
Et nous ne courons point après la vérité !
Et nos cœurs, occupés de tant de soins futiles,
Sur ces secrets brûlants se reposent tranquilles !
Etrange aveuglement ! Qu'avons-nous fait, Seigneur,
Pour mériter de vous ce degré de malheur ?
Dans un corps assoupi l'âme sans se connaître
Caresse avec amour un effrayant *peut-être* !
Dieu ! Le néant ! Qu'importe ? A quoi bon l'éclairer ?
Ecartez la lumière ! Elle veut ignorer !
De l'or ! des voluptés qu'aucun souci n'altère !
Oh ! le ciel est trop loin, elle songe à la terre !
L'âme a brisé son aile en essayant son vol,
Maintenant elle rampe, elle s'attache au sol,
Et, lorsque dans la nuit monte par intervalle
Une odeur de sépulcre, humide, glaciale,
Plus lourde que le corps qu'elle accompagne ici
Elle se dit : — Allons ! Je suis matière aussi !
Et puis elle s'endort !

Plongé dans sa folie,
Pour apaiser son cœur, que le méchant oublie,

Qu'il confonde à dessein dans un mépris égal
Et la vie et la mort, et le bien et le mal,
Maurice, ô mon ami, vous pourrez le comprendre ;
Mais ce qui va sans doute à jamais vous surprendre,
C'est que des hommes purs, des hommes généreux,
S'enveloppent aussi d'un voile ténébreux ;
Eux, qui n'ont qu'à gémir de leur indifférence,
Ils l'affichent sans honte ' Une molle indolence,
Un orgueil insensé bornent leur avenir
A ce passage obscur qu'un tombeau doit finir.
Cette vie éphémère est-elle donc si douce
Que pour n'adorer qu'elle on écarte, on repousse
Ce qui, nous emportant loin d'un monde charnel,
Fixerait notre espoir au royaume éternel ?
La terre est-elle enfin un séjour de délices,
Un Éden merveilleux, où des anges propices
Prévenant nos besoins, variant nos plaisirs,
Dans un parfait bonheur satisfont nos désirs ?
Ah ! contemplez le monde, et comptez nos misères !
Entrez dans les palais, entrez dans les chaumières !
Toujours la voix humaine est un funèbre glas
Qui jette un long sanglot, et nous redit : Hélas !
Non, non, dans le chemin de la terre promise
Nous n'avons point trouvé la verge de Moïse,

Et la pierre d'Horeb, le rocher du désert
Pour nous désaltérer ne s'est point entr'ouvert !...

J'ai vu l'indifférent aux jours de l'infortune
Tomber à chaque pas sous la croix importune ;
J'ai voulu ranimer son courage abattu,
« Que sais-je, disait-il ?... » Et moi, je me suis tu.
Quand la terre est le but, quand pour nos âmes veuves
Les tourments d'ici-bas ne sont plus des épreuves,
Quand trop savants, trop fiers pour plier les genoux,
Nous n'avons d'horizon qu'à deux pas devant nous,
Alors pour nous aider il n'est plus d'espérance ;
Nous restons face à face avec notre souffrance ;
En anneaux rétrécis, en replis tortueux,
Elle s'enlace à nous comme un reptile affreux.
Ce n'est jamais en vain que l'homme s'habitue
A caresser un mal qui le ronge et le tue ;
Il a cru se suffire, en son funeste oubli
Longtemps avec mollesse il s'est enseveli,
Il a rejeté Dieu ! Maintenant Dieu le laisse
Livré, comme il le veut, à sa propre faiblesse,
Et joint pour l'accabler la honte à la douleur,

En lui montrant à nu le vide de son cœur.
Il ne saurait lutter ; on dirait une femme
Qui, voyant sa maison s'environner de flamme,
Sans combattre le feu qui va la dévorer,
S'assied, baisse la tête et ne sait que pleurer.

Qu'il recueille le fruit de sa lâche indolence !
Il l'a voulu ! Qu'il souffre, et qu'il souffre en silence !
N'eût-il pas, comme un autre, une vive chaleur,
Une clarté divine en dépôt dans son cœur ?
Son cœur... A-t-il un cœur, cet homme qui fait gloire
De douter, d'ignorer s'il faut nier ou croire !
Cet homme qui pourtant a dû plus d'une fois
Recevoir les adieux d'une mourante voix,
Presser contre son sein, dans une étreinte amère,
Sur le lit d'agonie, une épouse, une mère,
Des amis, des enfants que le froid du trépas
Sans pitié pour ses pleurs glaçait entre ses bras !
Dieu ! s'il avait un cœur, dans ce moment suprême
Où le sépulcre avide engloutit ce qu'il aime,
Tout entier à l'amour, au bonheur qui l'a fui,
Quel besoin de connaître il sentirait en lui !

S'élançant de la fosse où la terre retombe,
 Oh ! qu'il voudrait avoir l'aile de la colombe,
 Monter jusqu'au Seigneur, son principe et sa fin,
 Et dans un doux espoir se reposer enfin !...
 Se peut-il, quand le deuil a visité sa porte,
 Qu'un homme ose sourire en disant : — « Quem'importe ?
 « Je ne veux rien savoir ! Le secret de la mort
 « Me semblerait trop cher au prix d'un seul effort ! — »
 Et cet homme est époux, il est fils, il est père !
 Mais quelle folle erreur, quelle étrange chimère
 Formant pour sa compagne un lien décevant,
 Accorde une famille à ce marbre vivant ?...
 Ah ! Qu'il soit isolé ! Que chacun l'abandonne !
 Qui ne sait aimer Dieu, ne peut aimer personne !
 De la vigne éternelle une fois détaché
 Le pampre le plus vert est bientôt desséché !

Maurice, si jamais notre foi consolante
 Ne jetait plus en vous qu'une lueur tremblante,
 Si, loin de regretter son éclat obscurci,
 Il vous paraissait beau de tâtonner aussi,
 Courez à votre mère, et, devant cette femme
 Qui vous donna les soins que l'enfance réclame,

Songez à l'avenir, et dites-vous qu'un jour
 Ce sein qui vous nourrit du lait de son amour,
 Ces bras qui vous pressaient avec tant de tendresse,
 Ces yeux qui reflétaient vos pleurs, votre allégresse,
 Ces genoux de berceuse au doux balancement,
 Cette bouche enseignante au sourire charmant,
 Cet ensemble divin de grâce et de prière,
 Tout cela doit mourir et tomber en poussière !
 Oui, pauvre fils, un jour, ceux qu'on aime le plus
 Vainement on les cherche, on ne les revoit plus !...
 A travers le désert où toute fleur se fane,
 Où tout ruisseau tarit, la triste caravane,
 Entre des arbres morts et des débris croulants,
 Sans prendre de repos, va depuis six mille ans.
 Les aïeux, les vieillards que la fatigue accable,
 Défaillent en chemin, et tombent sur le sable ;
 Chacun roule à son tour dans le mouvant linceul ;
 Plus on marche longtemps, plus on se trouve seul.
 Rappelez ce destin, ô Maurice, et votre âme
 Sentira tout à coup se rallumer sa flamme.
 Votre mère, mourir ! Oh ! non, Dieu ne veut pas
 Jeter tant de vertus en pâture au trépas !
 Vous combattrez alors, vous combattrez sans cesse
 Pour l'immortalité brillante de jeunesse,

Ce trésor que le ver ne saurait approcher,
Ce phénix qui s'élève au-dessus du bûcher !

S'il est pour nous, après ce pénible voyage,
Un lieu de rendez-vous sur un autre rivage,
Quand nos yeux sont ouverts et peuvent nous guider,
Ne nous égarons pas faute de regarder.
Nous pouvons nous méprendre et je plaindrai sans doute
Un aveugle sans guide éloigné de sa route ;
Qui, tâtonnant en vain du pied et de la main,
Irait droit à l'abîme ouvert sur le chemin ;
Mais plaindrais-je de même un homme sans courage,
Qui, lorsqu'il peut chercher et trouver un passage,
Cédant à la fatigue et jetant son bâton,
Se couche au bord du gouffre et se dit : — A quoi bon ? —
Oui, je crois que là-haut il est plus d'espérance
Pour la haine et l'erreur que pour l'indifférence.
Pilate était sans fiel, et, par lui condamné,
Jésus marche au supplice et meurt abandonné !
Paul, au contraire, ardent, la menace à la bouche,
Et dominé d'abord par sa haine farouche,
A la voix du Seigneur qui désarme son bras,
Se relève chrétien au chemin de Damas.

La force, c'est la Foi ! — Que le phalène sombre
S'empare de la nuit et voltige dans l'ombre,
La lumière est à nous ! Puisse dans la clarté
Aux sources de l'amour et de la vérité.
Croire, c'est s'appuyer à la haute colonne
Qui domine le monde et que la croix couronne !
Croire, c'est reconnaître en face des bourreaux
Que notre sang chrétien est le sang des héros !
C'est avoir devant nous une route tracée
Où notre âme s'élance et n'est jamais lassée,
Où le plus malheureux, prêt à souffrir encor,
Voit à chaque douleur augmenter son trésor !
C'est enfin, quand l'orage épouvante la terre,
Détacher de nos bords la barque solitaire,
Sous le vent de l'espoir chercher un plus beau lieu,
Entrer au port céleste et jeter l'ancre à Dieu !

II

LA VÉRITÉ

Les portes de l'enfer ne prévaudront
point contre elle.

S. MATTHIEU, XVI, 18.

La Vérité, vierge immortelle,
Juge des peuples et des rois,
Est toujours grande et toujours belle,
Même quand la foule infidèle
Ose méconnaître ses droits.

Elle est née avec la lumière ;
Chaste, sainte en sa nudité,
Lorsqu'Adam ouvrit la paupière,
Elle s'avança la première
Au berceau de l'humanité.

Depuis cette heure de mystère
L'homme la rencontre en chemin,
Tantôt puissante sur la terre,
Tantôt proscrite et solitaire,
Mais toujours un sceptre à la main.

Parfois on l'accuse au prétoire
Du crime de sédition ;
Des hommes jaloux de sa gloire
Veulent effacer sa mémoire
Des fastes de la nation ;

Mais pour que leur tâche s'achève
L'enfer est d'un faible secours.
La vérité combat sans trêve ;
En vain devant elle on l'élève,
Dagon retombera toujours !

En insultant à sa doctrine
On peut l'attacher au poteau ;
On peut la couronner d'épines
Et cacher sa forme divine
Sous un dérisoire manteau ;

On peut lui cracher au visage,
La charger d'une lourde croix,
En faire le mépris du sage,
Branler la tête à son passage,
Maudire en élevant la voix ;

Qu'importe ! — Sa tête flétrie
Rayonne au moment de l'adieu,
Et, plein d'effroi pour sa patrie,
Le centenier se lève et crie :
« C'était bien la fille de Dieu ! »

III

LE MALHEUR

A M. ÉDOUARD L. DE BLOSSAC

Venez à moi vous tous qui êtes
fatigués et qui êtes chargés, et je
vous soulagerai.

S. MATTHIEU, XI, 28.

Le malheur ! A ce mot qui frappe mon oreille
Ma pensée assoupie en sursaut se réveille ;
Evoqués de l'oubli, pleins de trouble et d'effroi,
Vingt ans de jours mauvais se dressent devant moi !
Toujours le même nom !... C'est en vain que dans l'ombre
J'oubliais un moment nos misères sans nombre,

Le souvenir cruel d'un hôte trop connu
Avec votre soupir à mon cœur est venu.
Ah ! le malheur n'a point abdiqué sa puissance !
Il ne craint ni la mort, ni l'exil, ni l'absence ;
Il veille, il rôde encore au chemin de nos jours,
Il est toujours le maître, il le sera toujours.

Séduit par les splendeurs d'une fausse apparence,
Je croyais autrefois, tandis que l'indigence
Voyait ce noir fantôme en tout lieu sur ses pas,
Que les riches, les grands ne le connaissent pas.
Fils du peuple, mes yeux aux foyers de mes frères
Découvraient chaque jour tant de choses amères !
Ici, c'était un homme, un père, un ouvrier
Sans travail, sans secours, forcé de mendier,
Forcé de recevoir à genoux, en prière,
L'aumône du mépris plus lourde qu'une pierre,
Et cachant dans son cœur sans espoir de guérir
La honte qui consume et ne fait point mourir.
Là, c'était une veuve à la table affamée
Où sa famille accourt à l'heure accoutumée,
Disant à ses enfants : « Attendez à demain !
« Une nuit, une seule et vous aurez du pain ! »

Ailleurs... Mais écoutez un souvenir fidèle
Du plus saint des amours le plus touchant modèle.

Il est une fenêtre au penchant d'un vieux toit
Qui, regardant la mer, la première reçoit
Et les rayons dorés du soleil qui se lève,
Et les parfums marins élevés de la grève.
Là, le volet ouvert, aux beaux jours de l'été,
Dans un vase de terre avec soin apporté,
Entre deux ceilllets blancs, un rosier du Bengale
Souriait au salut de l'aube matinale,
Et tout proche, oublieux des bosquets favoris,
Dans leur cage d'osier chantaient deux canaris.
Alors parmi les fleurs, les oiseaux, la verdure,
Apparaissait souvent une calme figure,
Une mère, une vierge, un enfant, un vieillard
Qui, sur la rade au loin jetant un long regard,
Disait : — Rien aujourd'hui ! — Mais d'une âme contente
Avait au moins l'espoir pour aider son attente.
Le père était absent ; ceux qu'il aimait le mieux
Soutenus par lui seul, vivaient de ses adieux ;
Et pourtant, je l'ai dit, la mansarde modeste
Laisait couler les jours dans une paix céleste.

La prière en commun, le travail assidu,
Le nom du voyageur doucement attendu,
Les chansons des oiseaux et les parfums des roses,
Voilà les dons bénis, voilà les saintes choses
Que cette chambre étroite, où les cœurs étaient purs,
Cachait comme un trésor entre quatre vieux murs.
Le malheur oubliait la famille charmante;
Il s'en souvint un jour... Et bientôt la tourmente
Egare le vaisseau, le jette sur l'écueil...
Pauvre veuve ! Elle aussi, défaillante en son deuil,
Comme un roseau brisé sous le chêne qui tombe,
Cède au poids qui l'accable et descend dans la tombe !
Il restait un berceau, la mort y vint plus tard.
De la famille entière à côté du vieillard
Le malheur n'a laissé qu'une fille pieuse,
Corps frêle, corps souffrant, mais âme courageuse.
Au déclin de sa vie, isolé tout à coup,
L'aïeul d'abord s'étonne et regarde partout :
Est-ce là sa maison, son ancienne demeure ?
Ce banc vide ! Ce lit !... Il tend les bras, il pleure,
Il veut revoir encor des objets tant aimés,
Il cherche... Il est aveugle, et ses yeux sont fermés !
C'était trop de chagrins pour son âme débile ;
Sa raison s'obscurcit... Un moment immobile,

Il rêve... plus de pleurs, de soupir étouffant,
Il est tombé vieillard, il se relève enfant !
L'oubli, l'heureux oubli soulage sa faiblesse ;
Il ne sait que sa fille, il lui parle sans cesse :
« Mon enfant, lui dit-il, je n'entends plus ta voix ;
« Pourquoi ne plus chanter les beaux airs d'autrefois ?
« Allons, un air joyeux ! Obéissez, méchante ;
« Mes cheveux sont tout blancs et cependant je
Et, docile au vieillard, celle qui l'écoutait [chante ! »
Étouffait ses sanglots et comme lui chantait.

Des chansons !... et déjà, trop faible pour sa tâche,
C'est en vain que son bras travaille sans relâche ;
Adieu l'aisance ! adieu l'espoir au lendemain !
Le produit du labeur ne donne que du pain.
L'aveugle ignore tout, elle veut qu'il l'ignore,
Et le lait et le vin ne manquent point encore,
Le foyer solitaire a gardé sa chaleur ;
Mais la maison se vide, et bientôt, ô douleur !
De ces meubles vieilliss où la famille éteinte
De ses traits, de son cœur avait laissé l'empreinte,
Il ne restera rien ! En attendant ce jour,
La vierge s'encourage et redouble d'amour.

Dès l'aurore on la voit assise à la fenêtre
Où les oiseaux, les fleurs ont cessé de paraître ;
Elle prie, elle cause, et, tout en travaillant,
Aide au vague bonheur du vieillard souriant.
Elle souffre pourtant et son visage d'ange
Epouvante les yeux par sa pâleur étrange.
Qu'importe ! ce labeur qui la brise à vingt ans
N'est pas encore assez ! Tout est vide... il est temps
De demander aux nuits ce salaire funeste
Qui d'une santé frêle achèvera le reste !
A sa voix qui s'éteint, à son souffle oppressé,
Le vieillard, sous le poids de son âge affaîssé,
Devine cependant que sa fille est malade :
« Mon enfant, lui dit-il, viens sur la promenade ;
« Laisse là ton ouvrage et cède à mon conseil,
« D'autres que les vieillards ont besoin de soleil.
« Je veux chaque matin que ma jeune compagne
« Conduise son vieux père au pied de la montagne ;
« Je veux que chaque soir, au lieu de travailler,
« Avant moi, dans sa couche elle aille sommeiller,
« Pourquoi tant de fatigue ? Au toit qui nous abrite,
« A la voir, on croirait que la misère habite ! »
Et, depuis, le matin, on les voyait passer,
Et, le soir, l'ouvrière, en venant l'embrasser,

Disait à son aïeul : « — J'obéis, je me couche. — »
Et le vieillard : « Voyons ! il faut que je te touche,
« Il faut sous les rideaux où mes mains passeront,
« Avant de reposer, que je trouve ton front. »
Tout se faisait ainsi ; « — Venez, venez, mon père ;
« Voici que je m'endors... Vous me croyez, j'espère ? — »
Et l'aveugle approchait joyeux et triomphant :
« — C'est très bien ! un baiser ! à demain, mon enfant ! — »
Pieuse fraude ! à peine en son alcôve sombre
Le bon vieillard entrait, et tâtonnant dans l'ombre,
Tranquille sur son lit s'étendait à son tour,
La vierge se levait et veillait jusqu'au jour.

Oui, devant tant de maux, mon enfance ignorante
Ne voyait ici-bas qu'une classe souffrante,
Et, dans la route obscure où Dieu m'avait jeté,
A mes yeux, le Malheur, c'était la pauvreté.
« — Seigneur, disais-je alors, d'où vient que sur la terre,
« Jouissant d'un repos qu'aucun chagrin n'altère,
« D'autres ont tous les soins de ton amour jaloux,
« Tandis que tes rigueurs se répandent sur nous ? — »
Ainsi, dans mon erreur, je ressemblais au pâtre,
Qui, pendant la tempête, assis au coin de l'âtre,

Entend bondir la grêle au toit de sa maison,
Et sous le vent de feu ne voit que sa moisson !
Vainement les torrents descendus des montagnes
Emportent devant lui tout l'espoir des campagnes ;
Vainement la ruine a heurté chaque seuil,
Tout entier à lui-même, il ne voit que son deuil !
Cet orage éclatant que la colère allume,
Ce tonnerre, ce vent, ces torrents blancs d'écume
N'étaient que pour son champ maintenant dévasté :
« Seigneur, dit-il aussi, l'ai-je donc mérité?... »

Voilà l'homme ! toujours repoussant le calice,
Le voilà mesurant l'éternelle justice !
Son lot, c'est l'infortune et le triste labeur,
Mais hors de lui, partout il croit voir le bonheur.
Eh bien ! je les connais ces chimères splendides
Que le pauvre poursuit de ses regards avides !
Sous le lustre brillant qui resplendit le soir
Dans les salons dorés je suis allé m'asseoir,
Et là, parmi ces grands, ces riches qu'on envie,
Pas un qui ne traînât une ombre dans sa vie !
Pas un qui ne cachât un secret douloureux !

Pas un qui ne m'ait dit : Je ne suis point heureux !
Le malheur est partout ! Ah ! si ma voix pénètre
Sous les toits indigents où le ciel m'a fait naître,
Qu'elle raconte au moins à mes frères troublés
Les mystères d'en haut à mes yeux dévoilés !
Qu'elle leur dise : « — Au lieu du pays de vos rêves,
« Eldorado trompeur aux fugitives grèves,
« Je n'ai vu qu'un rocher sans fleurs, sans arbres verts,
« Je n'ai vu qu'un écueil battu des flots amers ! — »

Le Seigneur l'a voulu : sous la pourpre ou la bure
L'humanité gémit d'une même blessure.
Le Seigneur l'a voulu !... que dis-je, le Seigneur ?
Ah ! ce n'est point de lui que nous vient le Malheur !
Ce désir incessant, cet élan de notre âme
Vers un bien inconnu qu'elle cherche et réclame,
Ce besoin de repos qu'on ne peut concevoir,
Est un ressouvenir avant d'être un espoir !
De notre frêle esquif en butte à tant d'orages,
Tous, nous apercevons deux fortunés rivages :
L'un séjour d'un moment, l'autre asile éternel,
Derrière nous l'Eden, et devant nous le Ciel.

L'Eden... Qui n'a rêvé ce jardin solitaire,
Berceau délicieux, paradis de la terre,
Où, comme un ciel d'azur, dans un lac argenté,
Dieu dans l'homme innocent reflétait sa beauté !
Adam était heureux ! Il pouvait en partage
De sa félicité nous laisser l'héritage,
Il ne le voulut point ; le serpent le vainquit !
Il commit une faute, et le Malheur naquit.
La terre soupira ; Dieu, le bonheur suprême,
Qui vers sa créature accourait de lui-même,
Vint encore une fois dans le séjour béni,
Mais l'homme était coupable et l'homme fut banni !
Depuis, pleurant toujours nos chères solitudes,
Ce n'est qu'en gravissant les sentiers les plus rudès,
Que nous nous rapprochons du facile chemin
Où le maître autrefois nous guidait par la main.
N'accusons point le ciel ! La divine clémence
A fait pour nous aider un sacrifice immense !
De son trône de gloire un Rédempteur descend,
Et nous montre la route aux traces de son sang !
Marchons ! suivons ses pas ! Les buissons nous déchirent,
Les rocs brisent nos pieds, les gouffres nous attirent,

Poursuivons, cependant, et nous sommes sauvés !
Nous nous reposerons une fois arrivés !

Non, le Malheur n'est point ce que pensent les hommes !
S'il vient nous visiter dans l'exil où nous sommes,
C'est pour nous rappeler notre berceau perdu,
Et promettre qu'un jour il nous sera rendu.
Messager du Très-Haut, lorsqu'un oubli funeste
Efface de nos cœurs notre Père céleste,
Il accourt de sa part et ne nous quitte pas
Qu'il ne nous ait conduits tout en pleurs dans ses bras.
Ainsi, lorsque ma mère, au temps de mon enfance,
Du fils qu'elle aimait trop punissant une offense,
Inflexible un moment m'éloignait de ses yeux,
Bientôt, baissant la voix, d'un air mystérieux,
Une de mes deux sœurs, par son ordre sans doute,
Venait me parler d'elle et me disait : « — Ecoute,
« Je veux bien te servir, je supplierai pour toi,
« Sois meilleur, joins tes mains et reviens avec moi. — »
Parfois je refusais... O pauvre âme obstinée,
Que tu souffrais pourtant durant cette journée !
Malgré tes fiers efforts, que ta pensée en deuil
Mesurait bien déjà le vide de l'orgueil !

Plus souvent je cédaï, et, quand la grâce entière
Descendait sur mon front des lèvres de ma mère,
Du baiser de pardon savourant la douceur,
Avec quelle tendresse aux genoux de ma sœur
Je m'écriais : « C'est toi, mon ange secourable,
« C'est toi qui m'as rendu ma mère vénérable ! »
Et je la bénissais, et mon cœur en retour
S'exhalait devant elle en paroles d'amour.

Cette image enfantine est dans votre mémoire ;
Le même souvenir commence chaque histoire :
Des fautes, des regrets, un ange intercesseur
Portant le nom charmant ou de frère ou de sœur.
Eh bien ! rappelons-nous cet âge de délice
Lorsqu'il nous faut vider le douloureux calice.
N'imitons pas le Thrace, orgueilleux insensé,
Qui, du grain de poussière où son Dieu l'a placé,
Oubliant sa bassesse et frémissant de rage,
Lance ses dards au ciel et croit vaincre l'orage ?
Soumettons-nous plutôt ; soyons comme l'enfant,
Et ne repoussons point l'ami qui nous défend.
Souffrir c'est désirer ; désirer c'est connaître
Que des biens entrevus l'homme n'est point le maître,

Qu'il n'est rien par lui-même et qu'il doit recourir
A celui qui peut tout et veut le secourir.
Le malheur mène à Dieu. C'est à travers nos larmes
Que la mort s'embellit, que le ciel a des charmes.
Pauvres ne dites point : « — Heureux l'homme puissant
« Bercé dans les plaisirs d'un faste éblouissant ! — »
Riches ne dites point : « — Dans sa détresse même
« Heureux l'homme indigent que pour lui seul on aime ! — »
Mais disons tous ensemble, envieux des vrais biens :
« — Heureux les résignés, les humbles, les chrétiens ! — »
Qui sait, d'ailleurs, qui sait si le maître adorable
Ne nous jettera point un regard favorable
Alors qu'il nous verra doucement nous coucher,
Comme un autre Isaac, sur le bois du bûcher ?
Qui sait si par son ordre un messenger propice,
Désignant au Malheur un autre sacrifice,
Ne viendra pas lui dire au milieu du chemin :
« Sur mon enfant soumis ne portez pas la main ! »

Prions dans le palais ! Prions dans la chaumière !
Que chacun de nos cris devienne une prière !
Faisons de nos chagrins, de nos tourments divers
Un immense holocauste au Dieu de l'univers !

Réunissons nos voix ; qu'une offrande commune
Elève aux pieds du Christ l'hymne de l'infortune !
Pareil au pur encens qu'on balance à l'autel,
Que le cœur agité monte en parfum au ciel !

Seigneur, Dieu des martyrs, vous dont la croix féconde
Jusqu'au dernier soleil abritera le monde,
Voici qu'à vos genoux assemblée aujourd'hui
La famille de l'homme implore votre appui !
Chacun de nous, courbé sous le fardeau qu'il porte,
Se plaint à votre amour d'une charge trop forte ;
Comme Pierre autrefois sur les flots en courroux,
L'épouvante nous gagne, et nous crions vers vous !
Aidez-nous, ô Jésus ! que votre voix nous prêche !
Pauvres, — rappelez-nous la paille de la crèche,
L'atelier de Joseph, les épis que la faim
Vous fit cueillir un jour sur les bords du chemin !
Malades, — dites-nous votre lente agonie !
Exilés, — votre enfance en Egypte bannie !
Trahis, persécutés par des amis ingrats, —
Parlez-nous du baiser que vous donna Judas !
Isolés dans le deuil, abandonnés des nôtres, —
Racontez-nous enfin la fuite des Apôtres !

Consolez-nous ainsi de nos propres malheurs
En les enveloppant de vos saintes douleurs ;
Et, moins faibles alors pour finir notre tâche,
Reprenant nos fardeaux, sans repos, sans relâche,
Nous vous suivrons de loin et toujours empressés !
Jusqu'à l'heure où la Mort nous dira : C'est assez !

IV

LA PETITE LAMPE

A M. GILARD DE KERANFLECH

L'abeille est petite entre tout ce qui
vole, et son fruit l'emperte sur les fruits
les plus doux.

ÉCCLÉSIASTE, XI, 3.

Lorsqu'a sonné l'heure des fêtes,
Au-dessus de toutes les têtes
Le lustre plane avec orgueil ;
Le lustre est un phare de joie ;
Jamais sa flamme ne renvoie
Un reflet sur les jours de deuil,

Astre chéri du bal sonore,
Il s'allume et, nouvelle aurore,
Sa clarté chasse le sommeil.
Au salon que ses feux enchantent,
Les harpes, les lyres qui chantent
Sont les oiseaux, lui le soleil.

Et tandis que sur les parures,
Les fleurs, les rubis, les dorures
Il laisse tomber ses rayons,
Mille beautés, la nuit entière,
Tourbillonnent dans sa lumière
Comme un essaim de papillons.

Le pur cristal qui l'environne
Lui fait une triple couronne
Dont chaque rose est un flambeau ;
Et le passant qui le contemple
Joint les mains comme dans un temple,
L'admire et se dit : Qu'il est beau !

Il est beau !... mais elle est plus belle
La petite lampe fidèle
Aux vieux murs, aux pauvres lambris ;
La petite lampe qui brille,
Aidant la mère de famille
A nourrir ses enfants chéris.

Ah ! qu'importe un éclat futile ?
Être oublié, mais être utile,
Et secourir quelques besoins,
Aux malheureux donner sa vie,
Voilà le sort digne d'envie !
Consoler mieux, éblouir moins !

V

LE CHATELAIN DE ROSMEUR

A MADAME DE BLOSSAC

Et quiconque donnera à boire à l'un de
ces plus petits, un seul verre d'eau froide,
comme disciple, en vérité je vous le dis,
il ne perdra point sa récompense.

S. MATTHIEU, X, 42.

Dans le temps où la Crèche appelle nos hommages,
Quand l'ange des pasteurs et l'étoile des Mages
Semblent nous inviter à nous mettre en chemin,
Aux portes de Rosmeur, là-haut sur la montagne,
Un jeune homme étranger au pays de Bretagne
Déposa son bâton et heurta de la main,

Tandis que l'inconnu s'arrêtait au portique,
Le Châtelain assis dans la salle gothique,
Se disait : « — L'avenir a trompé mon regard.
« Les hommes sont ingrats ; ma bonté fut un rêve !
« Le bienfait est pareil à la plante sans sève,
« Il ne prend ici-bas racine nulle part ! — »

Et puis il soupirait et soupirait encore ;
Et la voix s'élevant sur le perron sonore :
« — Châtelain, ouvrez-moi si vous êtes chrétien !
« Mes habits sont trempés de l'eau de la tempête. — »
Le vieillard entendit ; mais, secouant la tête,
Il reprit sa pensée et ne répondit rien.

Châtelain, ouvrez-moi, ma famille me pleure !
« N'avez-vous pas un fils qui voyage à cette heure ?
« Peut-être de ma porte il heurte aussi le seuil ;
« Oh ! s'il en est ainsi, bannissez toute crainte,
« Il trouvera chez nous l'hospitalité sainte,
« L'antique bienvenue et le riant accueil. »

Jamais le rossignol au bord d'une onde claire,
Jamais la harpe d'or sous la main du Trouvère
N'ont formé des accents plus doux que cette voix ;
Le Châtelain s'émeut, il cède à sa puissance :
« — Oh ! dit-il, si l'amour, si la reconnaissance
« Venaient me consoler seulement une fois ! — »

Et devant l'étranger la porte s'est ouverte ;
De mets hospitaliers une table est couverte ;
Dans l'âtre un feu plus vif répand plus de chaleur ;
Et le vieil épagneul, le favori du maître,
Comme auprès d'un ami qu'il semble reconnaître,
Murmure de plaisir aux pieds du voyageur.

Le Châtelain aussi le contemple avec joie ;
Le voyageur n'a point de tunique de soie,
Ni d'écharpe d'azur, ni de casque argenté ;
Il n'a pour vêtements qu'une robe de bure
Que recouvre un manteau d'une couleur obscure,
Et pourtant un monarque a moins de majesté.

Le vieillard de Rosmeur qu'un saint respect captive
Se rappelait tout bas le guide de Ninive
Qui s'offrit pour mener Tobie à Gabelus ;
Il n'osait point songer au passant solitaire
Qui, des douleurs du Christ expliquant le mystère,
Consola Cléophas au chemin d'Emmaüs.

Cependant le jeune homme : « — Heureuse la demeure
« Où la Charité veille et bénit à toute heure,
« Où la grâce a fondé son trône permanent !
« L'aumône est un parfum du céleste rivage ;
« Celui qui la répand partout sur son passage
« Est embaumé par elle et reçoit en donnant. — »

Et le vieillard alors : « — Vous êtes jeune encore ;
« A votre âge on est pur, à votre âge on ignore
« Combien le cœur du pauvre est ingrat et menteur !
« Non, l'aumône n'est point un arôme céleste !
« Sachez-le bien, mon fils, elle est comme le reste
« Féconde en amertume et stérile en douceur.

« Aussi je m'étais dit : Sur une terre morte
« Pourquoi jeter mon grain?... Maintenant à ma porte
« Si le pauvre se traîne, il y pourra mourir.
« Il est temps d'arracher la pitié de mon âme,
« Et je jurai... mais, quoi ! je suis né d'une femme,
« Vous étiez sans asile et ma main vient d'ouvrir. — »

L'étranger s'est levé du foyer de son hôte :
« Châtelain de Rosmeur ! » dit-il d'une voix haute...
Et comme Madeleine au tombeau du Sauveur
Reconnut l'Homme-Dieu dès qu'il lui dit : Marie !
Le vieillard, à l'appel de cette voix chérie,
Baise les pieds du maître et lui répond : — Seigneur !

« Châtelain de Rosmeur, l'aumône qu'on accorde,
« Les dons de la pitié, de la miséricorde
« Ne sont pas seulement un arôme, un parfum.
« Votre moisson peut-être est perdue en ce monde ;
« Mais je connais ailleurs une terre féconde
« Où votre grain fidèle a produit cent pour un.

« Celui qui veut l'amour pour le bien qu'il dispense,
« Abusé dans son cœur, fonde sa récompense
« Sur le sable mouvant qu'un rien va soulever.
« Trop souvent du bienfait la mémoire s'envole ;
« Des dix lépreux guéris par la même parole
« Un seul bénit mon Père et revint me trouver !...

« Faites le bien pour moi, donnez, donnez sans cesse,
« Et quand rayonnera le jour de la promesse,
« J'avais faim, vous dirais-je, et vous m'avez nourri ;
« J'avais soif, vous m'avez abreuvé d'une eau pure ;
« J'étais nu, vous m'avez sauvé de la froidure,
« Et vous m'avez logé quand j'étais sans abri.

« Ne craignez pas alors que ma voix vous condamne,
« Car la reconnaissance est pareille à la manne
« Que trouvait au désert le peuple voyageur ;
« Comme le pain tombé du céleste royaume,
« Elle aussi se corrompt sous les tentes de l'homme,
« Et se garde à jamais dans l'arche du Seigneur. »

Le vieillard adorait, le front dans la poussière.
Lorsqu'il leva les yeux au foyer, sur la pierre,
Il ne vit devant lui qu'un crucifix de bois.
Il le mit dans son sein, plein d'une foi plus forte ;
Et quand un malheureux vint frapper à sa porte,
Le vieillard de Rosmeur donna comme autrefois.

VI

L'ANGE DE NOËL

A MADEMOISELLE URBANIE G...

Qui m'avait adressé des vers sur l'*Espérance*, le jour de Noël 1846

Je dirai au Seigneur : Vous êtes mon
protecteur et mon asile ; vous êtes mon
Dieu ; j'espérerai en vous.

Ps. xc, 2.

Lorsque j'étais petit enfant,
On me disait : « — Dieu nous défend
« D'éteindre la branche allumée
« La nuit où l'ange de l'espoir,
« L'ange de Noël vient s'asseoir
« Sur notre fagot de ramée.

« Il vient, le divin étranger,
« Comme autrefois chez le berger,
« Nous révéler un doux mystère,
« Nous partager un bon trésor,
« Et chanter sur la harpe d'or :
« Gloire aux cieux et paix à la terre !

Et moi : « — Si l'ange doit venir
« Mère, je ne veux pas dormir
« Caché sous les rideaux de serge ;
« Je resterai près du foyer ;
« Je vous écouterai prier
« Saint Joseph et la bonne Vierge. »

Mais elle : « — Veiller avec nous,
« Cher enfant, quand sur mes genoux
« Malgré toi, ta tête s'incline !...
« Il est tard ! va te reposer. »
— Oh ! non, non ! disais-je. — Un baiser
Étouffait ma plainte mutine.

J'obéissais ; et cependant
De mon coin sombre regardant
Toujours du côté de la flamme,
J'attendais l'envoyé du ciel,
Je cherchais l'ange de Noël
Si beau dans le fond de mon âme.

Mes yeux se fermaient à demi :
J'entrevois, presque endormi,
Des traits charmants dans la lumière ;
Alors, je me levais soudain,
J'ouvrais mes rideaux... incertain
Si c'était l'ange ou bien ma mère.

Le séraphin n'arrivait pas...
Et, depuis, j'ai pleuré tout bas
Bien d'autres rêves de jeunesse ;
Et, quand revient la sainte nuit,
Je n'attends plus en mon réduit
Aucun message d'allégresse.

Mais cette fois, après vingt ans
Où mes destins toujours flottants
Comptent déjà plus d'un naufrage,
Ce message, je le reçois ;
Ce séraphin, j'entends sa voix
Qui me console et m'encourage.

Il a dit, le bel envoyé :

« — Poète, ton cœur effrayé
« Trop souvent s'attriste et chancelle.
« Prends la rame, fais un effort,
« Et l'astre des Mages au port
« Conduira ta blanche nacelle.

« Vogue, et, si tu manquais de foi
« Aux jours d'épreuve, souviens-toi
« Des passereaux de l'Évangile :
« Pas un ne t'égale en valeur,
« Et tous reçoivent du Seigneur
« Et la nourriture et l'asile. — »

Ainsi votre chant m'est venu
Simple, confiant, ingénu,
Tout rempli d'une paix céleste ;
Et j'ai béni dans sa bonté
L'ange à la sereine beauté,
L'ange à la parole modeste.

O jeune fille ! ô séraphin !
Mieux inspiré, je veux enfin
Ecarter l'ennui qui me pèse,
Rêver l'oasis au désert,
Une eau limpide, un palmier vert
Au bout de la route mauvaise.

Espérance, force, vertu !
Pourquoi mon esprit abattu
Cherchait-il à te méconnaître ?
Pourquoi me complaire à flétrir
Les dons que tu venais m'offrir
Et que Dieu me garde peut-être ?

Espérance, baume divin !
Bouton des rosiers de l'Eden
Emporté par Ève coupable,
Oh ! oui, c'est aussi pour mon cœur
Que l'Eternel ouvrit ta fleur
Près d'un berceau dans une étable.

30 Décembre 1846.

VII

LE NID SUR LA FENÊTRE

Heureux celui qui souffre patiemment les
afflictions, parce qu'après avoir été éprouvé
il recevra la couronne de vie que Dieu a
promise à ceux qui l'aiment.

S. JACQUES, I, 12.

Quand l'hirondelle est revenue
A la maison du laboureur,
La petite chambre était nue,
Le foyer vide et sans chaleur,

La femme, la tête baissée,
Parlait de ses meubles chéris,
Et de sa croix de fiancée
Que le collecteur avait pris.

L'époux, le père de famille,
Jetait un regard soucieux
Sur sa bêche, sur sa faucille,
Tressaillait et fermait les yeux.

Puis, dans leur tristesse profonde,
Tous deux disaient, las de souffrir :
« Hélas ! nous n'avons en ce monde
« Qu'à nous résigner à mourir. »

Tandis qu'ils pleuraient sans courage,
Voyageuse que Dieu bénit,
L'hirondelle était à l'ouvrage,
Et déjà préparait son nid.

Mais les enfants à la fenêtre
Où l'oiseau voulait s'abriter,
Murmuraient : « Faisons-lui connaître
« Qu'ici l'on ne doit point chanter ! »

Et tous, alors que l'ouvrière
S'écartait et cherchait au loin,
Soufflaient sur la paille légère
Apportée avec tant de soin.

Vainement une main perfide
Trompait sa tâche à tout moment,
L'hirondelle d'un vol rapide
Allait et revenait gaîment.

Ce que voyant enfin le père :
« Oh ! dit-il, ne puis-je imiter
« Cet oiseau qui toujours espère
« Et que rien ne peut rebuter ?

« De la moisson par moi semée
« D'autres recueillent le produit,
« Et ma famille bien-aimée
« De mes sueurs n'a point le fruit.

« Tout ce que j'amasse pour elle
« Ressemble en sa stérilité
« A ce butin de l'hirondelle
« Toujours surpris, toujours jeté !

« Mais moi, trouvé-je dans mon âme
« De quoi lutter avec le sort ?
« Mes enfants, disais-je, ma femme,
« Il n'est rien de bon que la mort !

« L'hirondelle est plus courageuse !
« Ah ! c'est le bon Dieu qui vers nous
« A dirigé la voyageuse
« Pour nous donner conseil à tous.

« Oui, fidèles à l'espérance,
« Nous reprendrons bêche et fuseau,
« Nous aurons la persévérance
« De ce pauvre petit oiseau.

« Chers enfants que le nid s'achève !
« Peut-être le Seigneur aussi
« Défendra-t-il qu'on nous enlève
« Ce que pour vous je cherche ici. »

Et l'hirondelle protégée
Eut un abri pour ses amours ;
Et, chez la famille affligée,
Le courage dura toujours.

Si parfois, aux jours de misère,
Sentant faiblir leurs bras lassés,
Les enfants, le père, la mère
Soupiraient tout bas : — C'est assez ! —

En contemplant sur la fenêtre
Le nid, devenu leur trésor,
Ils croyaient entendre le Maître
Leur répéter : Encor ! Encor !

VIII

LE PRIX D'UNE LARME

Or à la fin vinrent les autres vierges,
disant : Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous.
Mais lui, répondant, dit : Je vous dis
en vérité, je ne vous connais point.
Veillez donc, parce que vous ne savez
ni le jour, ni l'heure.

S. MATTHIEU, XXV, 11, 12 et 13.

C'était le soir ; la foule autour du sanctuaire
Ecoutait le récit des tourments du Calvaire ;
Un prêtre à cheveux blancs, une croix à la main,
Racontait les horreurs du lugubre chemin.
Il parlait de Judas, des affronts du prétoire,
De la pourpre en lambeaux, du roseau dérisoire,

Des blasphèmes d'un peuple ingrat et sans pitié,
Des disciples si chers traîtres à l'amitié.
Il appelait surtout la plus triste des mères;
Il pleurait avec elle, et des larmes amères,
Seul tribut vraiment pur et digne de la croix,
Montaient de tous les cœurs et coulaient à sa voix.
Seul, derrière un pilier, au fond d'une chapelle,
Un homme était assis; l'angoisse maternelle
Que devinait si bien le prêtre de Jésus,
N'arrivait jusqu'à lui qu'en mots interrompus.
Il prêtait néanmoins une oreille attentive,
Et sa main essuyait une larme furtive,
Et son corps frissonnait quand le vieillard en pleurs
Répétait : — O Marie ! ô mère de douleurs ! —
Hélas ! en contemplant le teint pâle, l'air sombre
De cet homme isolé qui se cachait dans l'ombre,
La foule aurait cru voir l'ange du repentir
Suppliant pour le monde au nom du Dieu martyr.
Il était plus à plaindre : aux jours de son enfance,
Sa couche pour berceuse eut aussi l'Espérance ;
Le soir, joignant les mains, au foyer paternel,
Il apprit de sa mère à prier l'Eternel.

Puis vint l'adolescence, il quitta sa famille,
Et profanant l'amour, cette étoile qui brille
Si joyeuse, si belle aux pudiques désirs,
Il connut la débauche et ses honteux plaisirs.
Pour chercher dans la fange un bonheur impossible,
Il rejeta la foi comme un fardeau pénible ;
Privé de gouvernail, se laissant emporter,
Contre tous les écueils il alla se heurter.
Son or, présent du ciel promis à l'indigence,
Tenta la faim du pauvre et souilla l'innocence ;
Il fit de sa beauté des pièges séducteurs ;
Il fit de ses talents des miasmes corrupteurs.
Sa mère gémissait, pauvre femme trop tendre,
Ce n'est qu'en expirant qu'elle se fit entendre !
Son Julien accourut, il repassa le seuil,
Il entra dans la chambre... et ne vit qu'un cercueil !
Il pleura quelques jours, cherchant la solitude ;
Et bientôt l'automate appelé l'habitude
Étouffant dans son âme un remords combattu,
Lui rappela Paris et dit : — Que tardes-tu ? —
La veille du départ, dans une rue obscure,
Julien, triste, rêveur, errait à l'aventure ;
Un immense dégoût, un invincible ennui,
Poisons lents, mais trop sûrs se répandaient en lui.

Traînant ses pas distraits, il arrive à la porte
Où Dieu le fit chrétien, où vint sa mère morte ;
L'église était ouverte, il voit de toutes parts
Se presser vers l'autel des femmes, des vieillards ;
Presque sans le savoir il les suit dans le temple ;
Il s'assied à l'écart ; il regarde, il contemple
Les murs tendus de noir, le crucifix voilé,
Le tabernacle vide et le peuple assemblé.
Il entend vaguement le récit du supplice
Du céleste Sauveur offert en sacrifice ;
Il ne saurait prier, son esprit éperdu
Semble une nuit obscure où tout est confondu.
A ce cri du vieux prêtre : — O mère douloureuse ! —
Il comprend seulement que sa vie est affreuse,
Qu'un poids est sur son cœur, qu'il ne peut respirer,
Qu'il est bien misérable et qu'il lui faut pleurer !

Le vieillard a quitté la chaire évangélique ;
Les cierges sont éteints ; la lampe symbolique
Jette à peine à l'autel une pâle lueur
Devant le tabernacle où manque le Seigneur.
Un bruit confus de pas retentit dans la ville ;
Une porte se ferme... et Julien immobile,

Le front sur ses genoux, dans ses rêves perdu,
Ne voit point qu'il est seul et n'a rien entendu.
Plus puissants que le bruit, la nuit et le silence
Le réveillent enfin, il se lève, il s'élance,
Il veut sortir, il cherche, il appelle cent fois ;
Mais tout reste muet, il n'entend que sa voix.
Une vague frayeur s'empare de son âme ;
Ce jeune homme si fier, tremblant comme une femme,
S'épouvante de l'ombre et ne peut sans frémir
Songer combien le jour sera lent à venir.
Il revient à grands pas sous la lampe fidèle ;
Irrité de son trouble, il s'indigne, il rappelle
Ses orgueilleux dédains, ses insultants mépris
Pour tout ce qu'ici-bas la foi seule a compris.
Lui, qui niait le Christ, l'invisible royaume,
Craindrait-il maintenant un esprit, un fantôme ?
O contes de nourrices !... Il sourit, et pourtant
Il pressent un mystère, il écoute, il attend.

Cependant en ses deuils, en ses reproches même
Une église natale a des secrets qu'on aime.
On ne peut y rester sans retrouver en soi
Quelque reste de paix, d'innocence et de foi.

Assis près de l'autel le jeune homme coupable
Entrevoyait parfois une image ineffable,
Plus brillante peut-être au milieu des erreurs
Qui réveillaient en lui de confuses terreurs.
« C'est ici, disait-il, que l'eau de la piscine
« Coula comme un parfum sur ma tête enfantine,
« Que j'appris à chanter notre Père des cieux,
« Que je reçus du prêtre un pain mystérieux.
« Ah ! j'étais pur alors ! Un baiser de ma mère
« Résonnait dans mon cœur une journée entière !
« Parmi des compagnons qui me chérissaient tous
« Je courais, je riaais... et le rire est si doux !
« Sous le rideau de lin, dans l'alcôve paisible,
« Un ange protecteur, un gardien invisible,
« (Ma mère l'assurait) avec un soin charmant
« Tandis que je dormais me berçait lentement,
« J'étais l'espoir, l'orgueil d'une famille heureuse !
« O jeunesse imprudente ! ô folle désireuse !
« Depuis l'aube première où ta voix me parla,
« Ai-je rien obtenu qui valut tout cela ?
« Pourquoi fuir cette église ? Une vierge chrétienne,
« Penchant son front modeste, et sa main dans la mienne,
« Eût consenti sans doute au pied de cet autel
« A consacrer d'un mot mon bonheur immortel !

« Maintenant au foyer que j'abandonne encore,
« Devant l'âtre joyeux que la flamme colore,
« Ma mère, ma compagne et mes jeunes enfants
« Ranimeraient ma vie en leurs bras caressants !...
« J'ai tout détruit moi-même ! Ici, sur cette pierre,
« Ma mère a prononcé sa dernière prière ;
« Et c'est moi, fils ingrat, égaré loin du port !
« Moi, qui par mon naufrage ai décidé sa mort ! »

Lassé de souvenirs et la tête brûlante,
Pour chasser de son âme une idée accablante,
Julien voulut dormir, et, trompant le remords,
Le bienfaisant sommeil cédait à ses efforts ;
Il oubliait déjà l'autel, la voûte sombre,
Son berceau regretté, ses désordres sans nombre,
Quand, jetant dans l'église un écho de sa voix,
La cloche de la tour soupira douze fois.
Julien a tressailli... Sur son front qu'il redresse
Il sent un petit souffle, une froide caresse ;
Son bras qu'il a tendu frôle contre un linceul,
Une main tient sa main... Julien n'est plus tout seul !
Il voudrait se lever, s'enfuir... mais l'Invisible :
« Oh ! n'entreprenez point une lutte impossible,

« Ecoutez-moi plutôt ! Par mille ans de tourments
« J'ai promis de payer ces rapides moments.
« Vivante, mon enfant repoussait ma prière...
« Morte, il croira peut-être à l'amour de sa mère !
« Dans ce beau paradis qui consolait ma foi,
« Mon fils, mon pauvre fils, que ferais-je sans toi ?...
« Qu'importe de souffrir si je sauve ton âme ?
« Sache-le donc enfin, la tombe te réclame
« Dans un an, à cette heure !... A toi de profiter
« Des jours que l'Éternel consent à te compter.
« Le Ciel ou bien l'Enfer ! choisis ! » — La main glacée
Laisa tomber la main qu'elle tenait pressée ;
Et l'accent maternel, s'éteignant dans la nuit,
Répéta lentement : « Dans un an !... à minuit !... »

Dans un an !... O douleur ! ô cruelle surprise !
Le jour renaît, Julien s'échappe de l'église,
Il court à son hôtel, mais en changeant de lieu
Il emporte avec lui l'arrêt qui vient de Dieu.
A minuit ! dans un an !... partout il croit le lire !
Un sombre désespoir, un horrible délire
S'emparent de cet homme incrédule autrefois ;
Il blasphème, il sanglote, il rugit à la fois.

A tout ce qui l'entoure il demande assistance ;
Par instant il se dit : « Feraï-je pénitence ?
« Courberai-je mon front ? me verra-t-on demain
« Implorer quelque prêtre objet de mon dédain ?...
« Que diraient mes amis ?... Où trouver le courage
« D'éveiller l'ironie et de souffrir l'outrage ? » —
Puis des plaisirs passés rappelant l'aiguillon —
« Laissons faire la mort ! A moi le tourbillon,
« Les festins, les amours, les voluptés en troupe !
« La goutte la meilleure est au fond de la coupe !
« Avant que le tombeau ne demande son bien,
« Vidons au moins le vase et qu'il n'y reste rien ! »

Essayant d'oublier l'arrêt qui le tourmente,
Il retourne à Paris ; mais sa tristesse augmente ;
Parmi les débauchés ses compagnons d'ennui,
Les mots de Balthazar sont gravés devant lui.
Il ne peut effacer la sentence suprême ;
Le Temps, qui chaque jour se dévore lui-même,
S'évanouit bien vite ; il ne peut retenir
Ces trois mois, ces six mois si pressés de finir.
De ce terme si court, de ce délai funeste
Il commence déjà la moitié qui lui reste,

Que lui font maintenant la beauté, les trésors,
Les grâces de l'esprit et la force du corps ?
Sauveront-ils sa vie à six mois limitée ?
Défendront-ils là-bas son âme épouvantée ?
Oui, son âme ! Il y songe, il cherche par instant
A l'arracher encore au gouffre qui l'attend.
Mais mille soins divers, une idole complice
Dont il faudrait alors faire le sacrifice,
La honte qu'il éprouve à changer de chemin
Le retiennent toujours et lui disent : Demain !
Le Seigneur est si bon ! Qui ne sait qu'une larme
Versée avec amour, le touche, le désarme !
Julien peut différer ; trois mois de repentir
Sauront tromper l'Enfer qui voudrait l'engloutir.

Et l'époque arrivée, à son projet fidèle,
Julien voulut revoir la maison paternelle,
Et, de sa tombe ouverte écartant les terreurs,
Songer à l'autre vie et pleurer ses erreurs.
Seulement, le jeune homme, à l'ami qu'il préfère,
Avant de retourner à son toit solitaire
Et de quitter des lieux qu'il ne fuit qu'à regret,
La rougeur sur le front, confia son secret.

Ce fut assez. L'ami cherche à lui faire croire
Qu'une image trompeuse abuse sa mémoire ;
Qu'un cauchemar étrange est venu le troubler ;
Qu'il n'a pas entendu sa mère lui parler.
Julien est trop heureux s'il peut douter encore ;
Oh ! si c'était un rêve !... On le presse, on implore
Une semaine, un mois pour se faire au départ,
Et la pieuse larme est remise à plus tard.

Souvent un malheureux, au moment du naufrage,
Voyant sur un débris un homme qui surnage,
S'y cramponne lui-même, et, sans changer son sort,
Empêche au moins qu'un autre arrive seul au bord.
Tel l'ami corrompu, s'il voit que sa victime
Essayant un effort, remonte de l'abîme,
S'élance, la saisit, et retenant ses pas,
La force à partager l'horreur de son trépas.
Dans un cercle hideux de fêtes effrayantes
Julien est prisonnier ; des femmes souriantes
L'entourent à l'envi, combattent sa raison,
Et de la volupté lui versent le poison.
Le mois est écoulé !... Qu'importe ? Les orgies
Cachent le vol du temps dans les coupes rougies !

Un autre mois succède... un autre a commencé,
Et poursuivi partout, et partout caressé,
Surpris dans ses amours, sans le comprendre à peine,
Julien voit arriver la dernière semaine.
Parmi les libertins qu'il nomme ses amis
Pour amender son âme il a toujours remis.
Il s'est dit à la fin : « Je m'abusais moi-même
« En renonçant si vite à l'ivresse que j'aime ;
« Encore un doux plaisir ! encore un doux aveu !
« Huit jours me suffiront, une larme est si peu ! »

Et les amis disaient : « Que nos chansons bruyantes
« Couvrent les chants chrétiens, les hymnes larmoyantes !
« L'heure attendue approche, et la huitième nuit
« Doit être un tourbillon de lumière et de bruit.
« Enivrons le rêveur ! Que cette nuit fatale
« L'éblouisse, l'enchanter et reste sans égale,
« Et qu'à l'aube suivante il ne nous parle plus
« De projets de retraite et de sottes vertus. »

Déjà trois jours ont fui. Les amis s'applaudissent ;
Au château de l'un d'eux, tous ils se réunissent,

Julien est entraîné... Comment oser partir ?
Le malheureux d'ailleurs renonce au repentir !
Pourtant, du dernier jour lorsqu'arrive la veille,
A son chevet obscur Julien prête l'oreille ;
Il ne peut en douter, quelqu'un saisit sa main ;
Quelqu'un a murmuré : — C'est demain ! c'est demain !
Que décider ? .. que faire ? ... Un moment il balance ; —
Enfin, de ses gardiens trompant la vigilance,
Il se lève, il s'échappe, il va quitter Paris
Où ses amis cruels l'auraient bientôt repris.
Vers la cité natale un char léger l'emporte ;
Le jour meurt, la nuit passe, il est devant sa porte ;
Il monte dans la chambre où sa mère autrefois
Le soir, au coin du feu, le berçait tant de fois,
Tout semblait y sourire : Avril venait de naître,
Et de fraîche verdure entourait la fenêtre ;
Un joyeux passereau, sous le toit protecteur,
Voltigeait, travaillait, louait le Créateur ;
On entendait le bruit de sa chanson folâtre,
Et le grillon ermite y répondait de l'âtre,
Tandis que le soleil dorait le blanc rideau
Qui cachait dans ses plis le lit et le berceau.
« Eh quoi ! se dit Julien, ma souffrance profonde
« N'a plus même au foyer un écho qui réponde !

« Lorsque ma maison chante et brille sans me voir,
« Se peut-il que la mort me réclame ce soir ?
« La mort ! déjà la mort ! O pourquoi la nature
« Se montre-t-elle à moi si sereine, si pure ?
« Pourquoi cet astre d'or dont l'éclat radieux
« Semble éclairer l'hymen de la terre et des cieux ?
« Dans ces bruits, ces reflets du printemps qui commence
« Pourquoi tant de douceur ? pourquoi tant d'espérance ?
« Quand la vie est si belle et qu'on la voit fleurir,
« Comment songer à Dieu ? comment savoir mourir ?... »

Ainsi Julien s'afflige et ne voit que la terre.
Chassant la pénitence, un doute involontaire
Vient aussi le saisir : Si demain, au réveil,
Pour lui, comme aujourd'hui, se levait le soleil !...
S'il tremble, c'est de crainte ; aucun mal ne l'opprime...
Il est plein de santé, de force, de jeunesse...
Il court vers un miroir... Mais un portrait voilé,
Le portrait de sa mère a de nouveau parlé !
— Cette nuit ! cette nuit ! — Voici le crépuscule...
La lampe est allumée, et devant la pendule
Au fauteuil de l'aïeul à demi renversé,
Le malheureux attend le trépas annoncé.

L'œil fixé sur l'albâtre où l'aiguille dévore
Les rapides moments qui lui restent encore,
Dans une lutte horrible, il cherche, il veut trouver
Cette larme d'amour qui pourrait le sauver.
« Au moins, dit-il, au moins, au delà de ce monde
« Qu'une espérance heureuse à présent me réponde !
« Le temps est un éclair, l'heure va retentir,
« C'est l'instant de prier et de me repentir ! [trouble,
« Joignons les mains... Seigneur !... mais ma tête se
« Mon âme est sans élans et ma frayeur redouble...
« J'entends le balancier qui menace tout bas...
« Je vois l'affreux cadran !... et je ne pleure pas !...
« Le repentir me fuit... O mon berceau tranquille,
« Doux foyer, murs bénits si longtemps mon asile,
« Donnez-moi des sanglots, et, pour dernier adieu,
« Jetez-moi pénitent entre les mains de Dieu !
« Vains efforts ! ma pensée à l'horloge arrêtée,
« Ne sait rien que l'aiguille et sa marche hâtée !
« Où trouver une larme ? Où la trouver, Seigneur !
« Quand cet acier mobile entraîne tout mon cœur ?...
« Plus rien qu'une minute ! elle court... elle passe !
« Oh ! seulement une heure ! un quart d'heure de grâce...
Il est trop tard !... Un cri s'éleva dans la nuit ;
La pendule fatale avait sonné minuit !

Quels sont ces murs noircis ? ces fantômes funèbres
Couverts de blancs linceuls au milieu des ténèbres ?...
D'où vient cette lueur, cette vague clarté ?...
Est-ce encore le Temps ? est-ce l'Éternité ?
Julien ouvre les yeux... il a cru reconnaître
Son église natale ; il lui semble renaître !
— Ce n'était donc qu'un rêve !... — Il se jette à genoux :
« Dieu bon ! Dieu protecteur ! Ce songe vient de vous !
« Comptant sur l'avenir, j'attendais sans alarme !
« Vous m'avez révélé ce que coûte une larme !
« Le repentir échappe à qui l'a négligé.
« Je veux être chrétien ! Cette nuit m'a changé ! »

Et Julien tint parole ; il brisa les entraves
Qui le rendaient hier esclave des esclaves ;
Plein d'ardeur il reprit le sentier du devoir,
Il retrouva la foi, l'amour chaste et l'espoir.
Après les jours féconds d'une longue carrière,
Il mourut, et put dire à son heure dernière
En levant vers le ciel un regard assuré :
« Je meurs en paix, Seigneur, car j'ai beaucoup pleuré ! »

X

UN REGARD AU BUT

Souvenirs des funérailles de M. le marquis de Dampierre

Auxquelles assistaient les élèves du collège de Pons

A MONSIEUR LE SUPÉRIEUR DU COLLÈGE DE PONS

Les âmes des justes sont en la main de Dieu, et le supplice ne les atteint pas.

Ils ont semblé mourir aux yeux des insensés, et leur fin a été estimée une affliction, et leur sortie d'au milieu de nous, l'évanouissement : mais ils sont en paix.

SAGESSE, III, 1, 2 et 3.

Pasteur des brebis les plus chères,
Vous qui dans l'ombre chaque jour
Couvez l'espérance des mères
Sous les ailes de votre amour,
Ce n'est pas vous, c'est Dieu, c'est la sainte sagesse
Qui, prenant votre place, à l'heure de tristesse

Où nos cœurs sont remplis de sanglots étouffants,
Aux longs gémissements du glas des funérailles,
Entre ces lugubres murailles,
Rassemble ces jeunes enfants.

Il est un âge de mystère
Où l'homme, encor sans souvenir,
Crédule aux bonheurs de la terre,
Marche, les yeux dans l'avenir.
Que voit-il ? — Une route où le plaisir l'appelle.
Plus loin ? — La gloire vaine et qu'il croit immortelle.
Plus loin ? — L'or, les honneurs, le faste du pouvoir.
Et là-bas ? — Oh ! là-bas, pas un œil ne s'arrête !
C'est assez ! c'est assez !... l'homme baisse la tête,
Soupire, et ne veut plus rien voir.

Là-bas ! c'est le lit d'agonie,
C'est le crucifix du trépas,
C'est notre existence finie,
La fosse ouverte sous nos pas !
Là-bas ! c'est le Seigneur, c'est l'arbitre suprême
Terrible à ce qu'il hait, propice à ce qu'il aime,

N'écoutant plus enfin que sa seule équité !
Là-bas ! c'est, au moment où l'âme est sans refuge,
Suspendue aux lèvres du Juge
L'irrévocable éternité !

Le plaisir et sa fleur sans tige,
La gloire et son pâle flambeau,
La puissance et son faux prestige,
Que sont-ils au bord du tombeau ?...
Entassons les plaisirs, les honneurs, la richesse ;
Bâtissons-nous un temple, élevons-nous sans cesse,
Atteignons au soleil par un dernier effort,
O trône de misère ! ô gloire lamentable !
La chute ne sera que plus épouvantable
Dans les abîmes de la mort !

Sur la terre où rien ne demeure,
Pauvres bannis, pour nous guider
Ce n'est pas le gîte d'une heure,
C'est le but qu'il faut regarder.
Ah ! quand les serviteurs, la paupière baissée,
Portent péniblement la dépouille glacée

D'un maître dont l'éclat se répandait sur eux,
Vos enfants, détrompés d'un mensonge funeste,
Peuvent contempler ce qui reste
De ce qu'on appelle un heureux !

Hélas ! l'heureux selon le monde
Au jour pénible de l'adieu,
Laissa dans une ombre profonde
Tous les dons terrestres de Dieu.
Eh ! qu'importe à la fosse une illustre naissance ?
L'or une fois au moins a perdu sa puissance ;
Il cède au ver rampant, il cède au ver rongeur !
L'heureux selon le monde est vide et misérable !
Il ne reste une épave, un débris secourable
Qu'à l'heureux selon le Seigneur.

Oui, la naissance, la richesse
Au cercueil viennent se briser ;
Mais l'héritage de sagesse
Ne meurt point au dernier baiser.
Le soleil s'est caché derrière la montagne ;
Qu'il soit béni pourtant ! Il laisse à la campagne

Le fécond souvenir d'un jour éblouissant ;
Les épis ont mûri, la rose s'est ouverte,
Et le fruit, sur la branche verte,
Sourit à la main du passant.

Il fut bon ! Autour de sa tombe,
Prêtez l'oreille ; entendez-vous
Comme un bruit d'ailes de colombe
Qui s'élève au milieu de nous ?
Pourquoi ces pleurs amers ? Pourquoi ce temple sombre ?
Ne plaiguez point celui dont les bienfaits sans nombre
Ont marqué parmi nous les rapides moments.
Ses vertus de la mort écartent les nuages,
Et, rayons de lumière, entre les deux rivages,
Jettent un pont de diamants.

Noble cœur, âme préservée,
Dès le berceau comme Daniel,
Il marcha la tête levée
N'écoutant que l'ordre du ciel.
La jeunesse pour lui ne connut point d'orages ;
Il affermit l'amour, il soutint les courages ;

Il fut, comme au foyer qu'il est si doux d'aimer,
Ce feu toujours plus vif quand l'hiver va renaître,
Et dont ceux que le froid pénètre
S'approchent pour se ranimer.

Il avait compris le mystère
Des mots justement rigoureux :
« Malheur aux riches de la terre,
« Mon royaume n'est point pour eux ! »
Des trésors de ce monde il ne fut point avare ;
A l'heure du festin, la plainte de Lazare
Ne pria point en vain au seuil de sa maison,
Et, quand ses blés dorés tombaient sous la faucille,
Noëmi, sans rougir put envoyer sa fille
Prendre sa part de la moisson.

Sans accuser la Providence,
Le pauvre comprenait enfin
Pourquoi le toit de l'abondance
Est si près du toit de la faim.
Le Seigneur, disait-il, dans le monde où nous sommes
Veut qu'un lien d'amour unisse tous les hommes ,

Que chacun en son frère ait un besoin de cœur ;
Aux uns il a donné l'auguste bienfaisance,
Aux autres la reconnaissance,
Pour donner à tous le bonheur.

Heureux l'homme dont la carrière
N'eut point un sentier détourné !
Il peut regarder en arrière
Le passé qui lui fut donné.
Tandis que l'insensé, sans abri tutélaire,
Voit grossir et monter les flots de la colère,
Il est fort, il est calme au moment solennel ;
Favori du Très-Haut, comme le patriarche,
Avant le jour prédit, il s'est construit une arche
Sur les eaux du fleuve éternel.

Laissez, quand la fosse s'entr'ouvre,
La foule entourer ce cercueil,
Et que la jeunesse y découvre
Plus d'allégresse que de deuil.
Qu'elle dise au Seigneur : « A mes devoirs docile,
« Je veux aussi me faire une couche facile,

« Où pas un souvenir n'épouvante les yeux ;
« Je veux aussi ne voir dans mon linceul humide
« Que le voile où la chrysalide
« Prendra des ailes pour les cieux. »

Devant cette tombe chrétienne,
Oh ! que chacun de ces enfants -
Prie, et, comme ce juste, obtienne
Des jours sereins et triomphants !
Qu'il méprise les biens que le monde proclame ;
Qu'il prépare là haut un trésor à son âme
En semant de bienfaits sa route d'ici-bas !
Que, du berceau tranquille au chevet de souffrance,
Appuyé sur Dieu même, il ait une espérance
Que la mort ne détruise pas !

Château de Plassac (Saintonge), 15 avril 1845.

X

A MON AMI P.-L. LEMIERE
POUR L'ANNIVERSAIRE DE SA NAISSANCE

Malheur à l'homme seul ! lorsqu'il tombe, il n'a personne qui le relève.

ECCLÉSIASTE, IV, 10.

Non, ce n'est pas l'été ; ce n'est pas le soleil
Radieux et limpide à l'horizon vermeil :
Le vent est froid, le ciel est sombre.
Avec la fleur qui tombe et l'oiseau qui s'enfuit
Octobre nous échappe, et, ce soir, à minuit,
Novembre se glisse dans l'ombre.

Non, ce n'est pas l'été, la riante saison
Où l'alouette chante, et donne à sa chanson
 La fraîcheur de l'aube naissante ;
Et jamais, cependant, le plus beau, le meilleur
Parmi les jours d'été, n'éveilla dans mon cœur
 Prière plus reconnaissante.

Ce jour qui nous revient sans éclat, sans gaité,
Si voisin de la fête où l'autel attristé
 De nos morts bénit la poussière,
Ce jour mieux que tout autre encourage ma foi ;
Obscur à tous les yeux, il rayonne pour moi
 D'une pure et chaude lumière.

Pour la première fois, pâle comme aujourd'hui,
Sur mon front innocent lorsque cette aube a lui,
 Dieu, dans sa bonté paternelle,
Me choisit, sous les traits d'un enfant nouveau-né,
Un trésor qui, plus tard, devait m'être donné,
 Et quel trésor ! — l'ami fidèle !...

Oh ! pourquoi nos berceaux en cet heureux moment
Où mon âge comptait quatre mois seulement,
 Où vous ne faisiez que de naître,
Pourquoi nos deux berceaux l'un de l'autre isolés ! —
Pourquoi dans le passé tant de jours écoulés
 Sans nous voir et sans nous connaître !

Sans nous voir ? — Et pourtant, vers l'école en chemin,
Vos livres sous le bras, vos cahiers à la main,
 Souvent, en traversant la rue,
Sur le perron sonore où je rêvais tout seul
Au bruit des airs bretons que chantait mon aïeul,
 Vous avez arrêté la vue.

Victime du latin, malheureux écolier
A qui l'affreux *pensum* est déjà familier.
 Oui, vous avez tourné la tête
Pour jeter un regard à l'enfant paresseux
Qui dormait au soleil et, libre dans ses jeux,
 De chaque saint chômaît la fête !

Puis, lorsqu'à dix-sept ans, sous les ombrages verts,
Promeneur assidu, je murmurais des vers
Fruits hâtifs de ma solitude,
Je vous ai rencontré plus d'une fois encor
Songeant aux bruits de guerre, à l'épaulette d'or
Conquête promise à l'étude.

Ainsi, dans notre enfance et dans l'âge fécond
Où l'enfant se fait homme et s'élance d'un bond
Vers la chimère qu'il embrasse,
Quand sur tous les chemins mes pas croisaient vos pas,
Rien ne nous éclairait ! Dieu ne nous disait pas :
« — Ami, c'est ton ami qui passe. — »

Pauvre génie humain ! il enchaîne la mer,
Découvre la vapeur, lance comme l'éclair
Le wagon aux ailes de flamme,
Il dévore l'espace, il mesure les cieux,
Et n'a point de secret pour révéler aux yeux
L'âme qui répond à notre âme !

Dieu ne l'a point voulu : c'est lui, le Tout-Puissant,
Qui sait l'heure propice, et d'un bras caressant
Nous pousse indolents ou rebelles ;
C'est lui qui sous mon toit vous a fait pénétrer,
Lui qui nous réunit, lui qui me fit serrer
Vos mains dans mes mains fraternelles

Il veille à nos besoins avec un soin jaloux
Ce Dieu compatissant qui m'appuya sur vous
Aux derniers soirs de ma jeunesse,
Quand le luth inhabile échappait de ma main,
Quand je n'attendais plus du vague lendemain
Qu'un jour stérile et sans promesse.

Vous avez réveillé mon courage assoupi ;
Comme un rayon du ciel vient redresser l'épi
Courbé par le vent et la pluie,
Vous m'avez relevé, vous m'avez soutenu ;
Et, honteux de mes pleurs, avec vous j'ai connu
L'Espérance qui les essuie,

Je disais : — Le Seigneur de moi s'est détourné. —

Et quand je me croyais le plus abandonné,

La voix d'en haut se fit entendre :

Comment douter encor de l'appui du Seigneur

Au moment où sa grâce assurait à mon cœur

Un ami si cher et si tendre !

Brillant ou ténébreux, qu'il soit béni le jour

Qui vous donna la vie ! — et puisse son retour

Nous retrouver encore ensemble

A l'âge où le vieillard rajeunit de moitié

Aux lointains souvenirs qu'une longue amitié

Connaît seule et qu'elle rassemble !

Morlaix, 31 octobre 1851.

XI

A LA JEUNESSE CHRÉTIENNE

Si je t'oublie, Jérusalem, que ma main
droite s'oublie elle-même !

Que ma langue s'attache à mon palais
si je ne me souviens pas de toi.

Si Jérusalem n'est pas à jamais mon
premier amour !

Ps. cxxxvi, 6, 7 et 8.

Quand du haut des remparts d'une ville assiégée,

Par un dernier assaut enfin découragée,

La garnison trop faible, et prête pour mourir,

Aperçoit le renfort qui vient la secourir ;

Quand le drapeau sauveur, les trompettes bruyantes,

Les casques éclatants, les armes flamboyantes,

Effrayant l'étranger aux portes arrêté,
 Raniment l'espérance au cœur de la cité,
 Une clameur s'élève ; une soudaine joie
 Accueille les guerriers que le Seigneur envoie ;
 Sous les toits protégés, les femmes, les enfants
 Mêlent leurs noms bénis aux hymnes triomphants.
 On croit voir la Patrie, heureuse, rassurée,
 Affermir à jamais la couronne sacrée
 Jusque là sans périls, pure de tout affront,
 Et qu'une main brutale arrachait de son front.

Ces soldats qu'on salue avec tant d'allégresse,
 Nous les voyons en vous, ô fidèle jeunesse !
 Notre pays en deuil implorait un secours
 Contre les ennemis qui l'assiègent toujours.
 Déjà des citoyens que la terreur accable
 Parlaient en frissonnant d'une voix lamentable
 Qui, gémissant le soir dans le temple obscurci,
 Comme à Jérusalem, disait : — Sortons d'ici ! —
 Au milieu des débris, des cendres dispersées,
 Nous pleurions notre histoire et ses grandeurs passées,
 Nous demandant troublés et détournant les yeux :
 — Si la France nous manque, où transporter nos Dieux ?

Votre ardeur nous répond ! Cette France chérie
 Conservera pour nous le doux nom de Patrie,
 Ce nom qui nous captive et fait battre le cœur,
 De tous les noms humains le plus beau, le meilleur !

La Patrie !... à ce mot que d'images pressées
 Rappellent à l'esprit de sublimes pensées !
 C'est Israël aux bords de l'Euphrate ou du Nil,
 Refusant son cantique à la terre d'exil ;
 C'est Jérémie assis devant la multitude,
 Pleurant Jérusalem réduite en servitude,
 Et demandant, sans force à ce dernier malheur,
 S'il est une douleur égale à sa douleur !
 C'est vous, ô Régulus, Léonidas, Scévole !
 C'est mille noms français dont la gloire console
 De ces vils trafiquants aujourd'hui trop nombreux
 Qui font de la patrie un commerce honteux !
 Hélas ! ils sont partout les hideux mercenaires
 Qui mettent à l'encan la France de nos pères,
 Et dont l'horrible soif ne saurait s'apaiser
 Tant qu'il reste à la source une goutte à puiser.
 Le monde tout entier pour ces hommes cupides
 Est dans l'étroit sillon où les regards avides

Contemplant en espoir jusqu'au moindre denier,
S'attachent aux épis promis à leur grenier.
Ils vivent de nos maux ! — La Patrie éperdue
Semble au lit d'agonie une mère étendue,
Tandis que ses enfants, loin de la soulager,
Enumèrent les biens qu'ils vont se partager.
En vain pour apaiser sa fièvre dévorante
Elle fait un effort, et d'une voix mourante
Demande un peu d'eau froide aux fils de son amour,
Personne ne l'entend !... Chaque frère à son tour
Dispute sur son lot, exige davantage,
Et songe seulement aux lambeaux d'héritage,
Et, s'il s'approche enfin, ce n'est que pour chercher
La planche du grabat qu'il pourrait arracher !

Ce n'était point assez : des hommes de génie
Veulent à l'abandon joindre l'ignominie ;
Leurs infâmes travaux ne tendent qu'à ternir
De tous les noms fameux le brillant souvenir.
Laissant à l'ennemi le soin de les défendre,
Ils fouillent les tombeaux, ils soufflent sur la cendre,
Et nous voyons nos morts par eux défigurés
Au carcan du mensonge en spectacle livrés.

Les poètes trompeurs ne sont plus des oracles
Dont la louange sainte enfantait des miracles ;
Ce n'est que pour flétrir qu'ils touchent aux héros ;
Ils ont fait de la Muse un valet de bourreaux !
Fils maudits, autres Chams, sous la tente étrangère,
Ils parlent sans rougir de la honte d'un père,
Lorsqu'ils devraient, saisis de respect et d'amour,
Couvrir de leur manteau son ivresse d'un jour.
Et pourtant, nos héros, la France les réclame :
Le sol n'est que le corps, le souvenir est l'âme.
La Patrie est le toit, le foyer, le berceau,
Le clocher d'une église, un verger, un ruisseau,
Une fleur, un ramier qu'on écoute à l'aurore,
Mais, ne l'oublions pas, elle est bien plus encore,
Elle est le souvenir, le souvenir pieux
Qui transmet aux enfants la gloire des aïeux !
Saint Louis, Henri-Quatre, orgueil de la couronne,
Les guerriers, les savants dont le monde s'étonne,
Du Guesclin et Bayard, Bossuet et Pascal,
Turenne et Catinat, Corneille et son rival,
Tous ces hommes géants qu'on révère et qu'on aime
Ne sont point des Français, c'est la France elle-même,
Et qui frappe l'un d'eux, parricide cruel,
Retourne le poignard dans le sein maternel !

Un homme s'est trouvé qui parmi nos annales,
Egarant ses fureurs, ses ruses infernales,
S'arrêta sur un nom dont la chaste douceur
Nous rappelle à la fois héroïsme et malheur.
Humble fille du peuple, ange de délivrance,
Jeanne chassa l'Anglais, Jeanne sauva la France,
Et, prix des libertés qu'elle nous conserva,
Pour la noble Martyre un bûcher s'éleva.
On l'oublia bientôt ; au lieu qui la vit naître
Rien qui nous parlât d'elle et qui la fit connaître !
Voltaire s'en émut... et ce grand souvenir
D'un dévouement si beau que la mort vint punir,
Cette page immortelle où la haine étrangère
Consacre même aussi le nom de la bergère,
Ces combats, ces succès, ces glorieux revers,
Souillés par le poète, accouplés à ses vers,
Traînés dans les égoûts comme des immondices,
Allèrent effrayer les nouveaux sacrifices,
Les exploits à venir, le courage futur
Qu'attend peut-être encore un insulteur impur.
Et le peuple applaudit !... le citoyen infâme
Qui reniait la France et dégradait la femme,

Accueilli comme un Dieu dans les murs de Paris,
Vit la foule imbécile aduler ses mépris ;
On dressa des autels sur sa tombe chérie,
On y grava sans peur le nom de la Patrie !
O mensonge ! ô blasphème ! — et sur le Panthéon
Ces guerriers qu'autrefois guidait Napoléon,
Soldats de Waterloo, débris de notre armée
Par les bourreaux de Jeanne au combat décimée,
Ces Français, ces héros de leur sang le meilleur
N'ont point lavé l'injure au fronton imposteur !
Eux, qui de leur César déploraient le supplice,
Des traîtres d'Albion ils laissent le complice
Au temple profané d'où son culte exila
La Vierge qui jadis triompha d'Attila !...
Ah ! cette apothéose a dû frayer la voie
A ces démolisseurs, à ces oiseaux de proie
Qui cherchent dans la fange un butin odieux,
Déshonorent leur mère et rongent nos aïeux !

Sans Dieu, point de Patrie ! Au temps où la foi baisse
Sur l'autel ébranlé la Nation s'affaisse.
Chacun se crut perdu, chacun courba le front,
Lorsque Rome entendit ce cri : — Les dieux s'en vont ! —

Qui n'attend plus là haut un avenir durable
Est bien près de haïr la terre misérable
Où l'homme en arrivant prévenu du départ
Semble étranger à tout, un être de hasard.
La force des États, c'est l'antique croyance
Qui d'un réseau d'amour entoure notre enfance,
Nous unit entre nous d'un lien fraternel,
Et fait de notre sol le marchepied du ciel !
C'est au nom de son Dieu que la Grèce chrétienne
Brisa la main de fer qui garrottait la sienne !
C'est au nom de son Dieu, c'est du pied de l'autel
Que l'Irlande se lève à la voix d'O'Connel !
Et toi, sainte Pologne, ô terre généreuse,
Toujours noble, féconde, et toujours malheureuse,
Qui rassemblas tes fils le jour où l'aigle blanc
Tomba l'aile meurtrie et noyé dans ton sang ?
On voulait t'arracher la foi de tes ancêtres,
Persécuter ton culte et corrompre tes prêtres,
T'offrir un vil tribut par l'opprobre acheté,
Et tu choisis la mort avec la liberté !...

Nous possédions aussi le don qui divinise.
Quelle autre nation a plus fait pour l'Église ?

Quelle autre sut combattre avec plus de valeur
Ce Protée immortel qu'on appelle l'Erreur ?
Quelle autre eut avant nous cette foi couronnée
Qui nous valut du Christ le nom de fille aînée,
Cette foi dont Clotilde, errante dans les camps,
Apportait le berceau sur le trône des Francs ?...
Vainement Arius a fait trembler la terre,
Ce Sicambre est chrétien !... Armé du cimetière
Vainement Mahomet veut plier nos genoux,
Charles-Martel s'élance et lui répond pour nous !
Plus tard, à l'Orient, sous la sainte bannière,
La France dans ses fils apparaît la première,
Et porte jusqu'au ciel le vieux comte Raymond,
Godefroy, Baudouin, Tancrède et Bohémond.
Voici Luther... Déjà deux nations voisines
Soutiennent sa révolte, embrassent ses doctrines ;
Il menace nos bords, mais le flot écumant
Ne s'enfle, ne grossit, ne mugit un moment,
Que pour montrer bientôt sa faiblesse et sa honte
Au rocher que Dieu garde et que la croix surmonte.
Nous avons été grands ! nous avons été forts !
Oui, nous avons été !... Les ancêtres sont morts !
Un souffle desséchant a passé sur nos pères,
Et la France a connu des heures de misères,

Et les nouveaux chrétiens, sur un sol dévasté,
Soupirent à ces mots : — Oui, nous avons été !...

Ne baissez point la tête, ô jeunes Catholiques !
La foule a déserté nos vieilles basiliques,
Vous avez entendu des sarcasmes moqueurs,
Mais la foi des aïeux reste au moins dans vos cœurs ;
Vous tressaillez toujours au nom de la Patrie.
J'ai parlé du passé, de la chevalerie,
Ce temps est-il si loin ? Ne pouvez-vous encor
Des antiques vertus conserver le trésor ?...
Que de fois j'ai rêvé la nuit pleine de charmes,
La merveilleuse nuit de la veille des armes,
Où, devant un autel, un tombeau blasonné,
J'apercevais dans l'ombre un guerrier prosterné.
Il suspendait son glaive aux pieds de Notre-Dame ;
Il promettait amour et respect à la femme,
Et ses graves devoirs, ses travaux à venir
Sous les arceaux bénits venaient l'entretenir.
Il se voyait déjà dans sa carrière utile
Pauvre comme le Dieu qui prêcha l'Evangile,
Mais brillant de valeur, d'audace, de fierté,
Champion de la France et de l'humanité.

Il entraît dans la lice, il relevait le gage ;
La croix de son écu centuplait son courage,
Et les hérauts charmés criaient devant ses pas :
— *Souviens-toi de ton père, et ne forligne pas !* —
Ce cri sera le mien dans la lice nouvelle
Où pour venger ses droits la France vous appelle.
Oui, vous devez livrer sous les yeux du Seigneur
Un combat pacifique et civilisateur !
Oui, des tombeaux sacrés où vous priez ensemble,
Des faibles, des petits la cause vous rassemble,
Et, devant vos efforts, vos succès glorieux
Le monde va redire : — *Honneur aux fils des Preux !* —

A l'œuvre ! à la croisade !... Une céleste flamme
Pour marcher devant vous jaillira de votre âme !
Dieu le veut ! Dieu le veut ! Ce n'est jamais en vain
Qu'il réchauffe nos cœurs à son foyer divin !
Avez-vous des trésors, une naissance illustre ?
Ne cherchez point en eux votre éclat, votre lustre ;
S'ils ne servent qu'à vous ces biens seront perdus ;
Il n'est qu'une grandeur, les services rendus !
Soyez vraiment chrétiens, soyez de plus apôtres,
Vous possédez la foi, vous la devez aux autres !

Que votre exemple parle aussi haut que la voix,
Et prouve au sol français les vertus de la croix !
Aidez celui qui souffre, aidez celui qui pleure,
Pour que la haine expire et qu'il arrive une heure
Où le règne du Christ, triomphant désormais,
Nous amène à la fois la justice et la paix !

Elle approche cette heure !... O Dieu de l'espérance,
Tu daignas t'appuyer sur le bras de la France ;
Tu bénis ses drapeaux ; son éclatant renom
Est le fruit de ta cause, il lui vient de ton nom !
Un jour elle oublia sa mission suprême,
Ton autel fut brisé, mais le crime lui-même,
Sur les débris fumants entassés au saint lieu,
S'arrêta tout à coup et dit : — Il est un Dieu ! —
Depuis, ton équité compte nos sacrifices ;
Dis-nous, Seigneur, dis-nous si l'horreur des supplices
Épouvante aujourd'hui les soutiens de la foi,
Les apôtres français qu'on immole pour toi !
Dis-nous s'il fut un temps où la charité sainte
De la triste indigence entendit mieux la plainte,
Et parmi la jeunesse, au milieu des heureux,
Trouva plus de pitié, plus d'élans généreux !

Sur les pas de Vincent rencontrant l'héroïsme,
La noble égalité, le vrai patriotisme,
Tu les vois ces Chrétiens, le pain sous le manteau,
Des mains du désespoir arracher le couteau.
Tu leur souris sans doute ! Une ère de clémence
Pour la France sauvée en ce moment commence !
Dans un terrain propice avec soin réservé
Tu promets ton secours au grain de sénévé !
Qui parle autour de nous de faiblesse et d'obstacles ?
N'es-tu pas le Très-Haut, le père des miracles ?...
Rome païenne aussi, sur un trône sanglant,
Se disait immortelle à l'univers tremblant ;
Elle pouvait d'un signe, atroce souveraine,
Livrer un peuple entier aux tigres de l'arène ;
Elle usurpait le ciel... mais son dernier effort
Du nom d'*Eternité* (1) ne voilait que sa mort !
Sous les pieds des Césars, alors, aux Catacombes,
L'avenir attendait caché parmi les tombes
Où des hommes obscurs, troupeau sacrifié,
S'entretenaient tout bas d'un Dieu crucifié !

(1) « Les successeurs de Dioclétien, et peut-être lui-même, se firent
« appeler *Votre Eternité*, et ils vécurent un jour. »

(CHATEAUBRIAND, *Etudes historiques*).

TABLE

Dédicace	v
Préface	vii

PREMIÈRE PARTIE

I. Aux Jeunes Mères	3
II. L'Adieu de la Nourrice.	19
III. Chant du Berceau	25
IV. L'Enfance.	33
V. La Fenêtre de l'Aïeul	39
VI. Les Vieillards de Plouzal	47
VII. La première Feuille.	71
VIII. La Veuve du Pilote.	75
IX. La Première Communion	81
X. Le Départ de l'Enfant	91

DEUXIÈME PARTIE

I. Le Figuier Maudit	99
II. Mère Fidèle	113
III. A ma Mère	121
IV. La Pèlerine de Rumengol.	127
V. A un jeune Séminariste.	133
VI. Saint Vincent de Paul.	147
VII. Une Lettre à l'Écolier	157
VIII. L'Arbre du Torrent	161

TROISIÈME PARTIE

I. Le Phalène	177
II. La Vérité.	191
III. Le Malheur	195
IV. La Petite Lampe	211
V. Le Châtelain de Rosmeur.	215
VI. L'Ange de Noël.	223
VII. Le Nid sur la Fenêtre	229
VIII. Le Prix d'une Larme	235
IX. Un Regard au But	251
X. A mon ami P. L. Lemièrre.	259
XI. A la Jeunesse chrétienne	265

OUVRAGES D'HIPPOLYTE VIOLEAU

Loisirs poétiques, 1 vol. in-12.	2 fr »
Parables et Légendes, approuvées par M ^{gr} l'Évêque de Quimper, 1 beau vol. grand in-18.	3 »
Soirées de l'Ouvrier, ouvrage couronné par l'Académie française, 4 ^e édition, 1 vol. in-18.	1 »
La Maison du Cap, 3 ^e édition, 1 vol. in-12. .	2 »
Pèlerinages de Bretagne (Morbihan), 2 ^e édi- tion, 1 vol. in-12.	2 »
Amice du Guermeur, 3 ^e édition, 1 vol. in-12.	2 50
Veillées bretonnes, 2 ^e édition, 1 vol. in-12. .	2 »
Nouvelles Veillées bretonnes, 1 vol. in-12. .	2 »
Souvenirs et Nouvelles, 2 vol. in-12. . . .	4 »
Récits du Foyer, 2 vol. in-12.	4 »
Un Homme de Bien, étude biographique et morale, 1 vol. in-12.	2 »
Les Surprises de la Vie, 1 vol in-12 . . .	2 »